This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

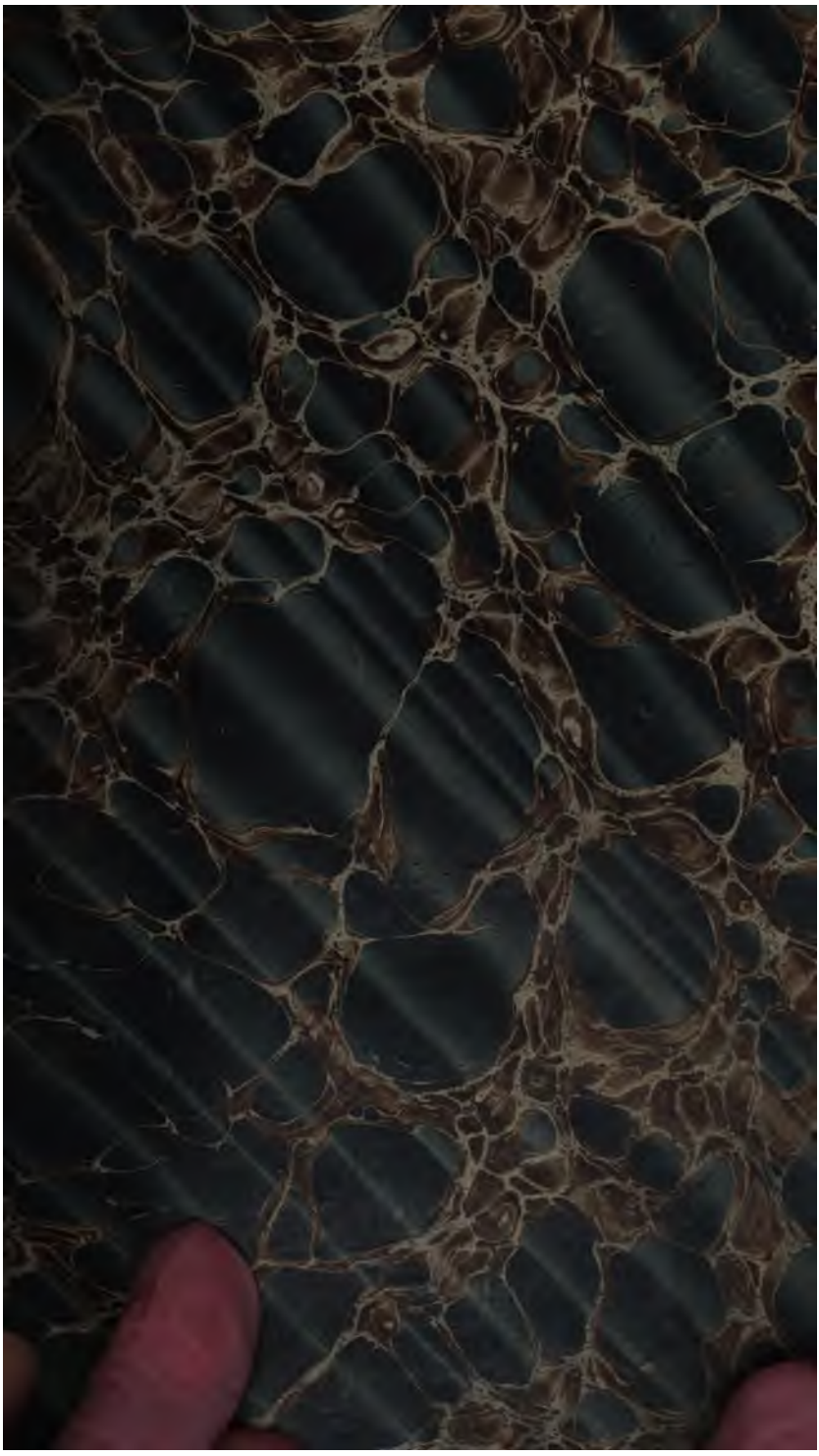
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
DC
135
.R5
A33
1829
v.3

A 822,097

EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.

FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy



MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX

XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N. 30, A PARIS.

Richelieu, Armand Jean du plessis

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES

DU DUC

DE RICHELIEU.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

Mame et Delaunay-Vallée, Libraires,

RUE GUÉNÉGAUD N° 25.

1829.

GR. J
DC
135
.R5
A33
1827
v. 3

64 / Buhr
Gift
Henry B. Joy
12-1-58

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Visite à la duchesse ***. — Je suis corrigé des conspirations politiques. — Plan de paix universelle.— Exception.— Les géants de la civilisation moderne.—Vingt lettres.—Deux réponses.—Rafé élevé au grade de secrétaire. — Visite au régent. — Explication. — Dubois. — Un œil de moins. — Le coup de raquette et autres. — Dubois archevêque. — Négociations à Rome. — Destouches et le roi Georges. — Lettre de recommandation. — Le rêve de Dubois. — Le nombre dix. — Tressan, évêque de Nantes. — Le cardinal de Noailles a des scrupules. — Complaisance de l'archevêque de Rouen. — La partie de chasse à Pontoise. — Prompt retour. — Saint-Simon. — Le sacre au Val-de-Grâce. — Madame de Parabère au lit. — Le cardinal de Rohan. — Les compliments de la cour. — Visite à la Fillon. — Nouveaux détails. — Félicitations de la Fillon. — Bouffées d'orgueil. — Le pauvre Buvat. — Reproche de la Fillon. — Reconnaissance du nouvel archevêque. — Usage qu'il veut faire de sa crosse.

Je trouvai, pendant mon exil à Saint-Germain-en-Laye, le temps d'aller jusqu'à la terre de la duchesse ***, sur la route de Mantes. Elle me re-

çut, comme toujours, en ami d'abord, et un peu plus tendrement ensuite, après qu'une ou deux heures d'entretien eurent épuisé tout ce que notre amitié avait à se dire. Jamais, du reste, ses éternels conseils de sagesse ne furent mieux accueillis. J'avais parlé bien sincèrement à Launay, le gouverneur de la Bastille, quand je lui avais exprimé la ferme résolution de ne plus me laisser embastiller. J'étais vraiment décidé à vivre en paix avec tout le monde, et je le disais à qui voulait m'entendre, tant je me croyais sûr d'être bien corrigé de mon opposition à la régence. Quand je revins prendre possession de mon hôtel à Paris, je le répétai à mon pauvre Rafé.

« Oui, mon garçon, lui dis-je, tu n'as plus rien à craindre des coups d'État : je maudis toutes les conspirations passées, présentes et futures. Le régent est le plus grand des princes, Dubois le plus grand des ministres.

» — Monsieur le duc, me dit Rafé, si vous renoncez à l'intrigue, à la cour par conséquent, qu'allons-nous devenir, nous autres que vous avez accoutumés à une vie si active?

» — Mon cher Rafé, ne t'inquiète pas, tu auras toujours assez de courses à faire pour les dames, que je prétends cultiver exclusivement.

» — Monsieur le duc, les maris ne sont donc pas compris dans votre projet de paix universelle?

» — Tu plaisantes, je crois; penses-tu que je veuille m'affranchir de tous les devoirs de mon rang et de mes titres? Chaque siècle apporte avec lui des modifications aux lois de la chevalerie : nos aïeux vengeaient les dames de la tyrannie des géants félons ; la civilisation nous a enfermés tous pêle-mêle dans les villes, où il n'y a plus de tyrans que les maris. Cependant, Rafé, je ne veux plus consoler toutes les dames ; je prétends limiter le nombre de mes prouesses, et ne plus commencer de nouvelles entreprises que je n'aie achevé celles que j'ai commencées.

» — Monsieur le duc, vous aurez fort à faire si vous voulez seulement acquitter l'arriéré de vos dettes. Depuis deux jours que vous êtes à Paris, voilà déjà vingt lettres ambrées que mon instinct me fait reconnaître pour des billets doux.

» — Rien que vingt, mon ami! Eh bien! tu

vois qu'on a le pressentiment de ma modération, comme dirait la bonne maréchale de Villars. Cependant je ferai descendre ma sagesse à un chiffre bien inférieur.

» — A combien faut-il répondre ?

» — A deux seulement ? assieds-toi que je te dicte :

« MADAME... »

» — Mais d'abord ne lirez-vous pas ce qu'on vous écrit ?

» — Tu as raison ; j'allais dicter mon ancienne circulaire : le style a peut-être changé depuis notre séjour à la Bastille. Voyons comment ces dames s'expriment ce mois-ci.

» — Voilà tout le paquet.

» — C'est trop, Rafé : prends-en deux au hasard, et mets les autres dans le tiroir de l'espérance.

» — Voici un cachet dont le blason est bien compliqué.

» — Non, ne regarde pas le cachet : de l'impartialité, mon garçon : ferme les yeux, mêle, et choisis.

» —Comme il plaira à monsieur le duc. En voici deux, et tant pis pour les autres.

» — Voyons-les :

« MON CHER DUC,

» J'espère que la Bastille et l'exil ne vous ont » pas fait perdre la mémoire : vous m'aviez pro- » mis une explication le jour même où vous fûtes » arrêté : je désire beaucoup vous prouver que » je n'ai jamais tenu les propos qu'on m'a prêtés. » Je veux vous voir avant madame de Nesles, et » je vous demande votre première visite dès que » vous serez de retour à Paris, etc.

» DUCHESSE DE P..... »

» Rafé, mon cher ami, tu n'as pas la main heureuse : madame de Polignac me reproche mes infidélités depuis quatre ans. Si l'autre lettre est de madame de Nesles, je suis un homme perdu...

» — Justement, monsieur le duc, et elle vous demande aussi un rendez-vous. Nous pourrions tricher le sort en décachetant deux autres lettres.

» — Non, cela pourrait tourner contre moi. Écris à ces dames que je les attendrai demain à ma petite maison : cela me fera souvenir d'aller y faire un tour, et justement ces deux dames ne la connaissent pas encore. Quant à ce soir, je veux aller me montrer au Palais-Royal, et puis à l'hôtel Condé pour voir si le départ de la duchesse de Modène a embelli l'exigeante Charolais. »

Je laissai Rafé composer mes deux réponses ; il avait un talent parfait pour le style épistolaire, surtout quand il pouvait résister à sa manie de glisser dans mes lettres des vers de sa façon. Je me rendis le soir chez le duc d'Orléans.

« Monseigneur, lui dis-je, je viens vous offrir mes très humbles remerciements d'avoir bien voulu terminer mon exil.

» — Vous savez à qui vous le devez », répondit le prince, qui, tout à la douleur que lui causait le départ de sa fille, avait besoin de parler d'elle, même à moi. J'éludai de le comprendre.

« Je le dois au plus débonnaire des princes, repris-je, mais je ne me montrerai pas indigne de sa bonté. J'espère trouver du moins l'oc-

casion de réparer ce qu'il y a eu de léger dans ma conduite.

» — Oui, maintenant que je n'ai plus ma fille ; mais je n'oublierai pas ce que je lui ai promis, le passé est effacé.

» — Je prie cependant Son Altesse Royale d'excepter de ce passé l'époque où elle n'était pas encore le régent de France : on aurait pu alors me faire un crime de mon assiduité auprès d'elle : ses amis étaient alors mal en cour comme aujourd'hui les amis de M. du Maine.

» — Monsieur le duc, ce sont les amis du roi d'Espagne que nous avons mis à la Bastille.

» — Monseigneur, j'ai été plus imprudent que coupable. D'ailleurs, je n'ai vu dans le roi d'Espagne que le petit-fils de Louis XIV demandant une assemblée des États pour que la nation pût y exposer ses griefs.

» — Laissons cela, monsieur le duc, et soyons amis.

» — Monseigneur, je n'attends qu'une occasion de vous prouver que je n'ai pas de rancune.

» — Ce mot est un peu fier, et ce serait à moi de m'en servir.

» — Monseigneur, je ne connais rien de tel que les cachots de la Bastille pour guérir un homme de sa franchise : je veux être toute ma vie le plus dévoué des courtisans; et je me sens le cœur d'aimer Dubois lui-même.

» — Le voilà en état de vous donner l'absolution.

» — En effet, vous en avez fait un archevêque...

» — Encore vos habitudes de frondeur qui l'emportent !

» — Monseigneur, c'est la dernière fois, et je veux demain matin aller à son audience.

» — Vous y trouverez d'autres grands seigneurs que vous.

» — Je ne veux pas être le dernier à lui faire mon compliment : je ne le rencontrerai probablement plus où nous nous trouvions autrefois.

» — Je sais où vous voulez dire, reprit le régent se laissant aller à toute sa bonne humeur : il ira peut-être moins chez ces dames, mais ces dames viendront chez lui. N'allez pas lui faire regretter votre mise en liberté. Pour ne rien vous cacher, il ne redoute que vous.

» — Voilà encore un honneur dont il faut bien que je me montre digne.

» — Alors je plaindrais un peu moins la belle madame de Tencin, chez qui Dubois m'a succédé, comme vous savez.

» — Il n'est pas difficile, car vous avez daigné m'y succéder à moi-même.

» — C'est vrai. A propos, tenez, Richelieu, je sens bien que si vous abandonnez tout-à-fait la politique, nous aurons besoin de nous bien défendre sur un autre terrain. Vous voilà plus beau de six mois de Bastille, et vous me trouvez enlaidi d'un œil de moins.

» — Est-ce toujours le coup de raquette?

» — Ah, mon cher ami! c'est bien autre chose! Ce pauvre œil a eu tous les malheurs, coups de raquette, coups d'éventail, et le reste; enfin il ne peut plus rien lui arriver, c'est à vous d'être généreux...

» — Monseigneur, ce matin encore je faisais vœu de régime, mais pour plus de sûreté, donnez-moi votre liste.

» — Non pas; réflexion faite, vous ne me donneriez pas la vôtre. Je m'abandonne à

mon destin, et si vous conspirez encore contre mes bonnes fortunes, je n'ai plus qu'un œil à fermer pour faire semblant de ne rien voir. »

Après cet entretien nous nous quittâmes bons amis : Philippe était bien le plus débonnaire des princes! J'oubliais que, par forme de digression et comme pour s'excuser d'avoir consenti à faire un archevêque de ce valet de Dubois, il me raconta comment celui-ci s'y était pris : je ne saurais rendre la plaisante ironie de son récit ; je vais y substituer le mien, avec quelques détails de plus.

Si on fut surpris de voir Dubois archevêque, on le fut bien davantage lorsqu'on apprit plus tard que la mitre n'avait été pour lui qu'un acheminement à la barrette. Dubois avait à Rome un agent qui sollicitait pour lui le chapeau rouge, lorsque la mort du cardinal de La Trémouille laissa vacant l'archevêché de Cambrai. Dubois se hâta d'écrire à Néricault-Destouches, son subordonné à Londres, qu'il attendait de lui une lettre du roi Georges qui le recommanderait au régent pour le siége disponible. « Je mérite cette lettre

pour deux motifs, lui faisait-il observer; d'abord comme ministre négociateur de l'alliance, ensuite comme pouvant obtenir le cardinalat sur la présentation du Prétendant; mais j'aime mieux en avoir l'obligation, même indirecte, au roi Georges.» Destouches, en véritable auteur de théâtre, ne vit qu'une scène de comédie dans tout ce tripotage diplomatique. Il fit la proposition au roi d'Angleterre, et ce prince, qui ne riait pas souvent, en rit aux éclats.

« Sire, dit Destouches à qui le roi, dans sa bonhomie allemande, permettait une certaine familiarité, je sens bien comme vous la singularité de la demande, mais il est important pour moi de l'obtenir. L'abbé Dubois est mon supérieur, il y va de ma place.

» — Comment veux tu, dit le roi, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque en France?

» — Sire, souvenez-vous que le roi Guillaume n'eut pas de meilleur ami que le pape.

» — Je te dis que le régent en rira.

» — Oh! justement, sire, c'est bien là-dessus que compte Dubois : le régent trouvera la chose

si plaisante qu'il y prêtera les mains à cause de cela même.

» — Je ne saurais jamais écrire une pareille lettre.

» — Aussi la voilà toute écrite, dit Destouches, qui savait bien que Sa Majesté hanovrienne signait volontiers, mais écrivait peu.

» — C'est peut-être Dubois qui t'en a envoyé le modèle; n'importe, la voilà signée; mais que Dubois ne s'avise pas de me désigner quelque drôle de son espèce pour l'archevêché d'York. »

Destouches fit partir immédiatement un courrier. Une heure après que les dépêches furent remises au duc d'Orléans, Dubois entra chez Son Altesse Royale, qui hésitait encore par pudeur.

« Pourquoi me réveiller si matin? demanda celui-ci.

» — Monseigneur, pour vous dire un rêve que j'ai fait cette nuit.

» — Voyons.

» — J'ai rêvé que j'étais archevêque de Cambrai.

» — Tu fais des rêves bien ridicules, mon pauvre abbé!

» — Mais pourquoi, monseigneur, ne me feriez-vous pas archevêque comme un autre?

» — Cite m'en seulement deux qui pourraient te nommer leur collègue sans rougir.

» — Monseigneur, je vous en citerai dix; c'est le nombre de Loth.

» — Veux-tu bien prendre ailleurs tes comparaisons?

» — D'abord monseigneur l'évêque de. ., un; monseigneur l'évêque de..., deux; monseigneur l'évêque de..., trois...

» — Assez, j'ai peur maintenant que tu ne m'en cites vingt; trouve-moi seulement un sacre qui veuille te sacrer.

» — Oh! s'il ne tient qu'à cela, j'ai mon sacre sous la main.

» — Eh! qui diable est celui-là?

» — Votre premier aumônier, monseigneur l'évêque de Nantes. Je vais vous l'amener, car il est là dans votre antichambre.

» — Doucement, Dubois, ce n'est pas chose faite.

« — Non sans doute, mais chose promise. »

Et Dubois va chercher Tressan, qu'il avait laissé dans l'antichambre.

« Bonne nouvelle, lui dit-il impudemment, le régent vient de nous honorer vous et moi.

» — Comment? demande Tressan.

» — Il me nomme à l'archevêché de Cambrai et vous prie de me sacrer; venez le remercier, car cela vous mène tout droit à l'archevêché de Rouen dès qu'il vaquera. »

Tressan le suit, et exalte Dubois au-dessus de tous les prélats du monde; le futur archevêque de Cambrai affecte une joie bruyante et va crier partout qu'il est le successeur du cardinal de La Trémouille, afin que personne ne demande plus le siége vacant; puis il ne perdit pas de temps pour arriver au sacre.

Les lois canoniques exigeaient qu'il fût licencié, pour posséder un évêché en France; l'université d'Orléans se chargea de lui donner ses grades, et envoya ses registres pour qu'il y insérât de sa main son nom sur la liste des étudiants. Parmi les évêques, les uns lui offraient des *attestations*, les autres les *démissoires* ou les ordres simples

qui précèdent le sacerdoce et l'épiscopat. Mais Dubois aurait voulu que ce fût le cardinal de Noailles qui lui donnât les attestations de *bonnes vie et mœurs* qu'on est d'usage d'envoyer à Rome; il espérait même que ce vertueux prélat, pour gagner le ministre à sa cause, consentirait à lui donner les ordres. Le cardinal de Noailles refusa, et Dubois s'en souvint pour se faire *constitutionnaire*. Enfin, muni de toutes ses pièces et de l'agrément de l'archevêque de Rouen, il s'échappe un matin en habit de chasse, et va clandestinement à Pontoise pour se faire administrer par Tressan le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. Tout cela fut terminé dans une matinée, comme si l'évêque de Nantes avait voulu rivaliser avec le frère Jean des Entomeures de Rabelais, ce grand dépêcheur de messes. Aussi dit-on que ce jour-là Dubois avait abdiqué le septième commandement de l'église pour en recevoir à la fois quatre autres, la confirmation, la première communion, la confession et l'ordre.

Il fut de retour à Paris assez tôt pour se trouver au conseil de régence. On fut très surpris de

cette expédition, et le prince de Conti lui en fit un compliment ironique.

« Prince, reprit Dubois, j'ai imité un des plus saints pères de l'église: saint Ambroise fut improvisé évêque comme moi.

» — Le parallèle est bien choisi, dit le prince.

» — Je vous dédommagerai, reprit Dubois, par la pompe de mon sacre.

» — Pour quel jour?

» — Les bulles seront bientôt expédiées, ainsi ce sera le 9 juin. Jusque là, messieurs, occupons-nous des affaires d'État. »

Dubois voulut en effet que son sacre fût un vrai triomphe; il se fit au Val-de-Grâce avec une magnificence inouïe. Les invitations étaient nombreuses; les tribunes furent remplies par le corps diplomatique et les personnages les plus en crédit. Le régent avait dit qu'il n'y paraîtrait pas.

« Il y viendra, avait dit Dubois, et M. de Saint-Simon aussi, lui qui conseille Son Altesse Royale de s'en abstenir... Monsieur le duc, dit-il à Saint-Simon, si je ne vous ai pas invité...

» —Je vous remercie de m'avoir assez respecté pour vous en dispenser.

» — Si je ne vous ai pas invité, je vous avoue avec franchise que j'ai su que vous prétendiez que le régent aurait tort de m'honorer de sa présence demain.

» — Monsieur l'abbé, j'irais moi-même plutôt que de souffrir que Son Altesse Royale se dégradât à ce point.

» — Monsieur le duc, j'ai toujours aimé votre sévérité à mon égard; je lui dois le peu de philosophie que les flatteurs n'ont pas encore étouffée en moi. Je vous conjure de me dire si le régent vous a réellement promis de ne pas assister à mon sacre.

» — Oui, certes, il me l'a promis.

» — Hé bien, monsieur le duc, venez-y donc si vous êtes curieux d'y voir Son Altesse Royale.

» — Vous me défiez; eh bien! j'irai, et je vais l'annoncer au prince...

» — Ah, monsieur le duc! si vous allez le prévenir, je commence à désespérer.

» — Il faut qu'il sache qu'il m'y trouverait comme un reproche vivant.

» — Sans adieu, monsieur le duc. »

Le lendemain le duc d'Orléans se voit réveiller de bonne heure par madame de Parabère, qui avait passé la nuit avec lui.

« Mon prince, lui dit-elle, n'allons-nous pas au Val-de-Grâce ?

» — Pour voir sacrer l'abbé ?

» — Sans doute.

» — J'ai promis de n'y pas aller, à ma mère et à Saint-Simon.

» — Malheureusement j'ai promis que vous iriez.

» — Mon petit corbeau, tu m'as promis de ne jamais parler des affaires d'État.

» — Voulez-vous qu'on dise que vous faites une affaire d'État du sacre de l'abbé? Est-ce malgré vous que vous l'avez nommé ? quel est donc son crédit sur Votre Altesse Royale ! C'en est fait, il n'aura aucune peine à nous brouiller; car sachant que j'ai passé la nuit avec vous, il va s'en prendre à moi. Mais j'aime mieux rompre de moi-même avec vous que d'être sacrifiée à un homme que vous n'aimez pas. Recevez mes derniers adieux.

» — Tu me quittes au moment où je t'aime plus que jamais.

» —Je préviens ma disgrâce. Adieu. Je vais au Val-de-Grâce : qui m'aime me suive.

» — Mon petit corbeau, je te suis. »

Et il y alla.

Le cardinal de Rohan fut le consécrateur, assisté de l'évêque de Nantes et de Massillon, qui devait son évêché de Clermont à Dubois bien plus qu'à sa faconde; rien ne manqua au triomphe du nouveau prélat, qui promena des regards dignes et fiers sur l'assemblée. Saint-Simon n'attendit pas la fin de la cérémonie, dans l'excès de son dépit.

Rentré à l'hôtel du ministère, Dubois reçut les compliments de toute la cour.

« Vous voyez, me dit le régent, que ce drôle-là a aussi ses courtisans. » Je me dis à part moi que ce drôle-là avait plus d'esprit que tant d'honnêtes gens. Alberoni vaincu par Dubois était déjà à la veille d'être dépouillé de toutes ses dignités. Telle est la magie du succès! Je ne haïssais pas moins Dubois, mais je sentais mal-

gré moi que je lui trouvais enfin du génie en le voyant arriver si directement à son but. Machinalement, au lieu de me rendre tout de suite chez mademoiselle de Charolais, je fis un détour pour aller voir moins bonne compagnie, la commère de Dubois, la fameuse Fillon. Il me revint à l'esprit une plaisanterie dont j'avais eu l'idée à la Bastille, en parlant de Dubois, archevêque, avec mademoiselle de Charolais elle-même. Je ne fus pas fâché de faire causer cette princesse (c'est la Fillon que je veux dire); nous puisions souvent chez elle plus d'une saillie, plus d'une anecdote, que nous improvisions avec avantage chez les princesses véritables. Ce qui m'amusa beaucoup, c'est que la Fillon s'était rencontrée avec moi et avait réalisé la scène que j'avais supposée entre elle et le régent; je lui en laissai tout l'honneur, comme on pense bien; elle m'acheva l'histoire de cette grande cérémonie du sacre de Dubois, que le régent s'était plu à me raconter; mais en remontant jusqu'à la découverte de la conspiration; et ce fut ce jour-là qu'elle m'apprit les deux scènes que j'ai rapportées ailleurs.

« Comment, lui dis-je, c'est donc toi qui nous a valu la Bastille?

» — Moi et ce pauvre Buvat, me répondit-elle.

» — Et comment Dubois vous a-t-il récompensés l'un et l'autre?

» — Oh! mon compère ne s'est montré qu'à demi reconnaissant : vingt-cinq louis ne me semblaient que des arrhes ; je me présentai chez lui le jour où il se pavanait sous sa mitre. « Hé bien, mon compère... », lui dis-je hardiment. Et il m'interrompit en osant me répondre :

« Est-ce que tu continueras à me donner ce nom?

» — J'y tiens, lui répliquai-je, et c'est pour cela que j'ai demandé à Philippe une abbaye, afin que nous marchions toujours de conserve ; de ton côté, te voilà monté en grade : j'espère que notre maison s'en ressentira.

» — Oh! me dit mon compère, tu comprends bien que je ne puis plus aller voir tout le monde; et en fait de maîtresses, il m'en faut une de bon ton ; je veux m'en tenir à madame de Tencin.

» — Fort bien! lui dis-je, monseigneur ; vous

êtes heureux de trouver le prétexte du décorum pour renier vos bonnes amies d'autrefois; mais vous ne m'empêcherez pas de crier plus haut que jamais que nous sommes d'anciennes connaissances; cela nous fait vieux tous les deux malheureusement. »

Le nouveau prélat voulut réparer sa bouderie, prit dans son tiroir une somme assez ronde, et me la remit pour payer ses vieilles dettes, avec l'assurance de sa protection par-dessus le marché : nous sommes redevenus très bons amis, et je lui ai pardonné sa petite bouffée d'orgueil, dont j'ai régalé le régent la dernière fois qu'il est venu chez moi.

« Son Altesse Royale t'est donc toujours fidèle?

» — Hélas! pas à moi, mais à la maison.

» — Et ce pauvre Buvat, a-t-il reçu aussi quelque chose?

» — Oui, me dit la Fillon, quelques louis que je lui ai donnés en aumône, parceque nous avons ici une de ses nièces qui m'a appris comment mon compère Dubois l'avait traité. C'est encore une bonne scène, et il faut que je vous la ra-

conte, monsieur le duc, car vous ne venez guère chez nous que pour causer (le reproche était juste); mais nous vous aimons, car nous vous devons quelques unes de nos plus belles dames que votre inconstance conduit jusque ici. Ce pauvre Buvat se crut donc obligé d'aller faire aussi son compliment à monseigneur l'évêque de Cambrai: le valet de chambre, qui le reconnut, le laissa entrer, quoiqu'il fût tard et que son maître fût un peu fatigué de tous les salamalecs de la semaine. Buvat entra avec son front chauve en avant; il me semble le voir :

« Monseigneur, je suis Buvat.

» — Eh bien ! que veut monsieur Buvat? lui dit Dubois d'un ton sec.

» — Je veux complimenter monseigneur.

» — Monsieur Buvat, j'ai assez de compliments comme cela.

» — Mais le mien, monseigneur, est celui de l'homme qui a découvert la conspiration.

» — Ah ! vous avez découvert la conspiration : c'est peut-être vous qui devriez être nommé à l'archevêché de Cambrai ?

» — Monseigneur, je ne dis pas cela.

» — Et que dites-vous donc, drôle?

» — Vous m'avez répété plus d'une fois que j'avais ma fortune au bout de mes doigts.

» — Eh bien! aujourd'hui, tu as ta vie dans tes jambes, car si tu ne décampes au plus vite...

» — Mais, monseigneur...

» — Tourne-moi les talons, drôle; tu es bien heureux que je n'aie pas sous la main ma crosse d'archevêque, je t'apprendrais à venir me jeter au nez ta découverte de la conspiration. L'aurais-tu découverte si je t'avais fait pendre il y a deux ans pour certain libelle?

» — Moi, un libelle, monseigneur?

» — Oui, drôle, un libelle, je ne l'ai pas oublié; tu es trop sot pour l'avoir composé, mais tu es un impudent d'en avoir fait vingt copies, et de venir demander une récompense. Allons, monsieur Buvat, sortez, et que je n'entende plus parler de vous. »

» M. Buvat sortit, s'estimant fort heureux d'en être quitte à si bon marché, car le compère ne plaisante pas. »

Muni de cette anecdote, je pris congé de la Fillon et me rendis à l'hôtel de Condé, où made-

moiselle de Charolais me fit fête comme si nous ne nous étions pas vus depuis un an.

Je ne parlerai probablement plus de la Fillon; je veux donc ajouter à ce que je viens d'en dire quelques détails sur cette femme célèbre de la régence. Comme c'est assez l'usage, elle n'était pas devenue abbesse sans avoir été novice; son mérite seul, disait-elle, fit sa fortune, et elle se comparait encore sous ce rapport à son compère Dubois. Elle était fille d'un porteur de chaise qui l'avait modestement placée chez une blanchisseuse en apprentissage : la chère enfant, très ingénue, se laissa séduire par un beau monsieur qui lui avait promis mariage : se voyant trompée, elle jura de faire des dupes à son tour. Son père voulait la marier à un porteur d'eau qui consentait à la prendre sans examen : « Non, non, dit-elle, ce garçon-là est trop bête, j'aurais trop peu à faire pour le rendre dupe. » Là-dessus elle fit la guerre aux clercs de procureur et aux courtauds de boutique, dont elle ruina plusieurs. Sa réputation grandit tellement dans la bazoche et le commerce, que, sur la plainte de plusieurs parents, d'Argenson la fit venir. Elle

gagna sa cause auprès de son juge par sa beauté, comme jadis Aspasie ou Laïs, je ne sais plus laquelle des deux. Fière d'avoir mis à ses pieds un si grand magistrat, Fillon osa porter plus haut son ambition : en effet le duc d'Orléans, encore duc de Chartes, la vit, et mit Dubois en chasse pour la lui amener. Dubois s'aperçut qu'il avait affaire à un esprit délié singulièrement propre à l'intrigue : il s'en servit pour détacher le jeune prince d'une autre passion qu'il avait alors et qui lui faisait ombrage ; de là datait la connaissance de Fillon avec le maître et le valet. Il fallut bientôt combattre aussi l'influence de la dernière venue : Dubois gagna le concierge de l'hôtel Mazarin, le plus bel homme de Paris, et lui fit si bien la leçon, que la Fillon devint faible une seconde fois dans sa vie, et se laissa épouser par le beau suisse. Une fois sa femme, elle vit qu'elle avait pour mari un vrai brutal qui l'eût fait mourir sous les coups s'il ne fût mort lui-même auparavant. Elle revint à d'Argenson, qui la reçut non plus comme jolie femme, mais comme femme utile à sa police. Ce fut lui qui lui donna l'idée de fonder une maison. Elle y sut attirer

peu à peu la plus haute noblesse. On trouvait chez elle des soupers charmants à un louis par tête, ce qui faisait deux louis ; car on n'y soupait jamais que deux à deux, en tête à tête ou en parties plus nombreuses. La Fillon avait acquis une fortune considérable, mais elle continuait à tenir son établissement pour ne pas perdre de vue, disait-elle, ses anciens amis. Le régent y soupait de temps à autre, Dubois plus souvent encore. Je ne sus que plus tard qu'elle tenait un registre de tout ce qui se disait chez elle. Ce registre curieux était soumis à d'Argenson, qui y puisait plusieurs des notes qui amusèrent l'oisive vieillesse de Louis XIV. Quand le duc d'Orléans parvint à la régence, le crédit de la Fillon s'accrut. On se cachait encore pour aller chez elle sous le grand roi ; maintenant ce devint presque une maison de bon ton. Mais depuis la découverte de la conspiration de Cellamare, elle parla tant de son importance et des services qu'elle avait rendus au duc d'Orléans et à Dubois, qu'un beau matin elle disparut. On dit qu'elle était partie avec un troisième mari qui aimait les voyages. Sa cousine Prévost lui succéda.

Lorsque la Fillon était en verve, sa conversation était vraiment fort amusante. Quant à moi, qui n'avais guère le temps d'aller chez elle pour y retrouver d'anciennes connaissances, je ne lui rendais visite que de peur de passer pour n'y pas aller; un peu aussi pour me mettre au courant des anecdotes de ruelle.

Je vais maintenant continuer l'histoire de mon entrevue avec mesdames de Nesles et de Polignac.

CHAPITRE II.

Souvenir du rendez-vous de l'avant-veille. — L'oubli de Rafé. — Je me fais attendre. — Excès d'exactitude des deux dames. — Position délicate. — Madame de Polignac et madame de Nesle. — Le boudoir. — Cabinet de Barbe-Bleue. — Je suis un monstre. — Franchise. — Les têtes de femmes. — Le prix d'entrée. — Chacune à son tour. — La plus belle lettre. — Le B. — L'A. — Citation nouvelle du conte de Perrault. — Les portraits. — Bouleversement du musée de mes amours. — Vers de Voltaire sur le cordon de Saint-François. — Disparition. — Les suites du rendez-vous. — Le cartel. — Les provocations et le combat. — Quel sang fut répandu. — La scène de la Victoire. — Danger du ridicule pour les amours. — Changement dans le cabinet de Barbe-Bleue. — Vers inédits de Voltaire. — Autres vers inédits de Voltaire sur une moustache. — Mon absence. — Lettre de madame de Modène. — Excursion à la frontière. — L'écuyer Pantalon.

« A propos, dis-je à Rafé le lendemain lorsqu'il fit jour chez moi et qu'il entra pour m'habiller, nous avons donné, je crois, un rendez-vous aujourd'hui?

» — Deux, monsieur le duc.

» — Te souviens-tu des heures?

» —Madame de Nesles, la première, à deux heures ; Madame de Polignac, la seconde, à quatre.»

A deux heures et demie je n'étais pas encore au faubourg Saint-Antoine. Je n'aime pas à me faire attendre plus d'une demi-heure; mais ce jour-là je faillis oublier les rendez-vous tout-à-fait; et, pour comble de disgrâce, la distraction de Rafé me mit dans un singulier embarras. Il n'y avait à changer dans les deux lettres que l'heure de l'assignation : il paraît qu'il avait laissé la même heure pour toutes les deux, et j'étais attendu par ces dames, dont aucune n'avait voulu céder la place à l'autre.

Je crus que leurs yeux allaient me foudroyer: je fis bonne contenance.

« Il me semble, me dit madame de Polignac, que notre explication pouvait se passer de témoin.

» — Il paraît, me dit madame de Nesles, que pour réparer le temps perdu vous donnez deux audiences à la fois.

» — Mesdames, je suis désolé de m'être fait attendre, leur dis-je; mais au moins je ne vous ai pas laissées seules : aussi aimables l'une que l'autre, le temps n'a pu vous paraître trop long,

pendant que je maudissais mon cocher qui a failli me perdre au milieu des charrettes de la rue Saint-Denis. Avez-vous visité mon petit appartement?

» —Nous n'avons pas quitté ce premier salon.

» — Tant mieux, j'aurai le plaisir de vous faire les honneurs des autres pièces.

» — Renvoyez madame de Polignac, me dit tout bas madame de Nesles.

» — Renvoyez donc madame de Nesles, me dit du même ton madame de Polignac; mais je ne voulus me brouiller ce jour-là ni avec l'une ni avec l'autre, au risque de me brouiller avec toutes les deux. Je n'entendis donc ni de l'oreille gauche ni de la droite, et je m'adressai à madame de Polignac autant qu'à madame de Nesles: « Mesdames, ce salon est de bon goût; mais réservez toute votre admiration pour ce boudoir : on n'y entre qu'une à la fois, je vous en préviens.

» —Je comprends, dit madame de Polignac en souriant.

» — Oh! ne riez pas : on n'en sort pas toujours comme on y est entré...

» — Il renferme peut-être quelque noir mystère? dit madame de Nesles.

» — En effet, je vous l'avoue, mesdames, c'est mon cabinet de Barbe-Bleue.

» — De Barbe-Bleue! dit madame de Polignac avec une sorte d'effroi ironique. Quoi donc! monsieur le duc, est-ce que vous immolez aussi les femmes comme ce tyran des contes de Perrault?

» — Oui, madame, et si vous m'avez appelé quelquefois un monstre, vous ne saviez pas si bien dire. Laquelle de vous deux entrera avec moi la première pour augmenter le nombre des victimes?

» — Vous y mettez du moins plus de franchise que cet ogre de mari, dit madame de Nesles. Grand merci de l'avertissement: ce n'est pas moi qui entrerai jamais là-dedans.

» — Ni moi, dit madame de Polignac.

» — Que je suis maladroit de vous avoir ainsi effrayées! Rassurez-vous; Barbe-Bleue n'est plus le méchant ogre du temps jadis: vous trouverez dans ce cabinet les plus jolies têtes du monde, mais nullement sanglantes.

» — Ce sont peut-être les portraits de vos maîtresses? dit madame de Polignac.

» — Ah! c'est cela, dit madame de Nesles. »

Et toutes les deux s'avançaient vers le cabinet sous le prétexte de curiosité.

» Arrêtez! leur dis-je; chacune à son tour.

» — C'est que je suis bien curieuse de voir s'il y a le portrait de quelqu'un que je soupçonne, dit madame de Nesles.

» — La même curiosité me ferait oublier ma peur, dit madame de Polignac.

» — Apprenez donc que cela vous coûtera un baiser.

» — D'avance? demanda madame de Polignac.

» — Un d'avance, un autre après si vous êtes contente, ce qui fera deux.

» — Volontiers, dit-elle, si madame de Nesles veut payer comme moi ce prix d'entrée. »

Je les embrassai donc toutes les deux; et comme la bonne humeur renaissait entre elles, je détachai une épingle de la taille de madame de Polignac, et prenant un livre, c'était, je crois, un volume des Contes de La Fontaine, je remis

l'épingle et le livre à madame de Nesles. « Il faut tirer à la plus belle lettre, lui dis-je, pour savoir à qui entrera la première dans le cabinet de Barbe-Bleue. »

Madame de Nesles glissa l'épingle d'une main tremblante entre les feuillets du livre, qui s'ouvrit à la lettre B. Ce fut avec un air de défi et de triomphe qu'elle dit à madame de Polignac : « A votre tour, Madame. »

Madame de Polignac prenant un air découragé, ou le feignant, retourna quelque temps le volume entre ses mains ; et soit hasard, soit ruse, elle tomba sur la lettre A.

Madame de Nesles eut peine à contenir son dépit; et madame de Polignac, en franchissant avec moi le seuil de la porte du mystérieux cabinet, ne put s'empêcher d'abuser un peu de son avantage en se retournant pour dire à sa rivale : « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

L'allusion me fit rire de trop bon cœur pour que j'eusse le courage de gronder sérieusement madame de Polignac; quoique je plaignisse cette pauvre madame de Nesles, que je vis s'asseoir, rouge de colère, pour attendre son tour.

Nous entrâmes dans le boudoir. Ces dames avaient deviné : j'avais eu l'idée de faire peindre les diverses beautés qui avaient daigné m'accorder des séances avant celles du peintre, et madame de Polignac se reconnut dans la foule. Les cadres étaient distribués contre la boiserie par rang de date. Madame de Polignac, qui se vit aux premiers numéros, eut la coquetterie d'exiger que je fisse un autre arrangement, et plaida en faveur de l'ordre des titres : la duchesse de Bourgogne, qui n'était là que comme ma marraine, resta le numéro premier; puis vint madame la duchesse de Berry, puis mademoiselle de Valois, puis mademoiselle de Charolais, puis les duchesses, les marquises, les comtesses, jusqu'à la pauvre madame Michelin, qui se trouvait là par exception en si noble compagnie, quoique bourgeoise, et la seule de cette classe que j'y admis jamais, parceque la place bientôt manqua même pour la noblesse de robe. Ces portraits forment une collection charmante dont tous les amateurs du temps ont parlé, mais que peu ont vue. Chaque dame est peinte dans un costume de fantaisie, l'une en reine, l'autre en bergère; quelques au-

tres avec le costume d'homme, celui de leurs maris, par exemple. J'ai fait par la suite graver au bas de chaque cadre quelques vers en forme d'épitaphe pour mes anciennes amours : les premiers poètes du temps ont été mis à contribution pour ces légendes poétiques : tout le monde connaît le joli quatrain de Voltaire pour mon portrait de mademoiselle de Charolais en costume de cordelier :

Frère Ange de Charolois (1),
Dis-nous par quel aventure
Le cordon de Saint-François
Sert à Vénus de ceinture ?

Ma complaisance à contenter le caprice généalogique qu'inspira la vue de mon Musée à madame de Polignac, nous retint assez long-temps dans le cabinet pour impatienter madame de Nesles; et quand je revins pour la chercher à son tour, elle avait disparu. Madame de Polignac en fut deux fois enchantée; mais je la grondai, cette fois, très sérieusement de son peu de générosité, et le rendez-vous ne dura pas davantage.

(1) On écrit indifféremment Charolois et Charolais. (*Éd.*)

Cette scène eut des suites, et des suites très singulières, dont, par modestie, je devrais ne pas trop parler; mais j'écris mon histoire avec trop de sincérité pour redouter le blâme lorsque je dis quelque chose à mon éloge; et d'ailleurs ce que je vais raconter ne fut un secret pour personne : d'autres l'ont écrit et publié avant moi, avec des inexactitudes que j'ai du moins l'avantage de pouvoir relever.

Madame de Nesles était outrée au dernier point contre madame de Polignac: celle-ci, en rentrant à son hôtel, trouva un billet ainsi conçu :

« MADAME,

» Vous aurez ma vie ou moi la vôtre; mais je » ne vous laisserai pas m'enlever impunément un » rendez-vous qui m'était destiné. Vous êtes la » dernière des femmes si vous n'acceptez celui » que je vous donne : je serai après-demain matin » au bois de Boulogne à six heures, avec deux pis- » tolets.

» N..... »

Madame de Polignac s'exerçait quelquefois au tir, et avait la réputation d'être assez adroite ;

elle ne s'étonna pas du moyen de vengeance que choisissait madame de Nesles, et se rendit au jour et à l'heure indiqués au bois de Boulogne, bien décidée à prouver que sa réputation n'était pas usurpée. Toutes les deux furent exactes à ce rendez-vous de guerre, comme elles ne l'avaient été que trop l'avant-veille à leur rendez-vous d'amour. Semblables aux héros et aux héroïnes de l'Arioste, cette nouvelle Marphise et cette seconde Bradamante ne restèrent pas muettes avant et pendant le combat; elles se firent un salut plus menaçant que conforme aux règles du cartel.

« Tirez la première, dit madame de Polignac à sa rivale, et ne me manquez pas si vous voulez que je vous manque.

» — Tremble, dit madame de Nesles, je vise à ton perfide sein.

» — Il est plus ferme que le tien, reprit madame de Polignac; j'en appelle à Richelieu ! »

Madame de Nesles, furieuse du double sens de ces paroles, lâcha son coup; mais la balle alla se perdre contre un arbre. Déjà on accourait, mais madame de Polignac : « Tu aurais dû prendre des leçons plus long-temps, dit-elle, et surtout

ne pas croire que la colère a le coup d'œil juste.»

A ces mots elle fit partir son pistolet avec une admirable précision : la balle emporta un petit morceau de l'oreille de madame de Nesles, qui tomba baignée dans son sang. Différentes personnes étant arrivées cherchèrent à relever la blessée pendant que l'amazone victorieuse faisait signe à sa voiture d'approcher :

«Je t'apprendrai à vivre et à vouloir aller sur les brisées d'une femme comme moi ! s'écria-t-elle avant de quitter le champ de bataille.

» — Vous avez donc été bien offensée? lui dit quelqu'un.

» — Si je tenais la perfide, reprit-elle, je lui mangerais le cœur après lui avoir brûlé la cervelle.

» — C'est une tigresse que cette femme-là, s'écria un autre témoin désintéressé.

» — Vous êtes vengée, dit un jeune homme qui la reconnut, n'insultez pas à son malheur.

» — Taisez-vous, reprit-elle; vous devez voir que je ne reçois pas de leçons, mais que j'en donne. »

» Et à ces mots, jetant un dernier regard de dédain sur la vaincue, elle monta en carrosse comme une reine dans un char de triomphe.

Quand elle fut partie, on ne s'occupa plus que de madame de Nesles. Sa blessure l'avait attendrie.

« Je rends grâces au ciel, dit-elle quand elle reprit ses sens ; c'est moi qui triomphe : j'aurai prouvé que je l'aime au prix de mon sang.

» — C'est donc pour un amant que vous vous êtes battues ? demanda un curieux.

» — Je n'en fais pas mystère, et c'est moi qui ai provoqué ma rivale. »

On étancha son sang : « Ah ! dit-elle, je voudrais le répandre tout entier pour lui. »

Les questionneurs profitèrent de cet amoureux délire pour la faire parler tout en bandant sa blessure.

« Quel est donc l'heureux mortel pour qui tout ce beau sang serait répandu si volontiers? lui demanda-t-on.

» —Pourquoi tairais-je son nom? dit-elle; c'est ce nom qui doit me justifier. Qui me blâmera d'avoir bravé la mort pour celui que toutes les

femmes se disputent? J'aurai acquis le droit, j'espère, de réclamer son amour sans partage maintenant; c'est le fils aîné de Mars et de Vénus...

» — Un amant mythologique? dit un jeune étudiant en droit qui se trouvait là.

» — Quoi donc! s'écria madame de Nesles qu'on mit enfin dans son carrosse, ne connaissez-vous pas le plus aimable seigneur de la cour, le duc de Richelieu? »

Qu'on juge si l'éclat d'une telle aventure dut donner un nouveau relief à mon nom! chacun me félicitait d'inspirer des passions aussi exaltées. En récompense j'étais vraiment tout porté à revenir de bonne foi à cette pauvre madame de Nesles pour huit jours au moins; mais je m'aperçus que sur dix personnes qui parlaient de ce singulier cartel, il y en avait neuf qui en riaient aux dépens de madame de Nesles et même de madame de Polignac. Rien ne fait tort à une femme que nous aimons comme de provoquer le rire, n'importe par quel motif, vice ou vertu : le ridicule rendrait laide la plus belle femme du monde; car, hélas! j'ai connu des

femmes très belles qui étaient ridicules. Je sentis que ma pitié pour madame de Nesles n'était plus que de la pitié ; je la revis après sa convalescence, mais sans l'aimer plus qu'auparavant, et je retardai même pendant plusieurs mois notre explication dans la petite maison, sous le prétexte de sa blessure, qui était du reste aussi légère que celle qui serait résultée d'une saignée. Seulement quand elle entra enfin dans le cabinet de Barbe-bleue, elle eut le plaisir d'y trouver son portrait avec un petit changement : j'y avais fait ajouter un uniforme de grenadier ; en vérité elle n'était pas très mal comme cela. Celui de madame de Polignac avait un costume de dragon ; mais avec une malice de plus, c'est-à-dire une paire de petites moustaches, également de l'invention du peintre.

Cette fantaisie inspira le facile Apollon de Voltaire, qui me fit les vers suivants pour madame de Nesles :

VERS POUR LE PORTRAIT DE MADAME DE NESLES EN UNIFORME DE GRENADIER.

Belle dame, votre sourire
Dément ce costume guerrier.

Au bas de ce portrait, on est tenté d'écrire :
Vénus masquée en grenadier.

Les vers coûtaient si peu à Voltaire, que quelque temps après il m'improvisa encore ceux-ci pour le portrait de madame de Polignac, tel que je viens de le décrire :

VERS POUR LE PORTRAIT DE MADAME DE POLIGNAC,
PEINTE AVEC DES MOUSTACHES.

De l'amazone que voilà,
Un jour, les belles mains d'un pistolet s'armèrent;
Le coup partit; sa rivale tomba,
Et du bosquet voisin les amours s'envolèrent.
Revenu de sa peur, pour se venger, l'un d'eux
A dessiné la moustache ennemie
Qui repousse bien loin les baisers amoureux
Qu'appelait autrefois sa bouche si jolie (1).

Soit jalousie, soit ancienne rancune, ce furent surtout le régent et ses roués qui s'épuisèrent en bons mots sur ce duel tout entier à mon honneur.

« Vraiment, dit le nouvel archevêque, M. de Richelieu n'ayant pu réussir, grâce à notre vigi-

(1) Nous n'avons pas trouvé ces vers de Voltaire dans les collections diverses de ses œuvres; ils doivent être dans un recueil de pièces du temps qui est à la Bibliothèque du roi, et qui contient plus de cinquante pièces inédites du même auteur. (*Éd.*)

lance, dans son dessein de faire naître la guerre civile parmi les hommes, vient la susciter parmi les dames.

» — Ce serait le cas, dit Brancas, de rappeler les anciennes ordonnances contre les duels.

» — Oui, reprit Dubois, et d'y ajouter une clause qui rendrait l'homme pour qui deux dames se battent passible des peines encourues par les susdites.

» — Courage, messieurs, leur dis-je, courage ; renvoyez-moi à la Bastille pour le compte des autres : j'en ai tant peur que je vais m'exiler volontairement pendant quelques jours. »

En effet je restai quelques jours sans reparaître au Palais-Royal ; ce qui intrigua un peu mes bons amis. Voici mon secret : j'avais reçu le matin même une lettre de madame de Modène, qui me prévenait qu'elle n'avait pas encore eu le cœur d'arriver dans ses États, et que de petites journées en petites journées elle était encore sur la frontière, où elle m'attendait. Je voulus récompenser Lafosse de son dévouement en l'emmenant avec moi, et nous partîmes secrètement ensemble avec une singulière célérité. Je revis

donc encore une fois cette chère Valois. Elle voyageait réellement comme un écolier qui prend toujours le chemin le plus long pour se rendre à l'école. Sa joie fut extrême quand je me montrai si empressé. Nos entrevues nous amusèrent, d'ailleurs, parceque nous en fîmes de vraies scènes de comédie aux dépens de l'écuyer italien que le prince de Modène avait envoyé à sa femme pour l'escorter. Cet écuyer était un Pantalon des parades italiennes, ou du moins nous le rendîmes tel, la princesse, ses suivantes et moi. Je croirais presque qu'il y avait des jours qu'il se prêtait de bon cœur à la plaisanterie, préférant le rôle passif de souffre-douleur à l'activité qu'il eût fallu déployer pour déconcerter nos ruses continuelles.

CHAPITRE III.

Retour à Paris. — Arrestation esquivée. — Fimarcon revenu d'Espagne. — Danger de l'absence. — Le mort vivant. — La danseuse incomparable. — La *Folie espagnole*. — Le revenant. — Soif de vengeance. La Souris. — Projet d'enlèvement. — Le phaéton, voiture du temps. — La fête d'Auteuil. — Accueil que me fait la Souris. — La place prise. — La fatale nouvelle. — Le régent n'est pas mort. — Il se remet au régime du *petit corbeau noir*. — Émilie à Charenton. — Les boulettes et le nez de l'archevêque. — Désintéressement d'Émilie. — Les coups de bâton. — Le geôlier complaisant. — Le cardinal de Noailles et le système. — L'enchantement et l'exorcisme. — Le prince de Conti. — Définition de la femme, par Law. — Enthousiasme des Parisiens. — Le financier généreux.

Je m'étais enfin décidé à revenir à Paris, lorsqu'au moment de mon départ arriva un courrier du régent qui annonçait à sa fille, dans une lettre un peu sèche, qu'il était temps qu'elle se rendît à Modène, et que le prince commençait à concevoir d'étranges soupçons sur ses éternels retards. Il y avait dans les ordres de Son Altesse

Royale plus d'une phrase à double entente qui aurait pu merveilleusement s'appliquer à mon propre voyage hors de Paris : j'ai su depuis que bien m'en prit de retourner en toute hâte ; on devait me surprendre et m'arrêter : je n'en persistai pas moins dans l'intention d'aller faire plus tard une petite excursion en Italie.

Le hasard voulut qu'une des premières personnes que je rencontrai en rentrant à Paris me donnât l'idée de reprendre le cours de mes attaques contre les amours du régent ; c'était Fimarcon qui revenait d'Espagne.

« Eh bien ! mon cher Richelieu, me dit-il, nous venons de réparer vos imprudences, et donner gain de cause à coups de canon à Dubois contre Alberoni ; mais au diable la guerre !

» — Vraiment, aurais-tu mieux aimé passer le temps avec moi à la Bastille ?

» — Peut-être, car pendant ta prison tu n'as peut-être pas perdu une seule maîtresse de toutes les belles qui t'adorent ; et moi qui n'en avais plus qu'une, on n'a pas manqué de me l'enlever.

» — Laquelle donc ? c'est peut-être moi.

» — Non, c'est le régent, qui, pendant que je me battais pour lui et son poisson, en Espagne, a eu la complaisance de me faire passer pour mort chez Émilie.

» — Quoi ! tu aimais toujours Émilie ?

» — Je l'aime encore, et je l'ai réclamée pas plus tard qu'il y a huit jours.

» — Ton arrivée a dû faire un coup de théâtre.

» — Tu veux dire que ces demoiselles y sont accoutumées ; mais je t'assure qu'Émilie n'est pas une danseuse comme une autre. Il a fallu lui prouver par toutes les preuves possibles que j'étais mort, pour qu'elle se rendît au régent, et encore à condition qu'il ferait un sort au fils qu'elle m'a donné.

» — Donné ou prêté ?

» — Ne plaisante pas cette pauvre Émilie : je suis tombé chez elle tout botté ; elle a cru voir une ombre, d'autant plus que je demandais réponse des lettres qu'elle n'a jamais reçues, Dubois s'étant emparé de la surintendance des postes. Je t'abrège les cris de terreur, les explications réciproques, le récit de mes campagnes,

et l'aveu de ses infidélités fait avec tant de charme que j'en ai pleuré. Mais quand j'ai su que c'était Son Altesse Royale qui m'avait ainsi tué de son autorité privée, j'ai exigé qu'Émilie lui donnât un dernier rendez-vous pour le lendemain, afin de la régaler d'une scène que j'ai vu jouer là-bas dans une des dix mille pièces de leur Lope de Vega.

» — Voyons, mon cher Fimarcon, quelle a été cette folie espagnole?

» — Son Altesse Royale est venue souper, et mon Émilie, qui n'est pas du théâtre pour rien, a été trouvée par lui dans les larmes.

« Hélas! a-t-elle dit, je pleure toujours ce »pauvre Fimarcon.

» — Eh! ma chère Émilie, faut-il pleurer si »long-temps les morts?

» — Monseigneur, si, pour me punir de mon »inconstance, il venait me tirer par les pieds »pendant la nuit? On dit que cela s'est vu!

» — Comment! a dit Son Altesse Royale, tu »crois aux revenants, une fille instruite comme »toi? »

»En ce moment on servait le souper : je suis

entré quand il a été sur la table, et, sans mot dire, je suis allé droit au régent, que j'ai saisi à la gorge; profitant de sa surprise, je l'ai fait mon prisonnier et enfermé dans une armoire à jour avec un grillage, où je l'ai forcé d'être le spectateur à jeun de mon repas, tête à tête avec Émilie, qui a continué à jouer la peur avec un parfait talent de pantomine.

» Le souper fini, Son Altesse Royale a été congédiée. Je me trompe, je lui ai prouvé d'abord que j'étais un revenant de chair et d'os comme lui, et capable de le remplacer à mon tour, auprès de notre maîtresse, autre part qu'à table.

» — Je suis étonné de ta hardiesse, mon cher Fimarcon.

» — Je ne suis pas sans crainte; mais les représailles étaient justes: arrive que pourra. Cependant j'ai pris mes précautions à l'égard d'Émilie, que j'ai enfermée, de son consentement, au couvent de Charenton, où je paie des espions pour observer ceux qui vont et viennent; j'ai juré par le diable aux religieuses que si figure d'homme et surtout figure de régent entrait au monastère,

je les brûle toutes vives. Je suis assez brutal pour tenir parole. J'ai gagné deux cent mille livres avec les actions de Law; je les mangerai s'il le faut pour cette affaire.

» — Par tous les saints d'Espagne! dis-je à Fimarcon, la jalousie espagnole est donc contagieuse? Tout ce qu'on dit des fureurs d'amour de cette Afrique chrétienne n'est donc pas exagéré?

» — Maintenant, toi qui dois avoir la bile échauffée par la Bastille, mon cher Richelieu, je compte sur toi pour me seconder dans le reste de mes vengeances.

» — Malapeste! que te faut-il de plus? Un tremblement de terre te satisferait-il?

» — Je veux me venger.

» — Mon cher Fimarcon, l'air de la Bastille est plus frais que celui d'Espagne; j'en suis sorti doux comme un agneau; cependant si Son Altesse Royale avait quelque autre Émilie qu'il fallût lui souffler pour te plaire, je suis à toi.

» — A la bonne heure : danseuse pour danseuse; je veux enlever la Souris au régent?

» — C'est-à-dire tu veux que je l'enlève,

car autrement tu n'aurais pas besoin de moi.

» — Nous l'enlèverons ensemble, et puis nous verrons ce qui conviendra le mieux à ma vengeance. Ce soir l'acteur Thevenard donne, des deniers de Son Altesse Royale, une fête champêtre à Auteuil en l'honneur de la Souris : il y aura bal, feu d'artifice, grande illumination : Philippe viendra à minuit, comme par hasard, et emmènera la Souris dans son carrosse jusqu'à Saint-Cloud.

» — Et tu veux que ce soit nous qui l'emmenions à sa place?

» — Justement.

» — Je suis prêt.

» — Et moi aussi, car j'ai là un léger phaéton qui va nous conduire jusqu'à Auteuil. »

Je ne vis plus qu'une amusante folie dans le projet de Fimarcon, dont la tête avait certainement reçu quelque coup de soleil en Catalogne ; mais j'avais tellement peur qu'il ne me proposât quelque noire conspiration, que celle-là me parut une espièglerie innocente par comparaison. «Ce sera, me dis-je en moi-même, une aimable manière d'apprendre au régent que je ne suis pas où il

me croit peut-être, sur la route de Modène. »

Nous partons, Fimarcon et moi, et nous arrivons à Auteuil chez Thevenard, au milieu de la fête ; la Souris en était la reine, dansant ou plutôt sautillant dans un costume gracieux qui allait merveilleusement à cette taille svelte et à ces jolis petits pieds de trotte-menu, qui lui avaient fait donner le surnom de la Souris. Fimarcon se tint d'abord à l'écart comme nous en étions convenus, et moi je m'approchai de la Souris, qui me reconnut et me fit ce petit balancement de tête dont elle accompagnait son agaçant sourire. Je m'emparai de son bras assez familièrement, et elle me dit tout bas :

« Monsieur le duc, ne me faites pas la cour ce soir.

» — La place est donc retenue?

» — Peut-être.

» — Et par qui ? si je ne suis pas trop curieux.

» — Par le seul homme qu'on puisse vous préférer. »

En ce moment Fimarcon entre dans le groupe le plus animé de la fête; il a l'air effaré : « Messieurs et mesdames, s'écrie-t-il, une

fatale nouvelle! le régent est mort! le régent est mort! »

A ces mots, répétés par cent personnes, la Souris pâlit, et se penchant sur moi : « Monsieur le duc, me dit-elle, enlevez-moi d'ici; c'était le régent que j'attendais : mon Dieu! quel malheur! »

Je l'entraîne vers le phaéton ; et pendant que Fimarcon continue à répandre sa nouvelle, je fais monter avec moi la Souris plus morte que vive. Fimarcon revient s'asseoir à nos côtés en riant aux éclats, et pendant que nous revenons à Paris au galop des chevaux, nous rassurons la Souris, qui finit par partager notre bonne humeur. La voiture du régent et notre phaéton se croisèrent : on était encore tout stupéfait chez Thevenard de la nouvelle de sa mort lorsqu'on vit son équipage s'arrêter devant la grille.

« Le régent n'est pas mort! cria-t-on de toutes parts.

» — Vive le régent!

» — Le régent n'est pas mort! » Il fallut lui expliquer ce qui venait de se passer, pendant qu'il cherchait des yeux où était la Souris.

« C'est M. de Fimarcon qui est venu dire que Son Altesse Royale était morte ! lui dit-on. Ce pauvre M. de Fimarcon ! où est-il donc ? il avait l'air si affligé !

» — Fimarcon ! s'écria le régent ; je vois ce que c'est. Je parie qu'il a emmené la Souris, » ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Brancas.

Celui-ci demanda à Thevenard si la Souris n'était pas venue. Thevenard répondit qu'elle était partie toute pâle avec Richelieu... « Avec Richelieu ! dit le prince, allons, Brancas, nous sommes joués ! Vive la joie, mes amis ! Ta fête est charmante, Thevenard, mais je m'en vais, car j'ai l'air ici d'un revenant ; autant vaudrait être mort que d'être seul dans cette foule ! »

Thevenard fut plus vexé que Son Altesse Royale elle-même, qui s'en vint à Paris se remettre au régime de la Parabère.

Cependant je me reprochais d'avoir attendu Fimarcon, et de n'être pas parti sans lui.

« Sais-tu, lui dis-je, que le régent est dans le cas d'aller ce soir à Charenton ?

» — Si je le croyais... !

» — Avoue qu'il serait presque dans son droit! »

La jalousie l'emporta chez Fimarcon, et la Souris me resta.

Ce fut pour moi une maîtresse de vingt-quatre heures. Elle retourna, de mon consentement, à Son Altesse Royale, me réservant de venger Fimarcon avec elle chaque fois que l'occasion s'en présenterait.

La Souris était une étourdie, vivant au jour le jour, et qui n'eut jamais l'habileté de la Florence ni de la Desmares. Elle soutirait des sommes assez considérables au régent; mais, loin de thésauriser, elle donnait tout ce qu'elle avait à un petit page du duc de Luxembourg. Son grand bonheur dans les appartements du régent, était de former des boulettes avec de la mie de pain et d'en jeter au nez de Dubois toutes les fois qu'il arrivait au nouvel archevêque de Cambrai d'entrer pendant qu'elle était avec Son Altesse Royale; ce jeu l'amusait tellement, que maintes fois elle exigea que le prince fît venir son ministre sous quelque prétexte, afin de faire le siége de son nez avec des boulettes. Chaque fois que le but était touché, c'étaient de longs éclats

de rire. Dubois faisait une grimace terrible, mais la jeune folle riait plus fort; et comme Son Altesse Royale riait aussi, tout archevêque et tout ministre qu'il était, il était bien heureux qu'on lui permît de témoigner son impatience par un juron, sans empêcher la Souris de recommencer le même exercice.

Entre la Souris et Émilie le contraste était frappant. Émilie méritait mieux qu'un amant aussi jaloux que Fimarcon. Quand elle avait cédé au régent, abusée, comme je l'ai dit, par la fausse nouvelle de la mort de Fimarcon, elle n'avait pas fait parade d'une telle fortune. Tous ses désirs se bornaient à une petite maison à Pantin pour ses vieux jours; on l'avait vue refuser des cadeaux comme trop beaux. « Si mon enfant était trop riche, disait-elle, les jaloux qu'il ferait lui reprocheraient la conduite de sa mère. »

Un jour elle avoua qu'elle aurait besoin de dix mille livres; le régent lui en envoya vingt-cinq mille; elle en garda dix et renvoya les quinze autres, disant que Son Altesse Royale s'était sans doute trompée. A ce désintéressement si rare, parmi les personnes de sa classe,

elle joignait une inspiration si précieuse de bon sens, que le régent lui demandait quelquefois conseil, et s'en trouvait bien. Quand Fimarcon fut de retour, le prince, quoique sévèrement traité, n'osa pas faire de bruit à propos d'une scène qui, devenue trop publique, n'eût pas mis les rieurs de son côté : il renonça, quoique à regret, à Émilie; mais, tout débonnaire qu'il était, il ne pouvait s'empêcher de garder un peu de rancune à celui qu'il n'avait pu tuer que pendant six mois, et qui l'avait tué lui-même pendant quelques heures. Une circonstance s'offrit qui lui fit retrouver son revenant d'Espagne.

Fimarcon guettait depuis quelque temps Dubois, envers qui il désirait s'acquitter du port de ses lettres interceptées. Il attendit un soir monseigneur l'évêque de Cambrai, au moment où il allait sortir de chez madame de Tencin. Au détour de la rue, Fimarcon le saisit au collet :

« Monsieur le Poisson, lui dit-il, voudriez-vous me dire combien je vous dois?

» — Que voulez-vous dire ? demanda Dubois.

» — Je vous demande combien je vous dois pour mes lettres d'Espagne.

» — Ah! c'est monsieur de Fimarcon! parbleu! vous vous êtes bien vengé!

» —Pas encore, monsieur le Poisson. » Et il lui appliqua sur les épaules vingt coups de canne, en lui en promettant vingt autres pour le lendemain.

Le lendemain Dubois n'eut garde de sortir seul: le guet était aposté, qui se saisit de Fimarcon au moment où il levait la canne sur le dos du prélat. On le conduisit au corps-de-garde, et il fut mis au Fort-l'Évêque pour un an. Par bonheur Fimarcon eut affaire à un guichetier nullement inexorable, et qui, moyennant une bonne partie de ce qui lui restait de ses deux cent mille livres gagnées à la rue Quincampoix, le laissait sortir tous les soirs pour aller souper avec ses amis. Je restai du nombre. Fimarcon m'amusait avec son originalité brutale. Il venait souvent chez moi et nous divertissait par le récit de ses aventures. Il resta long-temps encore fidèle à Émilie, et il dépensa jusqu'au dernier liard de ses profits dans *le système*, pour réparer ses folies en amour et autres.

Ce système était alors bien près de son déclin, et

si je n'avais été enfermé pendant sa grande vogue, je me serais laissé aller peut-être à la passion générale de centupler mes revenus. Les calculs de Law ne me semblaient qu'un beau rêve ; mais je croyais alors aux rêves, et j'ai couru une fois dans ma vie après la pierre philosophale, incident qui se trouvera dans mes Mémoires. Si je n'avais possédé exclusivement des domaines substitués, j'en aurais bien volontiers échangé un ou deux contre quelques arpents du Mississipi : nouvelle occasion de bénir les substitutions et la prévoyante idée de mon grand-oncle ! Je pus du moins glaner quelques unes des nouvelles maîtresses que les *actions* donnaient chaque jour par centaines à M. Law. Ce charlatan ne se contentait pas de prendre la dîme de tous les biens et de tous les écus de la France ; il *dîmait* encore nos femmes exaltées par sa fièvre de papier. Il vit à ses pieds, pendant plusieurs années, la cour, l'église, le peuple. Avec quelle fatuité il agréait tous les hommages ! avec quel naturel il daignait se laisser faire violence par les dames les plus huppées qui s'amourachaient de l'homme et du système en même temps !

Il rentrait toujours au Palais-Royal entouré d'un cortége de ducs et pairs, de maréchaux de France et de prélats. Le mot du maréchal de Villeroi semblait devenu la loi de l'évangile de toute la cour : « Quelque ministre des finances qui vienne en place, avait dit le maréchal, je déclare d'avance que je suis son ami et même un peu son parent. » Il est vrai qu'il ajoutait tout bas, de peur qu'on ne comprît pas bien toute l'ironie de sa pensée : « Il faut tenir le pot de chambre des ministres quand ils sont en place, et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus. »

J'étais chez le régent lorsque M. le cardinal de Noailles y vint faire sa cour, ce qu'il faisait toujours avec dignité, car il ne renonça jamais à son opposition que pour éviter un scandale trop prolongé. Jamais prélat ne fut plus considéré. Le prince lui demanda avec gaieté ce qu'il pensait du système de M. Law ; ce cardinal répondit avec esprit : « C'est un *enchantement.* »

Son Altesse Royale n'aimait pas à perdre l'occasion de relever une saillie par un bon mot,

ou une phrase à double sens par une saillie : « Surtout, monsieur le cardinal, lui dit-il, ne faites pas le signe de la croix ! » Quelque chose faisait bien sentir à Son Altesse Royale que l'enchantement était œuvre diabolique.

Le prince de Conti trouva le moyen de révéler par un exemple le danger d'un remboursement inattendu ; il envoya à la Banque demander le paiement d'une si grande quantité de billets, qu'on en ramena trois fourgons chargés d'argent. Law comprit la leçon, et s'en plaignit au régent, qui n'épargna pas une réprimande au prince de Conti.

Le prince de Conti était revenu d'Espagne avant la fin de la guerre. Il avait eu le tort d'y aller ; mais il était pauvre, et il s'était laissé tenter par cinq cent mille livres que le régent lui avait données pour faire sa campagne ; car celui-ci tenait beaucoup à avoir un prince de l'opposition engagé dans cette guerre. Le prince de Conti se brouilla bientôt avec le maréchal de Berwick, et revint à Paris jouer assez heureusement aux actions du système.

J'ai encore bien présentes à l'esprit les figures

des acteurs qui remplirent un rôle dans ce drame financier : indépendamment du prestige de son crédit et de sa fortune, Law ne manquait pas de moyens de séduction personnels : il était grand, bien fait; et ce qu'il y avait de demi bourgeois dans ses manières passait sur le compte de son origine étrangère. Par ses complaisances pour madame la vieille douairière, il avait prouvé qu'il savait à propos sacrifier sa personne à son ambition; d'autres dames plus jeunes et même très belles, qui croyaient avoir possédé son cœur, n'avaient réellement rien obtenu que de ses calculs. L'amour était pour lui une règle d'arithmétique, tantôt une addition, tantôt une soustraction, tantôt une division, tantôt une multiplication. En un mot, une femme vieille ou jeune, belle ou laide, lui était également bonne si elle lui servait d'auxiliaire dans ses vues. Toutes étaient pour lui des zéros; et il se chargeait de leur donner une valeur en s'associant à elles comme chiffre principal.

A l'époque de 1719 il tranchait du grand seigneur et personne ne trouvait cela extraordinaire; depuis que madame de Tencin l'avait

décidé à se convertir (1), toutes les routes des honneurs et de la fortune lui étaient ouvertes. Il affectait de mépriser l'argent monnayé et les propriétés.

« Vraiment, monsieur le duc, me disait ce charlatan, je vous plains, avec vos terres substituées ; le mouvement est la grande loi de la nature ; vous êtes un riche malaisé, un riche pétrifié.

» — Vous avez bien raison, lui répondis-je ; mais si j'avais comme vous une richesse mobilisée, je ne vous aurais pas laissé acheter le comté de Tancarville. Je n'en connais pas qui soit plus à ma convenance ! »

En effet Law venait d'acquérir cette belle terre en Normandie, du comte d'Évreux, pour huit cent mille livres : il offrait au prince de Carignan cent quarante mille livres de l'hôtel de Soissons, et cinq cent mille livres à la marquise de Beuvron pour sa terre de Lillebonne. Enfin

(1) On connaît cette épigramme :

Law ne devais-tu pas attendre
A faire ta conversion,
Que la justice te fît pendre,
Pour imiter le bon larron ? (Éd.)

M. le duc de Sully était sur le point de lui céder son marquisat de Sully pour la somme d'un million sept cent mille livres. Si ce dernier marché se fût accompli, je crois que nous aurions vu l'ombre du grand ministre de Henri IV sortir du tombeau pour réclamer contre une telle profanation.

C'était dans la petite rue Quincampoix que se faisait le grand trafic des actions. Law voulut se donner un jour le plaisir de ce spectacle, et se rendit dans une rue voisine accompagné du duc d'Antin, qui était du nombre de ses courtisans. Ayant paru à la fenêtre, il fut reconnu par quelques agioteurs qu'il était bien capable d'avoir postés là à dessein. « Voilà M. Law ! » Cette nouvelle circula en un moment dans la foule, qui, se tournant de son côté, répéta à grands cris : « Vive monsieur Law! vive le sauveur de la France ! » Pour jouer jusqu'au bout le dieu de la pluie d'or, il jeta au peuple une poignée de monnaie, et les cris redoublèrent : « Vive le sauveur de la France! A un an de là je vis ce même peuple arrêter son carrosse vide, le mettre en pièces, poursuivre son cocher à

coups de pierres, et venir demander, sous les fenêtres du Palais-Royal, qu'on lui livrât l'*Écossais* pour le pendre. Il avait tellement pris l'habitude de faire le prince, que, lorsqu'il fut forcé de s'enfuir à Bruxelles, il remercia madame de Prie qui lui avait prêté son carrosse, en envoyant à cette dame une bague de cinquante mille écus. Mais l'histoire du système de Law est trop importante pour que je ne lui consacre pas un ou deux chapitres entiers dans mes Mémoires.

CHAPITRE IV.

Law bourgeois-gentilhomme. — Lycurgue. — Impartialité de madame de Tencin. — Le fils de Law grand seigneur. — Commencements du système. — Les dépouilles opimes de l'Italie. — La banque déclarée royale. — Les merveilles du Mississipi. — Seconde époque du système. — Réalisation des billets. — Law mystifié. — Le régiment de la calotte. — Le primat de la Louisiane. — La conversion de Law. — Fortunes miraculeuses. — Law rit et chante comme les autres. — La réduction des billets.

Law ne fut pas plus tôt riche qu'il voulut être gentilhomme. C'est assez l'usage ; mais cette vanité ne se réalise que par les chiffres de plusieurs siècles, et Law n'était qu'un fils d'orfèvre ; on dit même que les orfèvres prêtent sur gages assez généralement dans son pays. Le jeune Law trouva l'un et l'autre métier trop au-dessous de lui, et s'en alla d'Édimbourg à Londres pour y faire fortune par la science des calculs appliquée au jeu de la basscte. La richesse immense

qu'il a acquise par la suite fut pour lui la suite d'un rêve de joueur. Il m'a avoué que, les cartes à la main, il se croyait en état de rivaliser bientôt d'opulence avec le Grand-Mogol.

« J'étais, me disait-il, si embarrassé de mes profits, que c'est encore en sortant du jeu que j'ai imaginé la possibilité de se passer de nos lourdes monnaies métalliques.

» — Votre papier est tout l'opposé de la monnaie de Lycurgue, lui dit à ce propos madame de Tencin, chez qui il nous faisait ces aveux, moitié par naïveté, moitié par fatuité.

» — Lycurgue n'était qu'un rustre, reprit Law.

» — Y avait-il des orfèvres à Lacédémone? » demanda Dubois qui se permettait volontiers de ces allusions à la naissance des gens. Personne ne voulut faire attention à celle-ci, et Fontenelle détourna habilement l'entretien. Du reste Dubois et Law s'entendirent long-temps comme larrons en foire. Madame de Tencin les accueillait tous les deux avec une parfaite impartialité : l'un tenait la corne d'abondance, l'autre était la source des dignités. (L'abbé Tencin espérait

bien atteindre en même temps que Dubois à la calotte rouge.) La chanoinesse savait à merveille faire ressortir le génie politique du ministre des affaires étrangères et le génie financier du contrôleur général. Son talent consistait surtout à voiler les défauts de ses deux adorateurs. Ainsi, par un reste d'habitude, il arrivait souvent à Law de tricher au jeu. C'était plaisir de voir madame de Tencin se rendre complice de ces friponneries de société avec un aimable désintéressement. Par une autre espèce de flatterie indirecte, l'abbé Tencin caressait surtout la vanité des prétentions aristocratiques de Law dans son fils ; ce fut lui qui lui mit dans la tête de demander au régent que ce fils chéri, destiné, disait-on, à être un jour maréchal de France, figurât dans un ballet que le jeune roi devait danser. Le maréchal de Villeroi fut révolté de cette demande, qui plaçait le petit Law dans la classe des enfants des plus nobles familles ; mais le régent y consentit ; et Villeroi, qui regardait avec raison l'étiquette et les classifications de naissance comme d'utiles sauvegardes pour le trône, fut obligé de pratiquer son ironique théorie du pot

de chambre des ministres que j'ai citée dans un autre endroit. Du reste le parlement en corps fut lui-même exilé pour avoir voulu lutter contre le contrôleur général. Mais remontons à la source de ce déplorable épisode de la régence.

Law avait tué un homme en duel à Londres; ce fut une des raisons qui jetèrent sur le continent ce funeste insulaire. Chassé de l'Italie, il était déjà venu en France du vivant de Louis XIV, et avait été rebuté, lui et ses plans, par Desmarest et Chamillard. Revenu avec ses plans lors de la régence, il les proposa au duc d'Orléans, qui ordonna à Noailles de les examiner et d'en extraire tout ce qu'on trouverait praticable. Noailles assembla le prevôt des marchands, d'Argenson, Amelot, Leblanc et plusieurs banquiers, qui ne furent pas très favorables au système. Law se retourna, et proposa l'établissement d'une banque composée d'une compagnie qui ferait un fonds de six millions. Un arrêt du 2 mars 1716 établit cette banque, avec privilége en faveur de Law et de ses associés ; on créa douze cents actions de mille livres chacune ; Law y plaça un fonds de deux à trois cent mille écus, reste des

dépouilles opimes des descendants de Romulus. Cet établissement déplut beaucoup aux banquiers, parcequ'au commencement il faisait pour un intérêt modique le change et l'escompte que les anciens financiers se faisaient payer fort cher.

Pour favoriser le crédit de la nouvelle banque, on ordonna que le trésor royal paierait en billets de banque, qu'on apportait à la compagnie; car peu de personnes, au commencement, croyaient aux opérations de cet établissement; mais quand le peuple fut témoin de l'exactitude et de la célérité des paiements, la confiance s'établit peu à peu, et la banque de Law, modifiée par le duc de Noailles et Rouiller, ne pouvait qu'être utile au commerce. Malheurensement on ne s'en tint pas à cet établissement, et Law fit si bien qu'il éblouit le régent par ses plans gigantesques de révolution financière.

Nous avons vu que le chancelier d'Aguesseau ne pouvant se prêter aux principes extravagants de l'Ecossais, avait été renvoyé; on avait laissé Noailles se retirer du ministère pour les mêmes raisons, et on ne lui avait laissé que sa place au conseil.

A peine débarrassé de ces deux opposants, Law se livra sans obstacle au pernicieux système du versement du numéraire de France dans le trésor royal, et du paiement des dettes en papier. Law jurait que, si on le laissait faire, on ne manquerait point d'argent tant qu'il aurait la direction de la banque.

Sa première démarche fut de dépayser en quelque sorte le public : il imagina de créer une compagnie de commerce, connue sous le nom de *Compagnie d'Occident*, qui devait cultiver la Louisiane; il réunit dans la suite les fermes du roi à sa banque; ce qui augmenta tellement la confiance, que chacun portait à la compagnie son argent pour l'échanger en actions et prendre des billets, multipliés jusqu'à former une monnaie de dix francs.

Bientôt Law obtint du régent que sa banque serait déclarée banque royale. On publiait que le Mississipi était une région miraculeusement fertile de sa nature, et qui ne manquait que de bras pour enrichir les actionnaires : Law en vendait les terres incultes à raison de trente mille livres la lieue carrée, s'engageant de fournir

le nombre de noirs nécessaires pour la culture et le transport du produit. C'est ainsi qu'on mit en vente le Mississipi, et les Parisiens avaient la bonne foi d'acheter deux, quatre et jusqu'à vingt lieues carrées de terrain, croyant devenir de vrais seigneurs suzerains dans le Nouveau-Monde.

Par ces ruses s'effectuait cependant la conversion du papier royal en monnaie qu'on se hâtait de porter à la banque. Le roi remboursait avec ce papier les créanciers de l'État, les charges et les rentes. Pour achever de décréditer le numéraire métallique, des arrêts du conseil ordonnèrent la diminution des espèces; ce qui fit, d'un autre côté, refluer au trésor royal une masse d'or et d'argent équivalente à celle que les ennemis de Law en avaient fait sortir.

La multiplication énorme des billets, les oppositions des parlements et les spéculations des agioteurs firent naître bientôt la réflexion que le pouvoir arbitraire qui avait donné une valeur idéale au papier de Law pourrait la lui enlever quand il voudrait. Cette crainte se répandit, et c'est ici la seconde époque du système. Toutes les personnes bien avisées s'enrichirent

alors. Les uns entassaient l'or et l'argent, ou bien ils acquéraient des terres et des châteaux qu'ils payaient le double de leur valeur en billets; les autres remboursaient des capitaux, payaient de vieilles dettes et achetaient des bijoux, des diamants, de l'argenterie, des marchandises et tout ce qui se présentait. Toutes ces opérations discréditaient le système; et Law lui-même se trouva pris, car, ayant déjà acheté les terres de Roissi, de Guermande, de Tancarville, de La Marche et plusieurs autres, il voulut encore en acheter une du président de Novion, qui prétendit être payé en argent monnayé. Law, sentant toute la subtilité du président, fut forcé de tourner son charlatanisme contre lui-même, et lui fit apporter sans hésiter 400,000 francs en argent effectif, déclarant qu'il préférait se délivrer d'un vil et lourd métal; mais le financier fut bien dupe, quand, assigné par le fils du président, il fut obligé de rendre la terre que le père n'avait pu lui vendre, et d'en recevoir en papier le prix restitué. Le malin Novion eut encore l'air de faire le généreux.

Tout le monde se dépêchait alors de réaliser;

un financier, nommé Vernesobre, fameux agioteur, réalisa trente millions, et la crainte de les perdre les lui fit porter hors du royaume : des laquais intelligents, agiotant pour leur compte, devinrent millionnaires ; on vit des millionnaires aussi perdre leurs fonds quand le papier fut avili: Law, qui sentait venir la chute de son système, proposa au régent, pour en soutenir le crédit, de le nommer à la place de contrôleur général: mais, d'après les ordonnances de Louis XIV, un protestant ne pouvait entrer dans les hautes fonctions de l'État, et M. Law avait sur la conscience la tache originelle du calvinisme. Pour être absous de son hérésie, une abjuration était indispensable; l'abjuration supposait une instruction préliminaire, l'instruction ne pouvait être faite que par un apôtre; cet apôtre devait être plus que charitable, car l'Écossais vivait en concubinage public avec une Anglaise enlevée. Or il fallait, selon les lois de l'Évangile, une séparation avant de recommencer ce mariage illégitime ; l'homme des chiffres fut heureux d'avoir affaire à Dubois, qui proposa la chose à l'abbé de Tencin. Celui-ci ne demandait que de

l'emploi, il eût volontiers converti le Grand-Turc sans aucune formalité. Law et le régent avouèrent qu'en effet le choix était bon.

Tencin montra dans cette commission la variété de ses talents; il instruisit, convertit et confessa son Écossais en un tour de main. Bref, il en fit un catholique. S'il en avait pu faire un honnête homme! Pour éviter le scandale d'une abjuration solennelle à Paris, il fallut aller à Melun, car tout le monde haussait les épaules quand on parlait de la prochaine conversion de Law. On applaudit à vingt pièces de vers qui furent répandues dans ce temps-là. En voici un fragment: le colonel du régiment de la calotte, association burlesque qui plaisantait sur tous les évènements, est supposé donner à Tencin le brevet de primat du Mississipi :

Nous colonel de la calotte,
Pour empêcher par tous moyens,
Que l'erreur des luthériens
Et que la doctrine huguenotte
N'infectent notre régiment;
Et pour remettre dans la voie
Quiconque serait fourvoyé,
Et serait devenu la proie
De l'hérétique dévoyé;
A ces causes, vu la science,

Bonnes mœurs, doctrine, éloquence
Et zèle que l'abbé Tencin
A fait paraître sur tout autre
Pour le salut de son prochain,
Nous lui donnons lettre d'apôtre,
Et de convertisseur en chef;
D'autant qu'en homme apostolique,
Il a rendu Law catholique:
En outre par le même bref,
Voulant illustrer la soutane,
Et donner du poids aux sermons
Dudit abbé, nous le nommons
Primat de la Louisane.
De plus, quoique l'abbé susdit,
Plein d'un évangélique esprit,
Méprise les biens de ce monde,
Et que même contre eux il fronde,
De notre libéralité,
Pour soutenir sa dignité,
En conséquence du système,
Lui déléguons dîme ou dixième
Sur les brouillards dudit pays,
Espérant que la cour de Rome
Donnera les bulles gratis.

Le curé de Saint-Roch, qui n'avait pas assisté à la conversion de Law, douta de sa réalité et réclamait je ne sais quel droit curial. Tencin, défendant la conversion, alla trouver le curé, et lui dit que M. Law était parfaitement bien converti, et qu'il était disposé à le prouver à son curé et au public en remplissant ses devoirs de pa-

roissien et en prouvant par des largesses son attachement à sa religion; il offrit au curé de le faire communier à la grand'messe avec sa femme, et de lui faire rendre le pain béni avec solennité. Il promit encore de l'engager à donner du papier à la paroisse, pour en accélérer les réparations. Comment résister à de tels arguments? Law fut reconnu bien converti. L'abbé avait changé Law de calviniste en catholique; Law, reconnaissant, fit de l'abbé un homme riche et un homme d'État. Les papiers du système fructifièrent chez madame de Tencin, et ce devint de plus en plus une bonne maison.

Une place dans le ministère donna cependant du relief et une plus grande autorité au financier; mais cette élévation n'empêcha pas la décadence du système. Law voyait peu à peu ses billets imaginaires convertis par les plus avisés des agioteurs; plus ces billets perdaient de valeur, plus il en émettait de nouveaux. On créait les millions et les milliards, mais le crédit s'affaiblissait d'autant. Vainement Law eut-il recours à la proscription du numéraire; vainement forçait-il de porter l'argent à la banque, plus vainement

encore fit-il défendre de garder en valeur effective au-delà de 500 liv., sous peine de confiscation au profit des dénonciateurs, et de 10,000 liv. d'amende. Cet arrêt servait à perdre et à discréditer la banque. On dénonça Nicolaï comme possédant, contre les ordres du roi, une grande somme d'argent qu'il avait réalisée, et qu'il tenait cachée; « Mon argent, répondit fièrement Nicolaï, est au service du roi, mais il n'appartient à personne. »

Les marchandises haussèrent prodigieusement, l'aune de drap de 15 liv., se vendit 50 liv., et la livre de café qui n'avait valu que 50 sous, se vendait 18 liv.; les ouvriers qu'on faisait travailler pour 15 sous, voulaient 3 livres, à cause du prix des subsistances; enfin celui qui n'était pas agioteur, passait pour un homme timide ou un sot; et les princes, les prélats, les grands seigneurs, les ministres surtout, Law lui-même, agiotaient par le moyen des courtiers, qui gagnaient autant que leurs commettants par les retenues qu'ils faisaient sur eux. Les ducs de La Force, de Guiche, d'Antin, le prince de Rohan, des princes étrangers, tels que le prince des Deux-

Ponts, gagnèrent des richesses qu'on disait immenses ; on achetait aux couvents des rentes, on leur donnait des billets avec lesquels ils remboursaient, et on se mettait à leur place. Lafaye, secrétaire des commandements du duc de Bourbon, était à la tête d'une compagnie d'agioteurs, hommes et femmes, qui gagnèrent 80 millions. Des valets allant agioter pour leurs maîtres et agiotant aussi pour leur compte, devenaient plus riches que ceux qui les commandaient. Quelques femmes publiques, vendant leurs charmes pour du papier, se firent honnêtes femmes moyennant un mari et leur richesse inattendue. Tel petit commis de finance devint millionnaire. Le prince de Conti ne profita que de quatre à cinq millions, étant mal servi par ses agents; il paya ses dettes et retira la principauté de Martigues et le duché de Mercœur. M. le Duc, si contraire aux idées de Law, fut gagné au système à force de billets qu'on lui donna. Tous les favoris du régent furent récompensés, pour ne point attaquer les principes de Law, excepté Broglie, qui, jouant le facétieux, disait sans cesse à Law : « Monsieur le contrôleur général, j'ai retenu

une place pour le jour où vous serez pendu! »

Une opération devenue indispensable fut alors la réduction des actions de la moitié de leur valeur. Le public cria à l'escroquerie quand on lui révéla la dépréciation de ces richesses fictives. Le parlement fit des remontrances, mais le peuple chantait toujours. Law, qui avait du Mazarin dans son genre d'esprit, ne s'effraya pas encore : je l'entendis répéter un jour en riant ce couplet, sur l'air des pendus :

Lundi j'achetai des actions,
Mardi je gagnai des millions,
Mercredi j'arrangeai mon ménage,
Jeudi je pris un équipage,
Vendredi je fus au bal,
Et samedi à l'hôpital.

Cependant la crise augmentait, et le parlement, qui avait déjà donné contre Law un décret d'ajournement personnel, convertit ce décret en prise de corps.

CHAPITRE V.

Suite de la lutte entre le parlement et le régent. — Regrets de la duchesse du Maine. — Décadence du système.—La foule ameutée.— Leblanc. — Nouveaux édits. — Exil du parlement à Pontoise. — La comédie du parlement jouée par les mousquetaires. — Les finesses de Gamache. — L'ambition de Dubois compose. — Dubois ultramontain. —Enregistrement de la bulle. — Services réciproques. — Intrigues. — Condescendance du cardinal de Noailles. — Law, le duc de la Force et M. le Duc. — Retour du parlement à Paris. — Évasion de Law. — Son arrestation. — Met de Louis XV enfant.—Tout finit par des chansons. — Les couplets sur le contrôleur général.

Je vais terminer dans un court et rapide récit la suite de cette guerre entre le parlement et le régent, qui avait peine à ouvrir les yeux sur l'abîme où l'entraînait son ministre des finances. C'est un spectacle curieux, et qui nous fit dire plus d'une fois que la pauvre duchesse du Maine était née un siècle trop tard ; car de tant d'éléments pour faire une petite ligue ou une petite fronde où elle eût pu jouer le rôle de made-

moiselle de Montpensier, elle se voyait oubliée après une conspiration avortée. Quant à nous jeunes seigneurs de la cour, j'ai fait sentir plus d'une fois que nous étions bien corrigés, ou bien dégénérés, comme disait la duchesse. La grande passion du moment fut la soif de l'or : princes, ducs, marquis, se précipitaient du côté de la rue Quincampoix avec la même ardeur qu'ils auraient mise à monter à l'assaut. Moi, qu'on a accusé d'aimer l'argent parceque je n'en ai jamais dépensé mal à propos, j'en appelle aux dames, que j'ai aimées toujours sans distraction, même pendant la longue folie du système.

Law, par le moyen des inspirations de la police, avait réussi dès le commencement du système à tourner en ridicule les remontrances de la magistrature.

Mais quand on s'aperçut que le ministère avait donné en effet du papier pour accaparer l'argent du royaume; quand on sut que les coffres du roi étaient vides et que le papier couvrait la France, le peuple ne chanta plus et bénit le parlement. Alors la magistrature montra plus hardiment sa résistance.

Un jour la foule se portant avec beaucoup de confusion à la caisse, où se faisait le paiement des billets, trois hommes furent écrasés, et le peuple porta leurs cadavres au Palais-Royal. Leblanc vint trouver Sechelles, maître des requêtes, à qui il dit de passer sa robe pour en imposer, et de monter en carrosse pour aller délivrer le duc d'Orléans.

Leblanc, parvenu difficilement jusqu'à la porte du Palais-Royal, se nomma, et d'un ton d'assurance appela un fiacre; il y fit jeter les corps, ordonna qu'ils fussent portés au curé de Saint-Eustache, demanda un chirurgien et un médecin pour les secourir, et assura qu'ils n'étaient que blessés.

Leblanc ajouta ensuite qu'il connaissait tous les sujets de plaintes sur les difficultés des paiements des billets de banque, et qu'il allait parler en faveur du peuple à M. le régent, pour qu'il diminuât le pain; le peuple satisfait se retira.

Cet attroupement rendait la magistrature plus osée contre les coups d'État de la régence : déjà, dès la diminution des billets, elle avait envoyé

au Palais-Royal demander l'heure où elle pourrait aller se jeter aux pieds du roi pour implorer sa miséricorde en faveur de son peuple, et pour dire au régent que la cour ne désemparerait pas sans réponse. Le régent répondit qu'il entrerait volontiers en conversation avec MM. du parlement. Le premier président, les présidents d'Aligre et Portail, les abbés Pucelle et Menguy furent nommés commissaires des conférences pour le parlement.

Cependant le peuple continuait à s'émeuter; il fallut donner des gardes à Law; mais on lui ôta sa place de contrôleur général. On envoya chercher d'Aguesseau, l'homme chéri du parlement, pour apaiser la magistrature, et les commissaires de la compagnie s'occupèrent de remédier aux maux de l'État.

Le régent promit de diviser les actions et les billets pour favoriser le paiement; d'en retirer une grande quantité, qui serait brûlée; d'en laisser les registres entre les mains de MM. les commissaires du parlement, et d'établir une loi pour que jamais la somme n'en pût être augmentée.

Cependant on achetait l'argent à quarante pour cent de perte à la place Vendôme, et le régent ne tenait pas sa parole de diviser les billets. Le parlement lui envoya le premier président, et le prince lui répondit qu'il faisait travailler cent commis nuit et jour pour fabriquer ces fractions de billets.

Enfin fut publié un édit portant que la compagnie des Indes jouirait de tous droits et priviléges de son commerce en retirant 600 millions de billets de banque, avec ordre de délibérer sur-le-champ. L'abbé Menguy, rapporteur, dit que les commissaires du parlement n'avaient pas été de l'avis de donner l'édit, et parla avec beaucoup d'éloquence au parlement; il l'anima, et cette cour refusa d'enregistrer; il y eut même cent quarante-huit voix pour le renvoi de l'édit sans réponse.

Leblanc entra sur-le-champ chez le régent pour lui apprendre tout ce qui se passait au parlement. Tandis qu'on délibérait à la grand'-chambre, on délibérait aussi au Palais-Royal, où l'on prenait la résolution de réprimer ces arrêtés des chambres, si dangereux dans le cas d'une émeute populaire.

Le duc d'Orléans, après quelques réflexions, envoya prier en secret le premier président de rompre la séance, sous quelque spécieux prétexte, et ordonna à Sechelles de lui dire de sa part que le parlement pouvait arrêter sur-le-champ de faire une députation au roi, et dire de la régence tout le mal qu'il voudrait, pourvu qu'il se séparât. Sechelles alla à la buvette et parla au premier président, qui, plus attaché à la cour qu'à sa compagnie, rompit la séance après avoir fait délibérer une députation au roi.

Mais en attendant, le régent, Dubois, Law et Leblanc tenaient un conseil et projetaient d'exiler le parlement à Pontoise. Le parlement, de son côté, envoyait sa députation, qui parla au duc d'Orléans avec fermeté et avec respect : le prince répondit qu'il ferait savoir le lendemain les ordres du roi au parlement; et, les députés sortis, on signa les lettres de cachet. On avertit les mousquetaires d'être prêts pour une expédition qui devait être exécutée le lendemain; c'était l'exil à Pontoise du parlement.

Pour l'effectuer, les mousquetaires allèrent

entourer la maison du premier président à quatre heures du matin; quatre mille hommes campèrent à Charenton, commandés par d'Avejan, et vinrent assiéger, prendre et occuper le Palais; enfin, de crainte que des conseillers n'allassent délibérer encore chez le premier président, on le bloqua dans son hôtel. Un détachement s'empara de la grand'chambre, un autre alla réveiller les présidents pour leur notifier l'ordre : tous les magistrats devaient être à Pontoise dans quarante-huit heures.

C'était la première fois que le parlement de Paris avait été envoyé en exil en corps; et ce qu'aucun souverain n'osa jamais, le régent, qui tenait son pouvoir du parlement, l'osa. On remplit le Palais de gardes-du-corps et de mousquetaires pour le garder. Cette jeunesse s'empara des bancs de la grand'chambre, tenta d'imiter la magistrature dans ses séances, nomma un président, un parquet, des avocats, et condamna à mort des chiens et des chats. Au milieu de l'agitation générale, la relation de cette comédie eut encore du succès.

La déclaration du roi pour la translation du

parlement fut donnée quand cette cour eut obéi; et d'Aguesseau refusant de la sceller, elle fut scellée par le régent. On blâma d'Aguesseau den'avoir point abandonné sa place; mais il faut peut-être lui savoir gré de n'être point sorti de la cour. Le ministère respectait encore ce grand homme.

Le parlement séant à Pontoise y reçut des dépêches des principaux appelants; les évêques de Montpellier, de Boulogne et autres se plaignirent de l'accommodement fait par le cardinal de Noailles, et se portèrent appelants comme d'abus de toutes procédures faites au préjudice de leur appel au futur Concile.

D'un autre côté, Dubois voyant le parlement à Pontoise, résolut de l'y assiéger et de le réduire à capituler. Le prix de cette campagne devait être pour lui le cardinalat, car il pensa que le moment était favorable pour obtenir l'enregistrement de la constitution, grande cause de discussion avec Rome. « Si ces messieurs ne sont pas sages à Pontoise, je les enverrai à Blois », disait-il.

En même temps il commençait à répéter qu'il serait peut-être prudent de sacrifier Law au parlement.

Dubois entretenait à Rome plusieurs agents qui ne se connaissaient pas les uns les autres. L'abbé de Gamache, notre auditeur de la Rote (1), découvrit ce manége. Piqué du mystère qu'on lui faisait de cette affaire, il la traversa de son mieux. Il y avait de plus un intérêt personnel, étant parvenu à la tête de la Rote. Il s'était fait un nombre d'amis considérable, et aspirait lui-même au chapeau, à l'exemple des cardinaux de la Trémouille et de Polignac, à qui la Rote en avait ouvert le chemin.

Les agents de Dubois l'instruisirent de ce qui se passait; il entra en fureur, et sur-le-champ envoya un ordre de rappel à Gamache. Celui-ci commença par s'excuser et se plaindre du peu de confiance qu'on lui marquait; Dubois rejeta les excuses, et réitéra plus durement l'ordre de revenir. Alors Gamache leva le masque, et répondit fièrement à Dubois :

« Le rappel d'un auditeur de la Rote ne dépend

(1) La Rote est un tribunal composé de douze ecclésiastiques; trois romains, un milanais, un polonais, un ferrarais, un vénitien, un français, deux espagnols et un allemand. Chaque juge y tient séance à son tour; d'où vient le nom de ce tribunal. (*Ed.*)

»nullement d'un ministre; le feu roi, en me »nommant, a consommé son pouvoir; aujour- »d'hui, magistrat d'un des premiers tribunaux »du monde, il faudrait un crime prouvé pour »me déposséder; le pape, seul souverain de »Rome et de la Rote, serait juge d'un tel procès, »s'il pouvait y avoir lieu d'en intenter à un »homme irréprochable dans sa doctrine, sa con- »duite et ses mœurs, etc. »

A la lecture de cette lettre, Dubois fit un bond de rage, et jura comme s'il n'eût pas été encore archevêque, c'était sa recette pour purger son humeur; après quoi il devenait calme, capable de conseil et même de prudence.

Le procédé insolent de Gamache lui faisait un mérite à Rome. Tout autre ministre qu'un aspirant au chapeau eût obligé Gamache de revenir; mais Dubois n'avait garde de se déclarer le défenseur des maximes gallicanes contre l'ultramontanisme, dans un moment où il devait paraître le respecter. Il craignait de plus d'ébruiter ses prétentions. Sachant que Gamache avait des amis dans le sacré collége et dans la domesticité du pape, il prit le parti de le gagner, et lui

écrivit à l'instant qu'il ne l'avait fait rappeler que pour le placer convenablement d'après sa naissance et son mérite en lui donnant l'archevêché d'Embrun. Gamache, qui, après s'être fait craindre de Dubois, n'était pas fâché de s'en faire un ami, répondit par une lettre de reconnaissance; mais refusa l'archevêché, satisfait, disait-il, de rester auditeur de la Rote; et il offrit ses services au futur cardinal. Dès ce moment les deux ambitieux s'entendirent à merveille. Gamache fut très utile au ministre pour le chapeau, et il y serait parvenu lui-même si la mort ne l'eût pas arrêté en chemin.

Cependant Dubois s'occupait de faire accepter la constitution. N'ayant pas trouvé dans le parlement les facilités qu'il désirait pour l'enregistrement de la déclaration, il crut que le grand conseil suppléerait au parlement, et persuada le régent que cela aurait le même effet.

Le régent ne se flattant pas que les magistrats de ce tribunal se prêtassent à un enregistrement pur et simple, se fit accompagner des princes, des ducs et pairs et des maréchaux de France; ces derniers, comme officiers de la cou-

ronne, ont voix dans ce tribunal quand ils y accompagnent le chancelier, au lieu qu'ils ne l'ont au parlement qu'en vertu de la présence du roi, qu'ils y suivent. En effet plusieurs magistrats opinèrent avec force contre la déclaration; un d'eux, nommé Pérelle, alléguant les principes dont il appuyait son avis, le chancelier lui demanda où il avait trouvé de telles maximes. Pérelle répondit froidement : « Dans les plaidoyers de feu M. le chancelier d'Aguesseau. » Cependant le cortége du régent étant supérieur en nombre aux magistrats, la déclaration fut enregistrée, et il n'y eut personne qui ne regardât cet enregistrement comme un acte forcé qui n'avait rien de solide : le pape même n'en fut pas satisfait.

Dubois ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il n'avait rien fait pour Rome ni pour lui-même, et qu'il avait compromis le régent; mais comment revenir sur ses pas? Il s'était joint à Law pour persuader au régent que les parlements, loin d'être utiles, étaient un obstacle continuel aux opérations du gouvernement; qu'il fallait les supprimer et rembourser toutes les

charges en billets de banque, c'est-à-dire leur faire banqueroute; et qu'alors le roi serait véritablement le maître.

Ce projet avait déjà été proposé, et l'on était sur le point de l'exécuter, lorsque l'intérêt même de l'abbé Dubois contribua à le faire échouer.

Le cardinal de Noailles s'était engagé à donner un mandement d'acceptation de la bulle, avec des explications, aussitôt que la déclaration sur la conciliation des évêques aurait été enregistrée. L'abbé Menguy, conseiller, ami intime du cardinal, fut instruit des desseins qu'on avait contre le parlement. Il fit sentir à son ami qu'il pouvait rendre le plus grand service à l'État en refusant de publier son mandement si la déclaration n'était pas enregistrée au parlement, et lui détailla toutes les raisons dont il pouvait s'appuyer contre le régent, à qui l'on avait persuadé que la paix de l'église dépendait de la publication de ce mandement. Le cardinal saisit cette ouverture, et allégua au régent tout ce qu'on pouvait dire contre l'enregistrement du grand conseil.

D'un autre côté, le secrétaire d'État Leblanc servit très bien le parlement, qui le lui rendit dans la suite, sous le ministère de M. le Duc. Leblanc fit entendre à Dubois combien il importait à la cour de Rome que le parlement fût le garant de la conciliation des évêques; Dubois travailla, sur ce plan, à ramener le régent en faveur du parlement.

Dubois était trop adroit pour proposer d'emblée un second enregistrement de la déclaration, encore moins le rappel du parlement, après avoir exalté l'autorité du grand conseil. Il commença par dire au régent que le mandement promis par le cardinal de Noailles était absolument nécessaire pour la pacification de l'église. Le régent manda le cardinal et le somma de sa parole. Le cardinal se retrancha sur l'enregistrement de la déclaration, qui ne pouvait être valable qu'au parlement. Le régent, qui dans ce moment même s'occupait des moyens de supprimer cette compagnie, s'échauffa contre le cardinal; celui-ci, sans sortir du respect, persista dans son refus, ajoutant qu'il donnerait plutôt sa démission que son mandement, et qu'après qua-

rante ans d'épiscopat, il se trouverait heureux de sortir d'un monde rempli d'iniquités. Le régent, soupçonnant que le cardinal était de concert avec le parlement, résolut de se porter aux dernières extrémités contre une compagnie qui, disait-il, voulait lui faire la loi. Cependant on était à la veille de la rentrée du parlement à Pontoise.

Le 11 de novembre tous les magistrats reçurent une lettre-de-cachet portant ordre de se rendre à Blois pour y ouvrir la séance du parlement le 2 décembre. Aussitôt le chancelier alla trouver le régent, lui dit qu'il n'était plus temps de dissimuler les malheurs de l'État, et que, ne pouvant faire le bien ni réparer le mal, il venait lui remettre les sceaux. Le régent, étonné, refusa d'accepter sa démission et le pria d'attendre du moins quelques jours pour se déermine

Le cardinal, qui pouvait jouer alors le rôle le plus brillant, s'il avait eu l'orgueil d'un chef de parti, donna le lendemain son mandement, de peur que sa résistance ne fût imputée au parlement, et afin qu'il ne restât au régent aucun

prétexte à la translation à Blois. Le cardinal venait de quitter ce prince, à qui il avait remis son mandement, lorsque le chancelier arriva pour ratifier sa démission. Le régent, touché du procédé du cardinal et de la fermeté respectueuse du chancelier, pria celui-ci d'attendre encore, parceque les choses pourraient s'arranger.

Ce jour-là même La Vrillière, Leblanc, et Dubois qui sans se montrer les secondait, firent conseiller au premier président d'aller saluer le régent, sous prétexte de prendre congé avant de partir pour Blois.

Le premier président, suivi de vingt-deux présidents ou conseillers, se rendit au Palais-Royal, où il trouva le régent au milieu des ennemis du parlement, qui, prévoyant les suites de cette démarche, avaient chacun le maintien assorti à son caractère. M. le Duc était très embarrassé de paraître à la fois l'ami du parlement et celui de Law. Le duc de La Force, trop connu pour se flatter d'en imposer, ne cherchait pas à cacher ses craintes. Law dissimulait sa faiblesse et sa peur sous un air d'insolence.

Le premier président, après avoir parlé de la

soumission des parlements aux ordres du roi, représenta combien de familles allaient souffrir de l'éloignement du parlement, et entra, sur ce sujet, dans quelques détails qui donnèrent lieu au régent de répondre qu'il n'avait pas prévu ces inconvénients ; de sorte qu'après plusieurs plaintes vagues des procédés des magistrats, dont il exceptait toujours ceux qui étaient présents, il dit à La Vrillière d'expédier de nouveaux ordres pour Pontoise, au lieu de Blois.

Quelque démarche que des particuliers fassent en faveur d'un corps, elle n'a jamais l'approbation générale. Ceux qui ne s'étaient pas trouvés au Palais-Royal taxaient cette visite de bassesse, prétendant que c'était faire sa cour aux dépens des absents, et qu'une telle députation n'aurait dû se faire que par ordre du corps.

Le parlement fit sa rentrée à Pontoise le 25 novembre. Avant de proposer la déclaration, on employa plusieurs jours à gagner l'abbé Pucelle ; et lorsqu'on eut concerté avec lui les modifications qu'il voulait à l'enregistrement, pour mettre les appelants à couvert de toute violence, on ne trouva plus d'obstacle.

Le parlement enregistra la déclaration le 4 décembre, fut rappelé le 16, et reprit le 20 ses fonctions à Paris.

Le rappel du parlement décidait l'expulsion de Law, qui partit prudemment deux jours avant la rentrée, dans une chaise aux armes de M. le Duc, accompagné de quelques valets à la livrée de ce prince, qui lui servait d'une espèce de sauve-garde, et, à tout évènement, muni de passe-ports du régent. Cela n'empêcha pas d'Argenson l'aîné, intendant de Maubeuge, de l'arrêter à son passage dans Valenciennes, et d'en donner avis par un courrier, qu'on lui renvoya sur-le-champ, en le réprimandant de n'avoir pas déféré aux passe-ports.

L'évasion de Law causa bientôt une rumeur dans Paris. On commençait à entretenir le jeune roi de ce qui se passait; et on lui dit que c'était à M. le Duc que l'Écossais devait sa délivrance. M. le Duc se plaignant à Villeroi de ce qu'on le noircissait par là dans l'esprit de son auguste élève, le maréchal lui répondit qu'il ne croyait pas que le roi fût instruit, mais qu'il le lui demanderait en présence de Son Altesse Sérénissime : il

prit donc le duc de Bourbon par la main, le conduisit à Louis XV, et le supplia de dire s'il était vrai qu'on l'eût informé que M. le Duc eût fait évader Law, et que Sa Majesté en eût donné la nouvelle à la cour. Le roi, qui ne mentait pas, répondit qu'il l'avait dit. Le maréchal de Villeroi repartit qu'il était de la plus grande conséquence de savoir de Sa Majesté qui lui avait suggéré cette nouvelle. Le roi dit qu'il ne le dirait pas; mais comme le maréchal le pressait davantage, le roi, qui comprit qu'il pouvait compromettre son gouverneur, répondit spirituellement que tout le monde le lui avait dit, *excepté M. le maréchal de Villeroi.*

Ainsi passa ce météore de fortune. La chute de Law satisfit un moment le peuple; mais que de plaies à fermer encore! Les chansons revinrent à propos à l'aide de la tranquillité générale: voici quelques couplets que j'ai tant entendu chanter à cette époque, que je puis encore les citer de mémoire :

Aussitôt que Law arriva
Dans notre bonne ville,
Monsieur le régent publia

Que Law serait utile
Pour rétablir la nation,
La faridondaine, la faridondon;
Mais il nous a tous enrichis, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Ce parpaillot, pour attirer
Tout l'argent de la France,
Songea d'abord à s'assurer
De notre confiance;
Il fit son abjuration,
La faridondaine, la faridondon;
Mais le fourbe s'est converti, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Si tu veux de ton parlement
Changer l'humeur hautaine,
De Pontoise, sire régent,
Fais-le passer à Fresne;
C'est un lieu de correction,
La faridondaine, la faridondon,
Où d'Aguesseau s'est converti, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Law, le fils aîné de Satan,
Nous met tous à l'aumône,
Il nous a pris tout notre argent,
Il n'en rend à personne;
Mais le régent humain et bon,
La faridondaine, la faridondon,
Nous rendra ce qu'on nous pris, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Law s'arrêta d'abord à Bruxelles, espérant qu'on le rappellerait. Il fut en effet nommé mi-

nistre de France en Bavière, où il resta jusqu'à la mort du régent. Il retourna ensuite en Angleterre, mais pour revenir définitivement sur le continent : je crois qu'il est mort en 1729 à Venise, dans un état voisin de l'indigence. Quel beau rêve il avait fait!

CHAPITRE VI.

La badauderie parisienne. — Concurrence dramatique. — L'âne qui vole. — Le cheval consul. — Mort du pape. — L'abbé de Tencin simoniaque. — Contrat passé entre le nouveau pape et Dubois. — Celui-ci ne désespère pas d'occuper un jour la chaire de Saint-Pierre. — Nouvelles impertinences. — La Souris. — Les deux croquignoles. — Les quatre coups de pied. — Présentation du nouveau cardinal au roi. — Remise de la barrette. — La croix pastorale. — Le cardinal Cartouche. — Un généalogiste plus exclusif que le pape. — Entrée au conseil. — Fleuriau d'Armenonville. — La famille Pelletier.

Les métamorphoses extraordinaires de fortune qu'opérait chaque jour le système avaient peut-être monté l'esprit public à un excès de crédulité; aussi je n'ai jamais vu le peuple de Paris aussi badaud qu'à cette époque: tous nos enrichis étaient de vrais Midas auxquels il ne manquait en vérité que les oreilles. On annonça un nouveau spectacle qui fit courir tout Paris avant qu'on se donnât la peine de vérifier s'il n'y avait pas fourberie: c'était un *âne volant.* On déserta tous les théâtres pour aller voir ce mer-

veilleux baudet traverser les airs dans une vaste salle. Mais, hélas ! maître Aliboron volait comme on vole à l'Opéra, au moyen de cordes et de poulies. Destouches se vit abandonné pendant un mois pour ce spectacle. On le vengea par deux couplets fort médiocres que les Parisiens répétèrent en riant à leurs propres dépens; car le public est fait de telle sorte, que si vous lui dites son fait avec persévérance, il finit par vous croire et vous trouver l'esprit que vous lui refusez.

AIR *du Confiteor.*

Autrefois Paris admira
Corneille, Racine et Molière;
Lulli, dans son moindre Opéra,
Trouva le grand art de lui plaire;
Ces grands hommes du temps passés,
Par un âne sont effacés.

A la foire Destouche en pleurs
Se plaint que l'Opéra-Comique,
Malgré les soins des directeurs,
Échoue auprès de la bourrique;
Faut-il qu'un si sot animal
En mène tant à l'hôpital !

Un malin proposa dans un placard de nommer cet âne à la place de Law : c'était une plai-

santerie renouvelée de celle que s'était attirée Dubois.

Je ne trouve pas étonnant
Que l'on fasse un ministre,
Et même un prélat important,
D'un poisson et d'un cuistre;
Rien ne me surprend en cela;
Et ne sait-on pas comme
De son cheval Caligula
Fit un consul à Rome.

Mais Dubois ne s'effrayait pas plus des épigrammes que des boulettes dont la Souris persécutait son nez. Il n'eut pas de repos qu'il ne fût parvenu au cardinalat. Malgré tout son zèle pour la bulle *Unigenitus*, malgré la protection active des enfants de Loyola, il ne put obtenir le chapeau qu'après la mort de Clément XI. Les cardinaux de Rohan et de Bissy partirent pour aller assister à l'élection du nouveau pape. Dubois fit avec eux ses conditions, et leur adjoignit un agent plus spécial pour remplacer le père Laffeteau, qu'il accusait de ne pas l'avoir servi avec assez d'activité.

« Mon frère seul peut vous cardinaliser, lui disait madame de Tencin. Une fois à Rome, cela ne lui sera pas plus difficile que d'avoir converti M. Law.

» — Je le récompenserai comme un *frère*, » dit Dubois, qui se croyait seul désormais l'ami intime de la sœur.

Un malheureux procès de simonie retint quelque temps à Paris ce cher abbé de Tencin. Ce procès était entre un abbé de La Vaissière et lui. Le parlement espérait par cette affaire pouvoir se venger de Tencin, qui avait si bien manœuvré en faveur de Law.

Tencin disputait un prieuré à La Vaissière, son compatriote, en vertu d'une union de bénéfice à l'abbaye de Vézelay, que Tencin possédait; on disait que pour conserver ce prieuré, Tencin avait donné beaucoup d'argent, et escamoté la moitié de la somme; Aubri, fameux avocat, fit donner Tencin dans le panneau, et l'amusa d'une raison à l'autre, jusqu'à avouer qu'il gagnerait son procès contre La Vaissière s'il jurait qu'il n'avait pas donné d'argent. L'abbé de Tencin ne se le fit pas redire et s'écria : « Je suis prêt à lever la main et à protester que je n'ai jamais traité pour le prieuré, s'il plaît à la cour de recevoir mon serment. »

C'était où Aubry en voulait venir.

« Évitons, évitons, le double scandale, lui dit-il; voilà la vérité. » Et il montra le marché du bénéfice, signé *Tencin*, en original.

La cour et toute la compagnie, de l'intérêt suspensif qu'ils prenaient à la cause, passèrent à une véritable indignation. Les huées furent générales contre le simoniaque; il voulut s'échapper, mais son adversaire le força à reparaître et à être témoin de son jugement.

C'était pourtant le personnage qu'il fallait à Dubois, et qui partit comme agent secret de la France pour le conclave où fut élu Innocent XIII.

Le cardinal Conti, issu d'une des quatre principales familles de Rome, était favorisé au conclave par la faction française; et comme il avait un frère, mort dans les armées de l'empereur, et qu'il avait été nonce en Portugal, il réunissait sur sa tête les suffrages des principales factions du conclave; le cardinal de Rohan, qui était chargé du secret du roi, eut l'ordre, avant de se déclarer en sa faveur, de tirer de lui la parole qu'il revêtirait Dubois de la pourpre romaine. Il

y eut un contrat passé entre le futur pape et le futur cardinal.

Désormais Dubois se regarda comme si sûr de son affaire, qu'il recommença avec plus d'audace que jamais ses impertinentes allusions à sa dignité future. Dans quelques unes de ses conversations que j'ai citées, on a pu voir qu'il ne faisait aucun mystère de son ambition, bien longtemps avant qu'il eût en apparence la chance prochaine de la satisfaire. Son *quand je serai cardinal* revenait à tout propos. Maintenant il disait avec ce ton demi-plaisant qu'il n'était pas fâché qu'on prît au sérieux : « Ce malheureux Clément XI ! en mourant sans m'avoir donné la barrette, il m'empêche de lui succéder. Qui sait combien va vivre le nouveau pontife ! »

Il entra un jour d'un air si fier chez le régent, que ce prince, qui se dédommageait des grâces qu'il lui accordait par son mépris, lui en fit la remarque. En même temps la Souris, qui se trouvait là bien soutenue et qui n'avait point de boulette à la main, poussa la familiarité jusqu'à demander à l'archevêque de Cambrai la permission de lui donner une croquignole.

Dubois se redressa tout colère ; mais le régent:

« Allons, cuistre, tu es bien heureux que la Souris fasse attention à toi, ce serait à moi d'être jaloux !

» — Monseigneur, que diriez-vous si madame de Tencin avait le même caprice pour le nez de Votre Altesse Royale?

» — Malgré l'honneur qu'elle te fait de consoler ta vieillesse, je lui dirais qu'elle est une insolente.

» — Entendez-vous, mademoiselle? dit Dubois à la Souris, feignant de prendre la leçon pour elle.

» — Monsieur l'évêque, reprit la Souris, vous me faites toute glorieuse de me comparer à votre Tencin ; mais pour vous punir de vous être comparé à Son Altesse Royale, je réclame pour elle une seconde croquignole.

» — Et dépêche-toi de tendre le nez, dit le régent ; car à mon tour je t'apprendrai quelle distance il y a du maître au valet. »

Les croquignoles furent administrées.

« Monseigneur, dit Dubois, êtes-vous satisfait d'avoir à ce point compromis ma dignité? je suis...

» — Archevêque, n'est-ce pas, drôle? Allons,

tourne-toi.» Il fit pirouetter Dubois sur ses talons; et lui ayant fait faire volte-face : « Tiens, ajouta-t-il en lui appliquant un coup de pied dans le derrière, voilà pour ta dignité d'archevêque : en voilà un second pour ta dignité de prêtre, et un troisième pour ta dignité de ministre. Es-tu content? »

Dubois, sans se déconcerter et sans se retourner, répondit:

« Non, monseigneur, encore un s'il vous plaît.

» — Ah! je comprends, pour ta dignité d'ami du prince (1).

» — Fi donc, monseigneur, ce sera comme cardinal, s'il vous plaît : je vous apportais la nouvelle de ma nomination.

» — Hé bien, drôle, dit le prince en riant, en voilà donc un quatrième pour ta dignité nouvelle, dont, après tout, je te fais compliment.»

C'était là de ces à-propos qui réconciliaient le régent avec les turpitudes de son ministre : ja-

(1) Il y a dans le texte un terme dont une *m* est la première lettre : l'Éditeur s'accuse de ce changement de mot comme de quelques autres.
(*Note de l'Éditeur.*)

mais homme ne sut comme Dubois utiliser son ignominie.

« Monseigneur, dit-il à Son Altesse Royale, je voudrais être présenté à Sa Majesté en ma qualité de cardinal.

» — Tout de suite, dit le prince en bonne humeur; mais raconte-moi donc comment tu as enfin réussi? En vérité, je ne croyais pas à mon crédit ni au tien chez le pape.

» — Monseigneur, on récompense quelquefois le mérite chez le pape comme chez le régent.

» — C'est-à-dire que tout chemin mène à Rome : jamais proverbe ne fut plus vrai.

» — D'abord, monseigneur, l'empereur a non seulement consenti à ma nomination, mais encore j'ai su me faire recommander par le roi d'Espagne lui-même.

» — Me voilà justifié de l'avoir fait ministre.

» — Il vous reste encore à me faire grand-chancelier.

» — Vive Dieu, monsieur le cardinal, l'appétit vous vient en mangeant. Allons chez le roi, nous parlerons du reste plus tard. »

La Souris, étonnée de voir l'insolence du mi-

nistre l'emporter sur ses espiègleries, alla répéter ses entrechats sur les planches, pendant que Dubois allait jouer le cardinal chez le jeune roi. « Sire, dit le régent en lui présentant la nouvelle Éminence, c'est à M. Dubois que nous devons la tranquillité de l'État et la paix de l'église; et, pour le récompenser, Sa Sainteté vient de le créer cardinal. »

Louis XV fit grand accueil à M. Dubois, qui alla se pavaner chez madame de Tencin.

Mais il faut rendre une justice à cet homme. Tout *parvenu* et tout bouffi d'orgueil qu'il était, il sut se donner avec habileté des airs de modestie et de sagesse chez le roi et à la cour. Le jour où il reçut sa calotte, il embarrassa Fleury en détachant fort élégamment sa croix épiscopale pour la lui offrir, parceque, dit-il, elle portait bonheur. Dubois faisait sa cour au roi dans la personne de son précepteur, et l'évêque de Fréjus fut obligé de faire sa cour au régent dans la personne de son ministre en se décorant de sa croix. C'étaient deux hommes d'esprit, l'un avec son effronterie habituelle, l'autre avec sa modération.

L'abbé Passarini, camérier du pape, apporta

la barrette : le roi la remit de ses mains à Dubois, qui fut ensuite conduit aux audiences de règle, chez Madame, mère du régent, où il prit le tabouret; et chez Son Altesse Royale la duchesse, où il eut la chaise à dos. Sa visite chez Madame fut le chef-d'œuvre de sa tartufferie : il savait tout le mépris qu'elle faisait de sa bassesse; il sut la forcer pour la première fois de sa vie à dire qu'elle était contente de son maintien et de son discours.

Pour cela le drôle se mit à exposer lui-même avec humilité tout ce que ses ennemis les plus acharnés auraient pu dire de lui; il ne s'assit qu'un moment sur le tabouret qui lui fut présenté, ne se couvrit que pour marquer simplement l'étiquette; et quand Madame s'avança pour le saluer, il se prosterna devant elle.

Cependant son élévation à la pourpre ne passa pas sans scandale; et voyant qu'on ne voulait pas le croire modeste, il reprit bientôt son rôle de déhonté. D'ailleurs il ne put tenir toutes les promesses qu'il avait faites; les jésuites eux-mêmes ne furent pas satisfaits de leur ouvrage, parcequ'une fois qu'il eut obtenu ce qu'il voulait

d'eux, le jansénisme et le molinisme lui devinrent fort indifférents : les zélés des deux factions se déclarèrent donc contre lui et blâmèrent son esprit de conciliation et son indifférence. Les autres prélats, jaloux de son exaltation, le parlement qu'il avait humilié, l'ancienne cour qu'il avait éloignée, le parti des princes légitimés qu'il avait proscrits, les honnêtes gens dont il se moquait, ne pouvaient lui faire grâce: mille vers satiriques, des chansons, des estampes le poursuivirent; en sorte que s'il avait eu quelque pudeur, il eût payé cher son triomphe. On l'appela pendant six mois le cardinal Cartouche.

Il manquait la croix de l'ordre au cardinal pour être revêtu de toutes les dignités qu'il y avait en France : il fit parler à Clairembeau, généalogiste de l'ordre, pour chercher quelque moyen de l'obtenir. Le généalogiste répondit qu'il ne pouvait l'obtenir que par une charge incompatible avec sa dignité de cardinal, et qu'il n'y avait aucun exemple qu'on eût été reçu chevalier ou commandeur sans faire les preuves accoutumés.

Dubois ne pensa donc plus qu'à présider le

conseil d'État; pour y réussir sans obstacle, il essaya d'abord de se faire nommer chancelier de France ; on fit proposer à d'Aguesseau de céder sa dignité avec un dédommagement de cent mille écus que Dubois offrait de lui faire toucher ; mais au refus du magistrat, au-dessus des séductions de l'or, Dubois eut recours à la persécution ; elle fut résolue contre tout conseiller assez ferme et assez honnête pour s'opposer à ce que le nouveau cardinal parvînt à ses fins.

Le cardinal de Rohan, arrivant de Rome après l'élection d'Innocent XIII, il fallut, pour le récompenser de ses services et pour soumettre les conseillers à sa présidence, l'introduire dans le conseil d'État et le faire placer avant les autres. Sa haute naissance les obligea au silence ; et ce silence du conseil, Dubois voulait l'obtenir pour l'imposer ensuite à son égard ; aussi le cardinal de Rohan fut-il appelé depuis ce temps-là le *cardinal la Planche*, parcequ'il ne s'était présenté là que pour faire en effet la planche à son collègue. Le cardinal de Rohan prit donc séance après les princes du sang et avant les maréchaux de France: quelques jours après, le cardinal Dubois entra

au conseil, et se plaça immédiatement après le cardinal de Rohan, ce qui fit sortir le chancelier, les ducs et pairs et les maréchaux de France; le duc de Noailles ne craignit même pas de dire à Dubois que l'histoire n'oublierait pas que son entrée au conseil en avait éloigné les grands du royaume.

Le régent n'ayant pu adoucir Noailles, l'exila. Les ministres seuls, dont le sort et la fortune dépendaient de Dubois, restèrent alors au conseil; mais le maréchal de Villeroi, qui avait une grande influence à cause de son âge et de la place qu'il avait auprès du roi, dont il était gouverneur, protesta; ce qui lui attira dès lors tout le ressentiment de Dubois.

Il fut résolu que d'Aguesseau, inflexible comme les autres, serait exilé, et qu'un homme de bonne volonté, d'Armenonville, serait garde des sceaux de France. D'Armenonville prit la place sous le cardinal sans difficulté.

Ce d'Armenonville avait fait une assez rapide fortune : c'était de son vrai nom M. Fleuriau. Il devint chevalier, garde des sceaux de France, commandeur de l'ordre du roi, doyen du con-

seil d'État, etc., etc. Il était déjà secrétaire d'État depuis 1716.

L'origine de la famille des Fleuriau, qui est de Tours, n'est pas très illustre. Le grand-père du garde des sceaux était marchand, associé avec deux autres, dont l'un s'appelait Bonneau et l'autre Bouchaud ; ils avaient tous trois un commis appelé Chions, qui faisait toutes leurs affaires, signait les comptes pour eux, et tenait les lettres de change quand ils ne pouvaient le faire eux-mêmes.

Le fils de ce marchand vint à Paris, s'intéressa dans les sous-fermes, et eut une fille qui épousa M. Le Pelletier, contrôleur général. M. d'Armenonville, devenu garde des sceaux, avait un fils abbé, qui est encore aujourd'hui évêque d'Orléans, et un autre qui se fit jésuite.

M. Le Pelletier, son beau-frère, était un homme sage, aimant peu le travail, et qu'on nomma à Paris *le ministre Claude*. Après qu'il eut été choisi pour être contrôleur général, il trouva fort extraordinaire quand son beau-frère voulut acheter une charge de maître des requêtes ; il ne pouvait lui-même s'en taire avec ses amis, et di-

sait qu'au plus il pouvait prétendre à avoir une charge de maître des comptes.

On peut bien penser que M. Le Pelletier, du caractère dont il était, ne devait pas rester longtemps en place; il en fut bientôt dégoûté; et comme il faisait part de ce qu'il pensait à ce sujet à madame Bignon, sœur de M. de Pontchartrain, en ce temps-là premier président au parlement de Bretagne, elle lui proposa de faire donner une charge d'intendant des finances à son frère, qui ferait toute la besogne sous lui, et que par là il en serait déchargé; il goûta cette proposition, et la chose fut exécutée. M. de Pontchartrain revint de Bretagne, administra sous lui pendant deux ou trois ans; et quoique M. Le Pelletier ne fît presque point de travail dans son emploi, on ne put l'empêcher de s'en défaire; il remit sa place au roi.

Voilà les fortunes ministérielles. Que de nullités j'ai vu arriver sans peine aux premières fonctions dans ma longue carrière.

CHAPITRE VII.

Échange de princesses. — Villeroi et Fleury. — Peur du mariage. — Machinations de Dubois contre le gouverneur et le précepteur. — Exil de Broglie et de Nocé. — Mollesse du régent. — Amour-propre du cardinal. — Importunités. — Sixte-Quint. — Lafiteau. — Les intrigues de ce jésuite. — Dubois utilise son état de souffrance. — Son succès. — Manége de Saint-Simon. — Hypocrisie de Dubois. — Orgueil de Villeroi. — Le renard et le corbeau. — Audience de Dubois. — Villeroi s'emporte. — Villeroi comparé à un cheval et à Don Quichote. — Dubois maltraité. — Dépit du régent. — Villeroi tombe dans le piége. — Son arrestation. — Larmes et désespoir du jeune roi. — Disparition de Fleury. — Je vais à Versailles. — Diogène sans lanterne. — L'homme trouvé. — Tristesse et beauté du roi. — Il casse les vitres. — Son mariage pour rire. — Sa curiosité sur la paternité. — Sa majorité entrevue d'avance. — La question embarrassante. — Fleury retrouvé. — Dubois se mord les lèvres. — Retour de l'évêque de Fréjus. — Sa modestie. — Influence du talisman de Dubois. — L'abbaye de Saint-Étienne de Caen. — On voit sortir le bout de l'oreille. — Villeroi en exil. — Son retour.

L'Espagne était vaincue, et Alberoni expulsé du royaume par les intrigues de Dubois, d'accord avec la nourrice de la reine; le régent crut pouvoir proposer à Philippe les garanties d'une

paix durable fondée sur le double mariage de Louis XV avec l'infante, et de mademoiselle de Montpensier avec le prince des Asturies. Le nouveau cardinal conduisit encore cette intrigue et réussit. Il restait à faire agréer au jeune roi son mariage avec une princesse de trois ans, et le régent, non sans raison, se défiait des impressions que Villeroi, le gouverneur, et Fleury, le précepteur, donnaient à leur élève; ce fut une scène de simagrées qui pourtant se termina par le consentement du roi : mais Dubois eut l'occasion de faire entrevoir au régent que Villeroi et Fleury étaient de dangereux favoris auprès du jeune monarque, et qu'il était temps de contrebalancer leur influence ; il profita aussi de l'ambassade extraordinaire qu'exigeait l'échange des princesses pour envoyer en Espagne le duc de Saint-Simon, qu'il lui importait d'écarter de temps à autre du duc d'Orléans.

Le plan de Dubois était d'ailleurs de s'emparer exclusivement du pouvoir, et pour cela d'éloigner par l'exil ou la disgrâce tous ceux qui étaient ses rivaux dans la familiarité du prince. Après avoir ri long-temps tout le pre-

mier des bons mots donc Nocé le harcelait, il feignit de le redouter comme un esprit brouillon, et le fit exiler; Broglie, un autre roué, le suivit de près, parcequ'il devint suspect à Son Éminence. Il n'eût pas voulu en faire autant de tous les roués, qu'il n'était pas fâché, au contraire, de voir entraîner le régent dans de continuelles débauches, parceque cette dissipation le laissait maître du terrain. Il eut aussi un but d'intrigue en amenant la translation du roi à Versailles, où le régent ne fut pas long-temps sans éprouver l'ennui. Un grand besoin de distraction appelait Philippe au milieu du bruit de la capitale, dans laquelle il aimait surtout les facilités d'un *incognito* impossible à Versailles. Quand il croyait, par lassitude des plaisirs, que les affaires lui seraient plus agréables, son ministre savait lui choisir exprès le genre de travail qui devait lui paraître fastidieux, et le régent ayant perdu l'habitude de l'application, ne se sentait pas le courage de vaincre sa mollesse; alors Dubois lui adressait des reproches dont son maître, qui en comprenait la justesse, n'esquivait la sévérité qu'en confiant à son censeur lui-même le dé-

pouillement des affaires. Celui-ci prêchait alors pour l'unité de l'administration, et prétendait que tous les ressorts du gouvernement devaient être dirigés par une seule main.

« Rien n'ira, monseigneur, répétait-il, si vous ou moi nous ne sommes pas le centre unique de toutes les volontés subalternes.

» — Je vois bien que tu veux être premier et seul ministre : sois-le donc, répondit le régent, mais n'exige pas que je t'en donne le titre. »

Mais c'était justement le titre que réclamait Dubois, car, premier ministre de fait, il lui manquait de l'être de droit.

L'ambitieux parvenu persécuta là-dessus le régent par toutes sortes d'importunités, pour arracher à son impatience ce qu'il avait juré d'obtenir. Enfin il imagina d'imiter Sixte-Quint, se faisant passer pour moribond afin de se faire nommer pape, et il envoya au duc d'Orléans l'intrigant Laffeteau, qu'il avait trouvé si fripon qu'il avait pris le parti de l'enrôler à son service comme il avait fait de l'auditeur de la Rote Gamache, qui avait osé le braver. Dubois lui procura donc, à son retour de Rome, une audience

du régent, à qui Lafteteau ne manqua pas de dire que le cardinal était presque en odeur de sainteté chez le pape.

Le régent vit bien où tendaient tous ces éloges et répondit :

« Que diable veut ton cardinal ? Est-ce de peur de l'enfer qu'il se fait louer ainsi en cour de Rome au moment où il nous dit à tous qu'il va mourir, et que Chirac lui-même avoue qu'il n'en a pas pour six mois ?

» — Dans le fait, monseigneur, il est bien malade.

» — Hé bien, qu'il renonce aux affaires !

» — Il désirerait auparavant faire un échange avec vous.

» — Quel échange ?

» — Vous laisser toute la besogne et avoir le titre de premier ministre..., et nommez-le, monseigneur, plus tôt que plus tard; nous approchons de la majorité. Vous ne pouvez pas, à la fin de votre régence, vous faire nommer premier ministre, cela est sans exemple; mais nommé par vous à ce poste, le cardinal sera un autre cardinal de Richelieu ou de Mazarin, auquel vous

succèderez, et l'on ne vous reprochera pas d'avoir établi le titre pour vous. »

Ce raisonnement n'eût pas été assez persuasif si le prince n'avait réellement cherché un prétexte pour se décharger sur Dubois de tout le soin du gouvernement : il ne résista plus; mais il mettait un reste de respect humain à déclarer son choix, comme cela lui arrivait à chaque nouvelle faveur qu'obtenait le cardinal. Celui-ci, se voyant sûr de sa nomination, ne pensa plus qu'à prévenir les clameurs dont il prévoyait bien que Villeroi, d'une part, et Saint-Simon, de l'autre, feraient assourdir le régent : le premier, par haine, le second, par envie sous la forme de dévouement. Il fit dire à Saint-Simon, par M. de Belle-Isle, que le duc d'Orléans était engagé d'honneur à le nommer, et que le cardinal voulait bien rechercher son approbation par simple courtoisie. Saint-Simon, convaincu en effet de l'inutilité de son opposition, fit, selon son usage, la part de sa franchise de grand seigneur et de sa condescendance courtisanesque. Il se vanta partout d'avoir fait un sermon à Son Altesse Royale, de l'avoir rudoyée même, mais

d'avoir été vaincu par la faiblesse même du prince, qui lui avait fait pitié : il eut l'air de mépriser aussi le cardinal plus que jamais pendant vingt-quatre heures; mais quand on eut bien admiré la brutale loyauté de M. le duc, M. le duc s'accommoda de la cour tout comme auparavant, y compris ce cuistre de Dubois, qu'il traita même avec plus d'égards.

Restait Villeroi, et je vais raconter ce qui se passa entre le maréchal et le ministre avec plus de détail, puisque la disgrâce du premier, qui en fut la suite, me mit moi-même beaucoup mieux en cour.

Dubois eut recours à cette tartuferie d'humilité qui lui avait si bien réussi auprès de Madame. Il n'y eut point de respects qu'il ne prodiguât au maréchal; mais il avait affaire à un glorieux. Plus le cardinal redoublait de soumission, plus le maréchal redoublait de hauteur.

Sans se décourager, le ministre s'adressa au cardinal de Bissy, ami du maréchal, et le pria d'être le médiateur de leur rapprochement. Bissy ne demandait pas mieux que de faire quelque chose qui fût agréable à Dubois, espérant

par là obtenir l'entrée au conseil, comme le cardinal de Rohan.

Bissy, lié avec le maréchal de Villeroi, lui peignit la douleur du cardinal Dubois de ne pouvoir obtenir ses bonnes râces : « Vous êtes, lui dit-il, l'homme qu'il respecte le plus, et dont il admire les lumières supérieures. Il serait votre plus humble serviteur si vous vouliez le permettre, et ne se conduirait que par vos conseils. »

Le maréchal était comme le corbeau de la fable, trop persuadé de son mérite pour douter un instant de la sincérité des louanges qu'il recevait. Il crut devoir sacrifier ses antipathies au bien de l'État, puisqu'il était si nécessaire, et permit au négociateur de porter des paroles de paix.

Charmé du succès de son message, le renard, c'est Dubois que je veux dire, transporté de joie, fit faire au maréchal les plus vifs remerciements de ses bontés, et lui demanda une audience.

Le maréchal crut mettre le comble à la générosité en faisant répondre au ministre qu'il lui défendait de venir, mais qu'il le priait de l'attendre chez lui.

Le lendemain, jour d'audience des ambassadeurs, le maréchal, accompagné du médiateur Bissy, se rendit chez le cardinal Dubois. La pièce qui précède le cabinet était remplie de ministres étrangers et des personnages les plus considérables de la cour. L'arrivée du maréchal causa la plus grande surprise. Personne n'ignorait ses mépris pour Dubois. Celui-ci était alors renfermé avec le ministre de Russie : lorsqu'en le reconduisant il aperçut le maréchal, il se précipita au-devant de lui, et presqu'à ses genoux, se plaignit d'avoir été prévenu, lorsqu'il n'attendait que la permission de se présenter. Il fit passer dans son cabinet le maréchal et le cardinal de Bissy, en priant l'assemblée de vouloir bien l'excuser.

La conversation s'engagea par les compliments, les assurances de respect, les protestations de Dubois, qui avait juré de fasciner le maréchal par son adulation. Le maréchal y répondit d'abord par des politesses dignes; puis, voulant prouver la sincérité de ses sentiments par la franchise de ses conseils, il rappela au cardinal quelques fautes de conduite. Dubois,

comme un pécheur contrit, reçut les réprimandes comme le gage de l'absolution, mais, par habitude; le maréchal passa de ces réprimandes presque amicales à des vérités dures. Le cardinal de Bissy voulut prévenir ou arrêter la fougue du maréchal, il n'en était plus temps, le coursier s'était peu à peu emporté. Il ne ménagea plus les termes, traita le cardinal comme un cuistre; et, d'un ton élevé qu'on entendait de la dernière antichambre, passa aux menaces. « Il ne vous reste, lui dit-il en dérision, qu'un moyen de vous sauver : vous êtes tout-puissant, faites-moi arrêter si vous l'osez. » Dubois, pâle, interdit, ne savait plus s'il était tombé dans un piége. Il était muet. Bissy, après avoir inutilement tâché d'arrêter ce torrent d'injures, prit le maréchal par le bras, et l'entraîna comme par force vers la porte.

Ils voulurent en vain composer leur maintien et leur visage en traversant l'assemblée. D'ailleurs les éclats de voix s'étaient fait entendre; et le maréchal s'applaudissant de ce qu'il venait de faire, acheva même une phrase un peu forte que Bissy avait coupée par la moitié dans le cabinet.

Le cardinal, hors d'état de continuer son audience, courut furieux chez le régent, et raconta, autant que la colère lui permettait de parler, ce qui venait de se passer, lui disant qu'il fallait opter entre le maréchal et lui. Le régent, pour calmer un peu son ministre, lui promit justice, et manda Bissy, qui, craignant qu'on ne l'accusât d'une trahison à laquelle il n'avait pas songé, ne ménagea pas le maréchal.

Malheureusement pour Villeroi, le régent lui avait toujours témoigné une considération à laquelle celui-ci ne répondait qu'avec une morgue de rodomond. Le maréchal l'offensait même volontiers par les précautions qu'il affectait de prendre pour la conservation du roi. Il ne perdait pas la moindre occasion de se montrer au peuple avec son royal élève, et portait cette attention jusqu'au ridicule. Par exemple, le roi ayant voulu suivre la procession de Saint-Germain le jour de la Fête-Dieu, le maréchal, qui marchait avec peine, accompagna à cheval son élève, qui était à pied. « C'est *Don Quichote*, gouverneur, » lui cria-t-on.

Le régent avait été deux ou trois fois près de

l'exiler. Il sentit que c'était s'attaquer à lui-même que d'outrager son ministre. Soit dessein formé de troubler le gouvernement, soit forfanterie du maréchal, si quelque ami représentait à Villeroi qu'il s'exposait au ressentiment du duc d'Orléans, il répondait qu'un gouverneur tel que lui était inséparable de son élève, et que si on le mettait en prison, il faudrait qu'on y mît le roi.

Le régent, avant d'exiler le gouverneur, voulut s'appuyer de M. le Duc en le consultant. Il admit encore à cette délibération le duc de Saint-Simon.

Tous les trois convinrent de la nécessité d'éloigner Villeroi, mais de mettre douze ou quinze jours d'intervalle, et de lui fournir l'occasion de quelque injure personnelle au régent, afin qu'il ne parût pas uniquement sacrifié à un drôle tel que le cardinal. Le maréchal ne donna pas au régent le temps de s'impatienter.

Ce prince venait assez régulièrement rendre compte au roi de la nomination aux emplois ou aux bénéfices, pour que le jeune prince pût se persuader qu'il avait part au gouvernement. Ce travail se faisait en présence du gouverneur et souvent du précepteur. Quelquefois le régen

avait voulu parler bas au roi ; à l'instant le maréchal mettait la tête entre eux deux, et prétendait qu'on ne pouvait rien dire qu'il ne dût entendre. Le régent en avait caché son dépit. Il résolut donc de mettre le maréchal dans le cas d'une pareille indiscrétion, et de la lui faire pousser jusqu'à l'insulte.

Il alla chez le roi, et le supplia, en entrant, de vouloir bien le suivre dans un cabinet, ayant à lui communiquer un secret d'État. Villeroi, tout naturellement, ne se crut pas de trop, et voulut entrer aussi ; le régent affecta la plus grande politesse pour le prier de rester à la porte.

« Monseigneur, je ne perds pas de vue Sa Majesté.

» — Monsieur le gouverneur, vous pourrez nous voir par le trou de la serrure.

» — Monseigneur, j'entrerai.

» — Monsieur le gouverneur, tant d'indiscrétion est inconvenante.

» — Ce n'est pas de l'indiscrétion.

» — C'est donc de la défiance ? c'est-à-dire une insulte pour moi. Adieu, monsieur ; je vais exposer au conseil votre conduite. »

Le maréchal voulut se justifier, mais le régent sortit avec un air méprisant ; et le roi resta fort surpris.

Le maréchal voulant justifier sa conduite devant ceux qui avaient été témoins de la scène, n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'ils gardaient un silence de neutralité fort inquiétant pour lui ; il affecta de répéter qu'il n'avait écouté que son devoir, et qu'il irait chez le régent expliquer ses motifs.

Le jour suivant il se rendit vers midi à l'appartement du régent. Déjà les mesures pour l'arrêter avaient été concertées chez le cardinal Dubois, entre le maréchal de Berwick, le prince et le cardinal de Rohan, le comte de Belle-Isle et le secrétaire d'État Leblanc.

Si la présomption du maréchal ne l'eût pas aveuglé, il n'avait qu'à rester continuellement auprès du roi : la gêne n'était pas grande, puisqu'il pouvait conduire son élève partout où il avait lui-même envie d'aller, et qu'il couchait dans la chambre du prince. Jamais le régent n'aurait osé hasarder un acte de violence aux yeux du roi.

Mais le maréchal, dans une pleine sécurité, s'imagina pouvoir aller chez le régent comme à une explication d'égal à égal. Il traverse avec ses grands airs, au milieu de toute la cour, les pièces qui précédaient le cabinet du prince; la foule s'ouvre, et lui fait passage avec respect. Il demande d'un ton haut où est M. le duc d'Orléans; on lui répond qu'il travaille. « Il faut pourtant, dit-il, que je le voie. Qu'on m'annonce. » Il s'avance vers la porte, qu'il ne doute point de voir s'ouvrir devant lui. Alors le marquis de La Fare, capitaine des gardes du régent, se présente entre la porte et le maréchal, l'arrête et lui demande son épée; Leblanc lui remet l'ordre du roi; et dans le même instant le comte d'Artagnan, commandant des mousquetaires gris, le serre du côté opposé à La Fare. On le jette dans une chaise à porteurs, on l'y enferme, et on le passe par une des fenêtres qui donne sur le jardin. La chaise, entourée d'officiers de mousquetaires, traverse le jardin, descend l'escalier de l'Orangerie, au bas duquel se trouve un carrosse à six chevaux entouré de vingt mousquetaires. Le maréchal crie en vain à la violence; on le porte dans la

voiture; d'Artagnan se place à côté de lui, un officier sur le devant, avec mon ami Du Libois; le carrosse part; et en moins de trois heures le maréchal est à Villeroi, à huit lieues de Versailles. Il ne cessa pendant tout le chemin de crier. On le laissait déclamer sans lui répondre. Il en appela alors à l'énumération de ses services, où il ne comprenait pas sans doute ses campagnes, car on se rappellera long-temps le couplet fait à son honneur :

Villeroi, Villeroi
A bien servi le roi...
Guillaume, Guillaume.

« L'Europe, s'écriait-il, serait révoltée de cet évènement, et Paris allait se soulever à la première nouvelle. » Hélas! pauvre gouverneur! son infortune ne produisit cependant autre chose que crainte et silence à la cour. Dubois disait : « Qu'on se frotte à ma calotte rouge maintenant! »

Ce qui embarrassait le plus le régent était d'instruire le roi de cet enlèvement. A peine le régent eut-il dit que le maréchal venait de partir, que Louis XV, sans faire la moindre atten-

tion aux motifs que le prince exposait sommairement, se mit à pleurer, et ne proféra pas une parole. Le régent ne jugea pas à propos de répliquer à des larmes d'enfant et de roi, il se retira.

Le jeune prince fut triste tout le reste du jour; mais, dans la matinée suivante, ne voyant pas paraître l'évêque de Fréjus, les pleurs, les cris redoublèrent. Fleury et le maréchal lui avaient persuadé que la sûreté de ses jours dépendait uniquement de leur vigilance. Un enfant à qui on avait inspiré de si tristes idées, crut ne voir que des ennemis autour de lui lorsqu'il n'aperçut plus les deux hommes qu'il regardait comme ses vrais gardes-du-corps. Le prélat avait disparu sans qu'on sût où il était allé. Le régent, dans l'embarras, envoyait de tous côtés; on le crut d'abord à Villeroi, on apprit qu'il n'y était pas. Dubois s'écria : « Je parie qu'il est à la *Trappe!* »

C'était une plaisanterie, et cependant on était sur le point d'y dépêcher un courrier.

J'allai justement ce jour-là faire ma cour à Versailles; je rencontrai le cardinal dans le parc, où j'avais eu l'intention de faire un tour

de promenade avant de monter au château.

« Vraiment, me dit-il, vous arrivez à propos; quoique sans lanterne, j'étais comme Diogène cherchant un homme, et je le trouve...

» — A cet aimable accueil, lui répondis-je, je vois que Diogène, devenu enfin cardinal, n'a plus peur que je lui enlève son soleil.

» — Au contraire, monsieur le duc, je vous en veux si peu de m'avoir enlevé si souvent le sourire des dames, que je prétends vous confier aujourd'hui le soin de distraire le jeune soleil de la cour.

» — Me prenez-vous pour un fou du prince?

» — Oublions nos petites querelles : soyez indulgent pour cette calotte rouge qui a couvert l'occiput de votre grand-oncle ; quant à moi, je vous proclame le seigneur le plus aimable de la cour, et le seul capable de consoler le roi de l'absence de son gouverneur fier comme un lion, et de son précepteur rusé comme un chat faisant patte de velours.

» — Quoi donc ! l'évêque de Fréjus est-il aussi arrêté ?

» — Non ; mais il se cache pour se faire cher-

cher. On croit qu'il ne reviendra plus; pour me moquer d'eux, je répands le bruit qu'il s'est retiré à la Trappe. Il ne reviendra que trop: je lui ai donné ma croix le jour qu'on m'a remis la barrette : ce talisman-là ne mène pas en paradis, mais au ministère. En attendant, Sa Majesté se désespère et ne veut voir personne : c'est comme un enfant le premier jour qu'on l'ôte de nourrice, et qui battrait volontiers son père et sa mère.

» — Et vous voulez que j'aille me faire bouder comme les autres ?

» — Au contraire, vous êtes peut-être le seul qu'il ne boudera pas. Il a tant de fois entendu dire que vous étiez l'homme aimable par excellence, qu'il vous admirerait sur parole quand il ne vous connaitrait pas.

» — Comme vous voudrez, monsieur le cardinal.

» — Suivez-moi. Qui sait? si Sa Majesté vous nommait son gouverneur, nous approuverions de toute notre âme. »

Je me laissai conduire chez le roi, quoique je me doutasse bien que le méchant cardinal

espérait me jouer un tour en me donnant à garder un enfant boudeur.

Je trouvai le jeune Louis XV assis tristement près d'une table et le front caché dans ses mains ; en m'entendant entrer, il releva sa tête charmante, et ses beaux yeux se fixèrent sur moi avec un air d'inquiétude mélancolique : c'était une tête d'ange qui n'avait pas besoin de la couronne pour paraître céleste : je n'aurais peut-être pas été fâché d'y voir un sourire de malice plus enfantine. Le jeune roi ne manquait pas de finesse, cependant ; et c'était le tort de son éducation s'il était déjà un peu trop roi et pas assez enfant. Il entrait dans sa douzième année. Je m'approchai de lui avec la liberté qu'autorisait son âge, et en même temps avec cette réserve respectueuse que son titre exigeait.

Je ne sais plus par quelles paroles insignifiantes fût rompue la glace du silence; mais l'entretien roula bientôt sur ce qui occupait le plus le jeune Louis XV :

« Je ne reverrai donc plus mon précepteur ? me dit-il.

« — Sire, j'espère que vous le reverrez bien-

tôt : M. de Fréjus a fait de lui-même une absence qu'il ne saurait prolonger quand il saura combien Votre Majesté le regrette. En attendant, pourquoi ne chercheriez-vous pas à vous distraire ?

» — Je n'ai pris aucune leçon : je ne puis prendre aucun amusement.

» — Pardon, sire; mais vous vous êtes amusé à donner du travail à quelqu'un, repris-je espérant le faire rire..

» — Où voyez-vous cela, monsieur le duc?

» — A ces fenêtres : je parierais que c'est Votre Majesté qui a cassé les vitres... »

En effet j'avais deviné : dans un moment de colère, le jeune roi, en apprenant la fuite de l'évêque de Fréjus, avait cassé tout ce qui s'était trouvé de fragile sous sa main. Mon observation, faite avec un sourire qui n'était pas un reproche, lui parut plaisante :

« Et comment avez-vous deviné que c'était moi?

» — Bien hardi qui oserait casser les vitres chez Votre Majesté !

» — Si M. de Fréjus ne revient pas, j'en casserai bien d'autres.

» — Eh ! qui vous en empêche, si cela vous amuse ? Voulez-vous que j'aide Votre Majesté en attendant M. de Fréjus ? »

Le roi se prit à rire de me voir entrer de si bon cœur dans sa petite colère ; ni le gouverneur ni le précepteur n'étaient aussi indulgents.

« Et si M. le régent se fâchait ? dit-il.

» — On vous le fait donc bien méchant ?

» — Ne vous a-t-il pas mis à la Bastille ? Croyez-vous qu'il y ait fait mettre aussi M. le maréchal ?

» — Non, sire ; le maréchal est dans sa terre.

» — J'espère bien le rappeler quand je serai majeur.

» — Mais, sire, alors vous n'aurez plus besoin de gouverneur ; et déjà ne pourriez-vous pas vous en passer, puisqu'on vous a trouvé assez grand pour vous marier ? »

C'était une allusion hardie, car je savais que le roi avait bien pleuré avant de consentir à épouser l'infante ; mais c'était rappeler une contrariété pour faire oublier l'autre.

« En effet, dit le roi, mais c'est un mariage pour rire que le mien.

» — Pas du tout, sire, nous espérons bien que ce mariage aura des suites quand il sera temps de le consommer. »

Je vis que notre espiègle de monarque était préoccupé d'une idée qu'il n'osait émettre; mais ma réputation était si bien établie à la cour parmi les dames et parmi les pages, que certainement Louis XV avait dû entendre ou vanter ou blâmer ma galanterie. Tous les enfants, rois ou sujets, sont curieux. L'occasion parut favorable sans doute au jeune monarque pour faire une demande que la sévérité de Villeroi et de Fleury avait dû tenir jusque là bien enfermée dans sa jeune imagination.

» A quel âge, me dit-il en baissant la voix, un roi de France consomme-t-il son mariage?

» — Mais, sire, à sa majorité.

» — Et je serai forcé de consommer le mien?

» — Il faut espérer que Votre Majesté n'aura pas besoin qu'on l'y force.

» — Est-ce qu'un roi ne pourrait pas avoir des enfants sans cela? »

C'est à peu près la question de tous les enfants, mais elle était embarrassante. Si Dubois

eût été le précepteur de Louis XV comme il l'avait été du duc d'Orléans, notre jeune roi n'eût pas été si naïf; il est vrai qu'il a bien rattrapé par la suite le temps perdu.

J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire, et que, malgré toute ma facilité de repartie, je cherchai un peu ma réponse : elle n'en fut pas meilleure.

« Sire, lui dis-je, cette question touche à des questions d'État qu'on vous apprendra à votre majorité.

» — Que de choses je saurai à cette époque! reprit-il, car je me suis déjà attiré plus d'une fois la même réponse sur une foule de questions. Mais revenez me voir souvent, monsieur de Richelieu, si M. de Fréjus ne revient pas.

» — Et s'il revient? »

A son tour l'élève de l'évêque de Frejus trouvait une question à laquelle il lui coûtait de répondre, et je compris que je n'étais pas en odeur de sainteté chez le très peu galant prélat.

« S'il revient, dit le roi, j'espère que vous deviendrez de ses amis. »

En ce moment nous fûmes interrompus par Dubois lui-même.

«Sire, dit-il, votre précepteur est enfin retrouvé.

» — Et où est-il?

» — Il était allé rendre une visite à M. de Lamoignon, dans sa terre de Basville : on vient de lui envoyer un courrier qui le ramènera aujourd'hui même.

» — Monsieur le cardinal, dit le roi, qu'on fasse remettre ces carreaux.

» — En effet, quel ravage! quel maladroit a brisé tous ces carreaux?

» — Monsieur le cardinal, lui dit le roi, c'est moi! »

Le cardinal se mordit les lèvres.

« Sire, convenez, dit-il, que M. de Richelieu est un seigneur bien aimable...

» — Oui, monsieur le cardinal; il voulait m'aider à donner encore de l'ouvrage au vitrier.

» — Sire, qu'à cela ne tienne, reprit Dubois : ce n'est pas pour rien que les verriers sont gentilshommes. »

Et ne voulant pas prolonger l'entretien, Dubois sortit avec moi.

Cependant Fleury revint le même jour, et son retour calma beaucoup le jeune roi, qui le préférait au maréchal; celui-ci était très attaché à son élève; mais son zèle, ses empressements, ses caresses étaient si gauches, que le roi n'en sentait souvent que l'importunité.

L'évêque, plus homme d'esprit, avait l'art d'amener à lui son pupille sans paraître aller au-devant, et par là s'était rendu nécessaire.

Le régent comprit qu'il faudrait désormais ménager l'évêque, mais aussi qu'il pourrait s'en servir utilement, à commencer par l'occasion présente. Loin de lui faire de graves reproches sur sa fuite, il ne lui en fit que d'obligeans, le caressa beaucoup, chercha à lui persuader que si on ne l'avait pas prévenu sur ce qui s'était passé, c'était uniquement pour lui épargner l'embarras qu'il aurait eu avec le maréchal. On lui expliqua les motifs de l'exil; on l'engagea à les faire goûter au roi, et à présenter lui-même le duc de Charost pour gouverneur, en qui il trouverait plus d'égards et plus de docilité à ses conseils que dans le maréchal.

M. de Fréjus ne fut pas difficile à persuader;

content au fond d'être délivré d'un collègue dont il avait plus d'une fois éprouvé les hauteurs et les jalousies.

Lorsque le maréchal apprit le retour de Fleury et la nomination du duc de Charost, il ne se posséda plus; furieux contre le duc d'abord, et plus encore contre Fleury, qu'il traita de coquin, de traître, de scélérat, de serpent réchauffé dans son sein. Cette grande fureur révéla les vrais motifs de la retraite de Fleury.

On sut que le gouverneur et le précepteur s'étaient promis, dès le commencement de la régence, que si l'un était renvoyé, l'autre se retirerait à l'instant et ne reviendrait jamais sans son collègue. Fleury, par sa fuite, prétendait avoir acquitté la première clause du serment; l'ordre du roi lui donnait l'absolution de la seconde. Sa conscience étant donc tranquille; il ne sentit plus que la satisfaction de se voir en état de suivre un plan d'éducation sans contradicteur, et il ne fut plus question du maréchal exilé.

Enfin Dubois fut déclaré premier ministre, et le parlement enregistra complaisamment les

lettres de sa nomination. Quant à moi, je résolus d'attendre patiemment la majorité de Sa Majesté pour supplanter l'ennuyeux évêque de Fréjus. Mais il ne me redoutait guère; et l'on verra qu'il sut fort adroitement préparer et assurer son visiriat. Il avait une de ces ambitions terre à terre qui arrivent tout doucement et sans bruit à leur but. Il continua par tous les moyens à gagner la confiance de son élève. Tout ce qui approchait le roi s'apercevait de la préférence que le jeune prince donnait dans son cœur à Fleury sur tout le monde.

Le régent, cherchant toutes les occasions de flatter le goût du roi, lui présenta Fleury pour l'archevêché de Reims qui venait de vaquer. Il voulait laisser à ce prince le plaisir de donner à son précepteur un siége d'une si grande distinction. Le roi envoya chercher M. de Fréjus, et lui apprit le présent qu'il lui faisait. Fleury se confondit en remerciements respectueux et tendres, mais refusa d'être premier duc et pair de France.

Le roi parut affligé de tant de modestie, et le montra de manière à faire connaître combien

son précepteur lui était déjà cher. Le régent le sentit, et insista ; mais l'évêque, pour motiver son refus, représenta qu'ayant déjà quitté un diocèse parceque son âge ne lui permettait plus de remplir ses devoirs, il ne serait pas excusable de se charger d'un poids supérieur au premier. Le régent lui répondit que ses fonctions auprès du roi le dispenseraient d'aller à Reims, où il aurait un évêque *in partibus* chargé des fonctions épiscopales ; que plusieurs prélats en avaient, sans y être autorisés par un devoir aussi privilégié que l'éducation du roi. Fleury répliqua d'un ton modeste qu'il ne blâmait la conduite de personne ; que chacun devait être son propre juge ; que, pour lui, il ne se tiendrait pas en sûreté de conscience d'être évêque sans résidence. Il n'avait pas toujours été si timoré. Sa prétendue résidence à Fréjus n'avait été qu'une absence de la cour. Il avait passé le temps de son épiscopat à parcourir les villes du Languedoc et du Dauphiné, où il y avait meilleure compagnie qu'à Fréjus ; il y séjournait peu, et, à ses yeux, ce fut toujours un exil ; de sorte que son abdication n'avait été qu'une préférence donnée au sé-

jour et à la société de la cour sur les sociétés de la province.

Le régent comprit très bien que le précepteur, craignant qu'à la fin de l'éducation on ne saisît quelque prétexte de le reléguer à Reims, pensait que le plus sûr pour lui était de rester à poste fixe auprès du roi, dont la confiance ne ferait que se fortifier par l'habitude. Le régent cessa de le presser sur l'archevêché, et finit par le prier d'accepter du moins l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, vacante par la mort du même cardinal de Mailly. Fleury, dans la crainte de faire croire qu'il ne voulait rien devoir au régent, accepta ce bénéfice simple de 70,000 livres de rente. Quant à l'archevêché de Reims, le modeste prélat se donna le plaisir de faire mettre sa non-acceptation dans les gazettes et les journaux, et chacun en fit le commentaire suivant ses idées ou ses intérêts.

Fleury perdit alors une belle occasion de témoigner sa reconnaissance à une famille à laquelle il avait les plus grandes obligations. L'abbé de Castries, archevêque d'Albi, désirait fort le siége de Reims, quoique d'un moindre revenu.

L'approche du sacre du roi donnait un grand relief à ce siége. Le régent l'ayant offert à Fleury, voulait qu'il influât dans cette nomination : Fleury devait sa première existence au cardinal de Bonsi, oncle de l'archevêque d'Albi ; il avait reçu des services essentiels de tous les Castries ; il avait été long-temps l'ami, ou plutôt le protégé de la maison ; mais il avait en opposition à tout cela un intérêt présent qui fut toujours la règle de sa conduite. Il pensait déjà au chapeau de cardinal, ce que tout ecclésiastique de cour préfère à l'auréole des saints. Le cardinal de Rohan était dans ce moment le ministre de France à Rome, sa maison était puissante ; l'archevêque d'Albi était ami déclaré du cardinal de Noailles, et Fleury comptait bien s'en servir utilement : ainsi il fit préférer l'abbé de Rohan-Guéméné pour l'archevêché de Reims.

Le régent donna en même temps l'évêché de Laon à l'abbé de Saint-Albin, bâtard non reconnu qu'il avait eu de la Florence, élève des jésuites, l'un des plus zélés ignorans qui soient sortis de leur école. Il assista l'année suivante au sacre du roi, en sa qualité de duc et pair ecclé-

siastique. Quand il voulut depuis se faire recevoir au parlement, il fut arrêté par la difficulté de ne pouvoir articuler ni père ni mère, ni par conséquent produire un nom. Cet obstacle lui valut l'archevêché de Cambrai, où il passa à la mort du cardinal Dubois, en conservant les honneurs de duc et pair. Il eut pour successeur à Laon l'abbé de La Fare, espèce de petit monstre en costume d'abbé.

Villeroi resta dans la disgrâce tant que le duc d'Orléans vécut, et l'ordre de son exil ne fut révoqué que sous le ministère de M. le Duc, qui lui permit de revenir à la cour; le roi, qu'on avait prévenu, le reçut froidement, ce qui piqua tellement le maréchal qu'il alla s'établir à Paris. Sous le ministère du cardinal de Fleury, il désira de revenir à la cour, et Maréchal, premier chirurgien, se chargea de la négociation. Villeroi demandait ce qui lui était dû de ses appointements comme gouverneur de la personne du roi, et le paiement de ce qu'il avait en billets de banque, qui se portait à six cent soixante mille livres; il désirait encore que le duc de Villeroi son fils fût créé maréchal de France, et que le

marquis d'Alincourt fût fait duc et pair, en faisant revivre pour lui le duché de Baupréau. Le cardinal lui accorda le paiement de ses appointements jusqu'à son exil, et ses billets de banque; mais il lui refusa le reste de ses demandes. Villeroi était disposé à en passer par tout ce qu'on voudrait; mais le roi ne parlant plus de lui, il ne parut plus à la cour (1).

(1) Il serait curieux d'apprécier l'influence de l'éducation donnée par Villeroi à Louis XV. Nous trouvons ici une lacune dans le manuscrit original, où peut-être cette question était traitée. Il ne reste que quelques notes incomplètes qui trouveront place ailleurs. (*Éd.*)

CHAPITRE VIII.

Citation de Virgile. — Retour aux amours. — Réminiscences d'un vieillard. — Apologie au lecteur. — Indulgence des dames. — Madame la princesse de Soubise. — Une demi-vertu. — Exigeances. — Lettres sacrifiées. — Modestie. — Orgueil blessé. — Soupçons et jalousie. — Détermination insurmontable. — Galatée redevenue statue. — Vaines prières de Pigmalion. — madame de Gœbriant paie pour madame de Soubise. — Apothéose de Madame de Gœbriant par Crèvecœur. — La chose est faite. — Singulière promesse. — Plus belle que sage. — Huit jours après. — Je n'ai pas le courage de tenir ma parole. — Lettres en gage. — Quatre lettres d'amour. — Saint-Jean.—Conversation fidèlement rapportée.—Illusions de Crèvecœur. — Encore huit jours. — Nouveaux retards. — Nouvelles lettres. — Mouvement d'humeur. — Jalousie. — Le duc d'Orléans au spectacle. — Le prince et son ministre ivres.

Je viens de retracer une suite d'évènements politiques dont je ne fus que le témoin ; je reviens maintenant sur mes pas pour raconter ceux dont je puis me dire le héros principal : *quorum pars magna fui* (1), car on peut sans

(1) Dans lesquels je jouai un grand rôle.

pédantisme citer son *Virgile* quand on l'a traduit à la Bastille avec mon respectable maître l'abbé de Saint-Remy.

Je ne suis pas très sûr d'avoir été fidèle à la chronologie dans la partie politique de mes Mémoires; je n'en répondrai pas davantage dans le récit de mes amours. Tout blanchi par l'âge que je suis, je puis compter cependant sur ma mémoire : il me semble que c'était hier que j'étais jeune, et c'est peut-être à la chaleur de ces souvenirs que je dois d'aimer encore aujourd'hui de temps en temps en dépit de mes quatre-vingts hivers. Jusqu'à quel point le lecteur sévère me pardonnera-t-il la multiplicité de mes amours? Mais pourquoi serait-il plus sévère que les femmes, qui m'ont presque toujours pardonné si volontiers? Il n'en est qu'une, peut-être, madame de Soubise, qui m'ait tenu rigueur après m'avoir tout accordé. La chose est si rare que j'ai presque un remords de conscience quand j'aperçois son portrait dans le musée de *ma petite maison*. Elle a eu la gloire de ne pas succomber deux fois. Si la vertu a été bien définie quand on a dit que c'était un combat, y a-t-il beaucoup de

femmes plus vertueuses que la princesse de Soubise?

Que de soins il me fallut d'abord pour la convaincre que je l'aimais! Mais quand elle-même m'eut fait l'aveu que j'étais payé de retour, quand elle m'en eut donné toutes les preuves raisonnables, elle exigea malheureusement le sacrifice de toutes mes maîtresses présentes, passées et futures. C'était mal me connaître; c'était m'exposer à des promesses que je ne pouvais m'empêcher tôt ou tard de violer. Elle me demanda pour commencer que je lui livrasse toutes mes lettres; je lui en fis porter un plein portefeuille dont elle fit un feu de joie : elle trouva le paquet si considérable, que par modestie je ne lui avouai pas que ce n'était pourtant qu'un petit choix qui dépareillait à peine ma collection. La pauvre princesse m'aimait de si bonne foi qu'elle crut d'abord que je n'étais pas moins sincère qu'elle; mais puis le soupçon s'en mêla : devenue jalouse, elle était déjà à demi trompée. Alors ses efforts se multiplièrent pour me retenir dans ses chaînes: sa douleur, ses tendres reproches, ses larmes retardèrent quelque temps ma fuite; mais le

moment fatal arriva : madame de Soubise, qui s'était presque humiliée à mes pieds, se releva avec sa fierté naturelle.

« Monsieur le duc, me dit-elle, je ne suis plus à vous ! »

Ces simples mots me frappèrent : cette dignité presque froide, qui succédait à tant de faiblesses, me parut une nouvelle ruse de sa passion ; je la quittai en étant persuadé que je serais rappelé le lendemain comme la veille, mais je me trompais. Les jours se passèrent; dans mon dépit, ce fut moi qui revins pour savoir si réellement c'était à l'amante délaissée que restait le champ de bataille. Le calme, l'impassibilité, la sévérité même de madame de Soubise me firent voir que j'avais offensé une femme dont le caractère était décidé. « Êtes-vous Galatée redevenue de marbre? lui dis-je. Je croyais vous avoir donné le mouvement et la vie : huit jours d'absence ont-ils suffi pour pétrifier de nouveau ce cœur qu'il m'en avait tant coûté pour animer ! »

Elle éluda de répondre à mes métaphores comme à l'appel plus direct de la passion ; vai-

nement je me piquai d'être à mon tour tendre, mélancolique, puis au désespoir ; je pleurai vainement de rage et peut-être même d'amour ; toutes mes grâces naturelles, tout mon esprit acquis, toute l'éloquence dont j'étais capable envers une femme, échouèrent : je doutais presque que ce fût là cette même princesse de Soubise que j'avais vue prosternée à mes pieds, ou m'enlaçant dans ses bras comme une Armide : elle était forte de sa faiblesse passée, sa défaite même l'avait aguerrie au danger, et sa résistance lassa ma patience.

Il était en même temps une dame sur qui je me vengeai des refus de madame de Soubise, après avoir attaqué avec succès le côté faible de son cœur ; c'était madame de Gœbriant, qui avait attiré mon attention à la suite d'une de ces gageures que m'arrachaient souvent mes amis à force de me vanter les perfections ou les vertus d'une femme. Celle-ci était plus difficile, prétendait-on, que madame de Mouchy, contre qui j'avais jadis parié en quelque sorte à coup sûr. Je fus presque un moment incertain du succès avec madame de Gœbriant. Elle était fille de

madame de Châtillon, avec laquelle était intimement lié mon ami Crèvecœur, qui ne revenait pas une seule fois de chez la mère sans me fatiguer de l'apothéose de la fille : rien n'était plus beau, rien n'était plus sage que madame de Gœbriant.

« Tu en es donc amoureux? lui dis-je.

» — Moi, grand Dieu! pas plus que de sa mère; où cela me mènerait-il?

» — En effet, sage et belle! ne me fais jamais voir cette femme-là, elle me désespèrerait.

» — Tu crois plaisanter.

» — Je parle très sérieusement!

» — Essaie de la voir!

» — Puisque cela ne me mènerait à rien.

» — Cela te mènerait à voir une femme charmante.

» — S'il faut te le dire, je l'ai vue.

» — Eh bien! est-elle comme je disais?

» — Pas mal, de jolis yeux, assez agaçans même.

» — Sur la foi de ces yeux-là tu ne crois peut-être pas à sa sagesse.

» — Dieu me préserve de n'y pas croire.

» — Sage et aimant son mari, elle te ferait voir du chemin au moins !

» — Tu penses?

» — Oui, elle te résisterait à toi-même !

» — Et moi qui avais déjà commandé le cadre de son portrait !

» — Pour la galerie de tes victimes?... Si celle-là y entre jamais !...

» — Mon cher Crèvecœur, je ne voulais pas t'affliger, mais tu me forces de dire...

» — Achève.

» — Que le cadre est plein depuis hier.

» — Tu me confonds.

» — Bien mieux, dans huit jours je te cèderai, si tu veux, cette femme si belle et si sage.

» — Je ne te croirai qu'alors.

» — Te voilà intéressé à faire l'incrédule, mais je tiendrai ma parole. »

Au bout de huit jours Crèvecœur était chez moi de bonne heure :

« Hé bien, le terme est expiré, me dit-il.

» — Mon cher ami, je te demande grâce.

» — Tu m'as donc trompé?

» — Non, ce n'est pas cela; mais ta protégée

me charme encore ; si je n'ai pas le courage de l'abandonner sitôt, il faut t'en prendre à tes éloges... Accorde-moi au moins huit jours de plus, je te prie.

» — Je le veux bien, mais je préfèrerais que tu eusses abusé de ma crédulité.

» — Je vois bien que tu doutes encore ; mais voilà un gage que je te confie. »

C'était les quatre lettres suivantes que je transcris ici ; car il faut bien donner aussi à mes lecteurs quelques pièces à l'appui de l'histoire de ma vie amoureuse.

PREMIÈRE LETTRE DE MADAME DE GOËBRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MONSIEUR LE DUC,

» Serait-il vrai que vous ne m'avez déclaré » votre passion que pour exciter ma haine, vous » faire repousser loin de moi, et me forcer d'é- » viter les occasions de vous revoir ? Vous vous » reprochez donc un sentiment que je vous ai

» inspiré, dites-vous, par surprise, et qui peut en
» effet troubler le bonheur de ma vie sans faire
» le bonheur de la vôtre. En effet, que vous im-
» porte une conquête de plus ? Combien d'autres
» femmes vous feront oublier qu'une seule vous
» a rejeté ! Mais, non content de mes premiers
» refus, vous réclamez de ma vertu, dites-vous
» (je me sers de vos propres termes), que je vous
» écrive que, comme vous l'aviez prévu, votre
» hommage m'a indignée : j'ai voulu vous satis-
» faire ; mais je n'ai pu trouver de colère contre
» vous, je vous l'avouerai. Pourquoi irais-je vous
» prodiguer des reproches quand je ne crois pas
» être offensée ? Votre déclaration n'a-t-elle pas
» été accompagnée de regrets et presque de re-
» mords ? Ou ce que vous sentez pour moi n'est
» donc pas si tendre que vous le pensiez, ou vous
» avez avec vous de quoi combattre un sentiment
» qui vous paraît coupable. Je vous livre donc à
» vous-même, Monsieur le duc. De tout ce que
» vous m'avez demandé, il n'y a que le secret
» que je puisse vous accorder. Je vous remercie
» même d'en avoir agi si loyalement avec moi :
» peut-être si vous en aviez agi de même avec

» toutes celles qui vous ont écouté, elles n'eus-
» sent pas toutes été si faciles.

» Je suis, Monsieur le duc, etc., etc.

» A. DE G. »

DEUXIÈME LETTRE DE MADAME DE GŒBRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MON CHER DUC,

» Je passerais ma vie à vous gronder, si j'étais
» plus difficile à vivre. Vous me mandez mer-
» credi que vous comptez me voir aujourd'hui;
» j'envoie, selon l'ordinaire, vous dire ce matin
» que j'y consens. Saint-Jean ne vous trouve point
» chez vous, et vous sortez sans donner l'ordre
» qu'on vous porte ma lettre. Vous êtes bien
» peu attentif à faire des choses qui puissent me
» plaire; cela ne s'accorde guère avec une amitié
» aussi tendre que celle que vous dites avoir pour
» moi. S'il est vrai que nos sentiments soient
» semblables, certainement nos façons de penser
» sont différentes. Je suis née tout aussi volon-

» faire que vous ; cependant je donne la préfé-
» rence aux lieux où je crois vous trouver à mille
» autres lieux où je voudrais aller. Vous m'as-
» sujettiriez même à des soins continuels pour
» vous, si je voyais que vous y fussiez sensible,
» sans en exiger de semblables de vous, parceque
» je ne suis attachée qu'au seul plaisir de con-
» naître que vous m'aimez. Puis-je le croire,
» lorsque vous ne montrez nulle envie de vivre
» avez moi ? Il y a un siècle que je ne vous ai vu.
» Je ne vous sais nul gré d'avoir soupé jeudi avec
» moi, parceque je ne dois ce plaisir-là qu'au
» hasard.

Bonsoir ! je finis de vous écrire, parceque je
» n'ai que des reproches à vous faire. Je ne sais
» pourquoi je vous aime ; vous ne paraissez pas
» le mériter ; et je sens que je donnerais ma vie
» pour rendre la vôtre heureuse.

» J'irai demain avec madame de Nesles chez
» madame de Ventadour. Je souperai chez elle ;
» vous y viendrez, si vous n'avez rien de mieux à
» faire

» A. DE G. »

TROISIÈME LETTRE DE MADAME DE G..RIANT

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MON CHER DUC,

» Je mourais d'envie de vous voir aujourd'hui;
» je vous l'ai mandé trop tard; vous étiez sorti:
» ma discrétion en est cause; j'avais donné l'or-
» dre hier soir qu'on ne vous portât ma lettre
» qu'au cas qu'on ne jouât point aujourd'hui au
» Palais-Royal *Timon le Misanthrope;* Saint-Jean(1)
» a pris l'affiche de demain pour celle d'aujour-
» d'hui. Ce qui m'a fait le plus enrager, c'est de
» n'avoir pu imaginer de moyens de vous le faire
» dire chez madame de Rioms, où je vous ai vu
» entrer. J'ai été dîner chez mes parents; je leur
» ai paru aussi extraordinaire que mon frère, que
» j'y ai trouvé. Je n'ai pas dit un mot à propos,
» je les ai quittés tout le plus tôt que j'ai pu,
» pour me délivrer des persécutions de mon

(1) C'était le valet de chambre de madame de Gœbriant, brave garçon qui s'était lié très intimement avec Lafosse.

(*Note du duc de Richelieu.*)

» beau-père, qui prétendait que je devais avoir » assez de confiance en lui pour lui dire ce qui » m'occupait.

» Puisque je n'ai plus l'espérance de vous voir, » j'ai résolu de consacrer à vous écrire le temps » que j'aurais désiré passer avec vous; je vais vous » rendre la conversation d'un homme obligeant qui m'est venu voir ce matin. Il a commencé par » condamner le public sur sa curiosité et le mal- » heur de ceux qui l'excitaient. Après des dis- » cours inutiles à vous rendre, il m'a assurée qu'il » s'intéressait trop à ce qui me regardait pour ne » pas m'apprendre ce que l'on disait de moi; » qu'il me plaignait infiniment; qu'il ne comptait » pas que cela fût suffisant pour mériter ma con- » fiance; qu'il ne me la demandait pas; mais que, » comme mon ami, il voulait m'avertir que vous » m'aviez aimée bien peu de temps, puisqu'il » savait à n'en pouvoir douter que vous souhai- » tiez extrêmement de vous raccommoder avec » la princesse de C.; que vous lui aviez demandé » grâce et offert de ne plus me voir, et qu'il ne » dépendait que d'elle que j'en fusse instruite; » qu'il le savait si positivement que je pouvais

» prendre des mesures telles qu'elles me convien-
» draient sur cela.

» J'ai répondu que les seules mesures que j'a-
» vais à prendre étaient de prier mes amis de
» m'épargner à l'avenir le chagrin de savoir les
» discours du public, même ceux où je ne pre-
» nais nul intérêt; que je n'étais point née cu-
» rieuse, et que ma conduite ne devait ni intéres-
» ser ni blesser le public; que si je changeais de
» façon de penser, et que je devinsse méchante
» ou imprudente, il me ferait le plus grand
» plaisir du monde, ainsi que tous mes amis, de
» m'en avertir; mais que sur ce qui vous regar-
» dait, je désirais extrêmement de n'en enten-
» dre plus parler; que je vous connaissais très
» peu, mais que je ne pouvais croire que sous une
» figure aussi aimable et avec autant d'esprit,
» vous pussiez cacher un caractère abominable;
» que la plupart des hommes devraient être hon-
» teux de parler contre vous, parcequ'on pouvait
» les soupçonner d'être aussi faibles que les fem-
» mes, qui ne parlent les unes des autres que par
» envie.

» Je vous rends compte d'une conversation qui

» m'a occupée toute la journée malgré moi; ne » croyez pas cependant que je vous fasse le tort de » croire que vous ayez parlé de moi. Je vous aime » trop pour vous soupçonner sur les choses qui » intéressent l'honneur, et cette même tendresse » fait que je m'alarme aisément sur le partage » de votre cœur. Je vous aime uniquement, et si » vous ne m'assurez que vous m'aimez de même, » vous ferez le malheur de ma vie.

» Je viens de souper avec une femme de vos » amies que vous verrez demain à la comédie; si » elle finit de bonne heure, faites en sorte que je » puisse vous voir un moment chez sa belle-fille.

» A. G. »

QUATRIÈME LETTRE DE MADAME DE GOESRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MONSIEUR LE DUC,

» J'ai grande envie de vous voir jeudi, comme » je vous l'ai promis. M'assurez-vous qu'il n'y a » rien à craindre pour moi d'aller à votre maison?

»Elle est connue de tout le monde. Mademoiselle »de Charolais vous a fait suivre si long-temps ! je »la crois très capable encore de le faire. Jusqu'à »ce qu'elle vous ait oublié, elle ne sera point sans »curiosité sur ce que vous faites ; je la crains, elle »et ses amis, au-delà de toute expression. J'ai été »aujourd'hui un moment à l'Opéra, je l'ai vue »causer long-temps avec M. de Melun ; j'en ai »quelque inquiétude : on m'a dit qu'on travail»lait à vous raccommoder ensemble. Dites-moi »naturellement si cela est vrai. Ne me trompez »sur rien ; je mérite votre confiance. Ne me ca»chez pas ce qui pourrait m'alarmer ; je ne m'en »servirai jamais pour vous tourmenter. J'ai ré»solu de vous croire ; j'aurais trop à souffrir si »je voulais m'en rapporter au public. Je vous »aime passionnément ; c'est sur mes sentiments »que j'ai établi ma confiance.

»A. G.»

La lecture de ces lettres acheva de désoler ce bon Crèvecœur ; car il faut lui rendre cette justice, il avait aimé madame de Gœbriant d'un amour tout platonique, et cet amour lui était

si doux qu'il en regrettait les illusions au moment de goûter les plaisirs d'une passion plus réelle. Je crois que madame de Gœbriant avait aussi jeté un charme sur moi : il m'était pénible de m'en détacher, et je me reprochais mon indiscrète promesse : au bout de la semaine, je n'étais pas encore prêt à cette séparation.

« Madame de Gœbriant surtout n'y est pas préparée, dis-je à Crèvecœur.

» — Hé bien, me répondit-il, encore huit jours, j'y consens : ce sera pour moi la prolongation d'un rêve.

» — Mais quel réveil t'attend !

» — Ah ! moins doux que tu ne penses : je sacrifierais volontiers le bonheur que tu m'annonces à l'abolition du passé ; si ce qui est pouvait cesser d'être !

» — Te voilà jaloux, je crois, avant d'être heureux.

» — Je ne sais, mais je me reproche de t'avoir vanté si emphatiquement cette pauvre Adèle que j'aimais comme une sœur.

» — Ah ! je conviens maintenant que tu n'avais rien dit de trop, et toi-même tu auras fait ton

bonheur en faisant le mien : libre à toi alors de l'aimer seul et pour toujours.

» — Tiens, dis-moi que tu l'as trouvée sage... et qu'elle te résiste encore ; que ce retard de tenir ta promesse n'est qu'une excuse pour avoir le temps de triompher d'elle.

» — Je ne te comprends pas, mon cher Crèvecœur ; as-tu oublié ses quatre premières lettres ? en voici trois autres. »

Et il les prit avec une sorte d'humeur ; mais il revint à me parler avec plus d'amitié, partagé comme il l'était entre deux sentiments bizarres qui pouvaient difficilement s'accorder dans son cœur.

Voici ces trois nouvelles lettres :

CINQUIÈME LETTRE DE MADAME DE GŒBRIANT
A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MON CHER DUC,

» Je suis restée au bal très long-temps parceque » je vous y croyais ; vous êtes une bien méchante » créature de vous être en allé sans me rien dire.

» Je me meurs d'ennui et de lassitude. Convenez que vous êtes bien étourdi! Vous m'avez dit » de jolies choses au bal; je dois me savoir bon » gré d'avoir eu tant d'envie d'y aller; j'y ai été » deux heures, sans que vous ayez voulu me voir; » j'ai passé cent fois devant vous : il vous était si » facile de me reconnaître que j'ai cessé de croire » que c'était vous. J'ai pris, je crois, mal à propos de l'inquiétude de votre entretien avec madame de Charlus; j'ai eu tort de vous le dire : » vous m'avez répondu une sottise tout haut, accompagnée de cet air léger qui me choque à » mourir. Croyez-vous que j'aie lieu d'être bien » contente de vous ce soir? J'irai demain à la comédie italienne. Si vous voulez que je vous aille » voir mardi, vous m'enverrez votre carrosse à » l'ordinaire, à six heures et demie, auprès de » chez moi. Mercredi je dois aller au ballet chez » le roi avec madame de Nesles et sa belle-fille; » nous souperons chez madame de Nesles.

» Bonsoir; je vous aime à la folie; je meurs » d'envie de vous voir : j'ai mille choses à vous » dire, sur lesquelles il faut que je raisonne avec » vous absolument. Soyez persuadé que la crainte

»que j'ai de vous perdre n'est mêlée d'aucun »soupçon qui puisse vous offenser. Quand je con»naîtrai mieux votre cœur, je serai plus tran»quille. Persuadez-moi que vous m'aimez, et je »ne vous donnerai pas la peine de vous justifier »des mauvais discours du public.

»A. G. »

SIXIÈME LETTRE DE MADAME DE GŒBRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MON CHER DUC,

»Je vous ai cherché hier à l'Opéra; mais M. de »Melun m'a dit que vous étiez occupé à des choses »qui vous faisaient plus de plaisir. Selon vous, »on doit partager ses faveurs; vous me l'avez dit, »et je crois que celui qui donne le précepte ne doit »pas manquer de le suivre. C'est toujours dans le »moment où je vous aime le plus que vous pre»nez plaisir à me donner du chagrin. Il viendra »peut-être un temps où je serai plus tranquille.

» M. le duc d'Orléans est arrivé au spectacle » fort pris de vin, et on n'a pas trouvé cela très à » sa place dans un régent de France. Le duc de » N..... l'accompagnait, et tout ministre qu'il est, » il était à peu près dans le même état que son » maître. Cela a donné lieu à des chansons » qui courent déjà Paris, et que je n'ai pu » avoir. On dit qu'il en est désolé, et qu'il a » bien promis de ne plus retomber dans cette » faute.

» Je suis fâchée que le régent se donne ainsi » en public : c'est un bon et honnête homme ; il » lui faut si peu de vin pour l'enivrer, qu'il de- » vrait être plus en garde contre lui. Il promet » toujours, mais il ne se corrige pas. Je connais » quelqu'un qui en amour fait de même que lui ; » n'est-il pas aussi de votre connaissance? Dites- » lui que quand on a juré à une femme de l'a- » dorer toute sa vie, ce n'est pas trop de lui rester » fidèle quelques mois. Adieu, mon cher duc! » Tout incorrigible que vous êtes, je ne crois pas » pouvoir cesser de vous aimer.

» A. G. »

SEPTIÈME LETTRE DE MADAME DE GŒBRIANT

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

»MON CHER DUC,

»Vous attendez fort tranquillement de mes nou-
»velles; je n'ai point entendu parler de vous de
»nulle façon du monde; depuis que je vous ai
»quitté, vous n'avez point été chez madame Le-
»pie... et chez la belle-fille, comme vous me l'aviez
»dit; j'ai eu le seul plaisir de vous voir vendredi
»à l'Opéra. Votre conduite y fut très bonne; il y
»eut infiniment de gens qui eurent les yeux sur
»vous et sur moi. Ce qui me fait souhaiter da-
»vantage que le public ne parle pas de nous, c'est
»l'envie extrême que j'ai de vivre avec vous. Je
»crois qu'à la longue c'est le plaisir le plus réel
»lorsque l'on s'aime de bonne foi.

»Je dois souper mardi chez votre petite prude
»avec la mignonne.

»Ne faites rien sur les sept heures du soir que
»vous ne veuilliez pas que je sache, et mandez-
»moi vos noms de baptême, pour que je puisse,

» quand je le voudrai, être instruite de votre » conduite : cela va bien vous gêner, si elle n'est » pas en tout telle que je le souhaite ; vous savez » de quelle façon je pense pour vous. Je vous » aime passionnément, mais avec tant de dis- » crétion que je ne vous montrerai l'envie que » j'ai de vous voir qu'autant que vous paraîtrez le » souhaiter.

» Je vous avais écrit hier au soir ; je vous en- » voie la lettre pour vous prouver que je souhaite » autant que vous d'avoir de vos nouvelles.

» Je puis vous aller voir aujourd'hui ou mer- » credi. Si vous ne vous souciez pas du ballet, » choisissez lequel de ces deux jours vous con- » vient le mieux. La belle-fille ne sera point chez » elle aujourd'hui ; sans cela je vous proposerais » d'y aller.

» Je m'en vais chez ma baigneuse ; j'y recevrai » votre réponse. Vous m'enverrez votre carrosse » au coin de la rue Neuve Saint-Augustin ; vous » me manderez l'heure ; je crois que six est la » bonne. Je serai transportée de joie de vous voir ; » j'en meurs d'impatience. »

» A. G. »

CHAPITRE IX.

Madame de Gœbriant et madame de Sabran.—La mémoire du régent.—Infidélité de Son Altesse Royale.—La boue des princes et des laquais. — Les femmes ont-elles une âme? — Mahomet. — Ses blasphèmes. Son paradis. — Ma voiture. — L'ambassadeur de la Sublime Porte, Méhémet-Effendi. — Son audience. — Son diamant. — La paix avec les Turcs. — Le rendez-vous. — Le quiproquo. — La place prise. — Madame de Gœbriant.. — L'explication. — C'est affreux, c'est abominable. — Madame de Sabran. — Sa finesse. — Ses allusions malicieuses. — Coquetterie et sagesse. — Double privilége. — Conversation interrompue. — La voilà. — Le laquais Saint-Jean. — Indulgence recommandée. — Assaut de générosité. — Dépit. — La pluie.—La séparation.— La réconciliation.—Le message. — Conseils contre moi. — Demi-révélation. —Le chevaleresque ami. — Quatre nouvelles épitres. — Mademoiselle de Charolais. — Nouveaux bruits de mariage. — Madame d'Albret.

Un quiproquo dans le genre de celui qui occasiona le duel de deux grandes dames hâta le bonheur de Crèvecœur et ma brouille avec madame de Gœbriant. Nous nous donnions souvent rendez-vous dans les cours du Palais-Royal, où ma voiture allait la prendre pour la conduire à ma pe-

tite maison. Je rencontrai un soir, chez madame de Villars, madame de Sabran, qui me demanda si nous étions toujours fâchés : c'était une manière indirecte de me demander un raccommodement ; je le crus du moins comme cela, et ne fus pas fâché peut-être de le croire ; madame de Sabran était ce soir-là pétillante d'esprit, plus aimable même que madame de Gœbriant, que je ne pouvais me décider à quitter.

« Le régent vous oublierait-il, madame? lui dis-je.

» — Hélas, monsieur le duc, le régent manque quelquefois de mémoire comme tous les hommes. Princes et sujets, vous êtes tous volontiers ingrats.

» — On dit que vous êtes même plus sévère pour les princes que pour les autres dans vos épigrammes sur notre pauvre sexe.

» — Je vois bien que vous faites allusion à un propos qu'on m'attribue.

» — Ne l'auriez-vous pas tenu?

» — Je ne sais, car je l'ai entendu répéter de dix façons.

» — Vos bons mots sont cependant si caractéristiques que les variantes seraient difficiles.

» — Mais ce n'est pas un bon mot; c'est une parole d'indignation : croyez-vous que ce soit toujours de bon cœur qu'on se prête aux orgies de Son Altesse Royale? S'il était infidèle à ses maîtresses pour d'autres maîtresses seulement, je le lui pardonnerais; n'avons-nous pas, nous autres, plus d'un amour quelquefois, sans compter le prince? mais nous être infidèle pour Bacchus, fi donc! Hé bien, ce fut un soir que Son Altesse Royale était ivre comme un valet, que je lui adressai les reproches d'une sincère amitié.

» — Franchement, vous preniez mal votre temps.

» — Je m'en aperçus à la grossièreté de ses réponses, et ce fut alors qu'indignée de l'avilissement d'un prince que son esprit et ses qualités naturelles destinaient à tant de gloire, je lui dis que lorsque Dieu avait créé l'homme, il avait choisi une boue particulière pour en tirer les princes et les laquais.

» — En effet, on m'avait dit la chose autrement; mais je vous approuve : le régent vous en a-t-il voulu?

» — Lui? il s'est fait répéter le mot à jeun, et, avec son indifférence d'usage, il l'a trouvé fort

original, en ajoutant qu'il était en effet mon très humble valet; qu'il aimait ce titre-là autant que celui de prince, et qu'il se sentait plus heureux à mes pieds que sur le trône.

» — Avouez qu'il s'en est tiré en prince galant.

» — Oui, voilà comme on répond à nos meilleurs conseils, par des galanteries. Pauvres femmes ! Aussi dit-on que Mahomet ne nous accorde pas plus d'âme qu'aux bêtes.

» — Heureusement ce que dit Mahomet n'est pas parole d'Évangile. Quant à moi, ajoutai-je de peur que la conversation ne devînt trop sérieuse, j'en veux tant à Mahomet d'avoir ainsi blasphémé contre le chef-d'œuvre de la création, que je ne sais pas si je voudrais même de son paradis.

» — Ah, monsieur le duc ! vous ne dites pas ce que vous pensez.

» — Seriez-vous pour le paradis de Mahomet ?

» — N'étant pas très sûre d'en avoir mérité un autre, je m'abonnerais d'avance à être admise dans celui-là.

» — Je vois que vous voulez me réconcilier aussi avec lui...

» — Vous, monsieur le duc, vous y êtes déjà dans ce bas monde lorsque vous allez rue du faubourg Saint-Antoine.

» — Vous me forcerez de vous dire qu'il y a pourtant déjà bien long-temps que vous n'y êtes venue. Si par hasard vous avez oublié l'adresse, ma voiture sera demain pour vous dans les cours du Palais-Royal à deux heures.

» — Parlons d'autre chose, monsieur le duc.

» — Volontiers, madame, à condition que nous reparlerons de Mahomet demain.

» — Étiez-vous à l'entrée de l'ambassadeur de la Sublime Porte (1), et à l'audience qu'il a obtenue du roi? Je ne vous y ai pas vu.

» — Vous m'avez mal cherché ce jour-là, madame, car j'étais à deux pas de Méhémet-Effendi. C'est un Turc assez maussade.

» — Quel beau diamant à son poignard!

» — Quelle bonté au sultan de nous faire assurer de son amitié!

(1) Le grand-sultan avait envoyé Méhémet-Effendi au roi pour lui dire qu'à sa considération il prenait sous sa sauvegarde les religieux du Saint-Sépulcre : les pauvres gens! on ne s'occupait guère d'eux à Par.

(*Note du duc de Richelieu.*)

» — Allons, monsieur le duc, voilà que vous allez oublier que nous venons, vous et moi, de faire la paix avec le prophète.

» — Allah il Allah! madame, que je vous sais gré de m'en faire souvenir! »

Le lendemain ni madame de Sabran ni moi nous ne manquâmes de mémoire. Pour ma part, j'étais à deux heures précises au rendez-vous. Quelle fut ma surprise, lorsque, au lieu de madame de Sabran, ce fut madame de Gœbriant que ma voiture amena.

« Ah, madame! c'est vous? lui dis-je, ne pouvant retenir cette espèce d'exclamation.

» — Est-ce mon exactitude qui vous étonne?

» — Mon Dieu non, vous m'avez habitué à vous voir toujours si empressée!

» — Hé bien, moi, je n'étais pas sans inquiétude; car je vous ai écrit de m'envoyer votre carrosse, hier si tard, que j'avais peur que vous n'eussiez pas le temps de me répondre; en effet vous avez trouvé plus court de vous rendre à mes vœux sans rien me faire dire. Bien m'en a pris d'avoir compté là-dessus, et je suis allée attendre votre cocher à l'endroit accoutumé.

» — Vous avez fort bien fait », lui dis-je, commençant à croire que peut-être madame de Sabran ne serait pas venue; mais celle-ci, après avoir épié ma voiture, était si peu d'humeur de me manquer de parole, qu'elle se décida à prendre un fiacre et à venir toute seule voir ce qui en était. Elle monta au moment où je me consolais avec madame de Gœbriant, à qui je me vis forcé d'avouer le *quiproquo*..

« Quoi! monsieur le duc, me dit celle-ci, vous me trompiez?

» — En vérité, madame, les moments sont bien courts pour une explication : daignez passer dans ce cabinet pendant que je recevrai madame de Sabran.

» — Comment, vous voulez la recevoir?

» — Mais, madame, la place est à elle.

» — Suis-je faite pour céder la place à personne?

» — Madame, vous m'exposez à une scène désagréable, lui dis-je d'un ton sec. » Car je me rappelais la peine que j'avais eue à accorder madame de Nesles et madame de Polignac dans un cas semblable, et ce qui en était résulté. Je

voulais donc éviter de mettre en présence deux nouvelles rivales.

« Monsieur le duc, c'est affreux.

» — Voilà madame de Sabran qui frappe à la porte.

» — C'est abominable !

» — Sans doute ; mais passez dans ce cabinet, de peur d'entendre dire la même chose par une autre. »

Madame de Gœbriant entra en pleurant dans le boudoir ; et j'ouvris à la dernière venue, qui était aussi toute disposée à me faire une scène.

« Vous méritiez bien que je ne vinsse pas, me dit-elle ; est-ce ainsi que vous envoyez votre voiture ?

» — Madame, je l'ai envoyée.

» — Elle est là-bas à la porte, et vous vous figurez qu'elle était au Palais-Royal.

» — Elle y a été.

» — Pourquoi ne pas m'attendre ?

» — C'est le cocher qui a mal exécuté ses ordres : tout ce que je puis faire, c'est de vous promettre de le chasser.

» — A la bonne heure, car le drôle semblait là-bas tout disposé à me refuser l'entrée.

» — L'insolent ! si on pouvait le chasser deux fois, deux fois il serait chassé.

» — Je le soupçonne d'avoir été gagné par quelque coquette.

» — Je ne connais pas de coquette, madame.

» — Je pourrais vous en nommer dix : je n'en citerai qu'une, on dit que madame de Gœbriant...

» — Dites tout ce que vous voudrez des autres; mais respectez celle-là.

» — Je le crois bien, c'est la houri favorite. Croyez-vous que je ne sache pas...

» — Je vous supplie de faire comme si vous ne saviez rien...

» — On dit que vous avez ici quelque part les portraits de bien des dames, je suis bien sûre que le sien est du nombre. Niez-le si vous l'osez.

» — Songez que si cela était, en dire du mal ce serait presque l'insulter en face; car ces portraits, ils sont là...

» — Dans ce cabinet?

» — Oui, madame:

» — N'est-ce pas que le sien y est?

» — Vous voyez bien que vous n'en êtes pas sûre.

» — Oh! je sais bien qu'elle passe encore pour

prude et qu'elle a bien dû vous recommander le secret pour continuer à jouer du double privilége de la coquetterie et de la sagesse; mais je dirai partout que c'est...

» — Arrêtez, madame; mes portraits ne parlent pas, mais ils écoutent.

» — Voulez-vous m'empêcher de dire que cette beauté dédaigneuse qui nous regarde toutes comme des folles est elle-même...

» — Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez.

» — Ne vous y fiez pas : laissez-moi vous raconter une aventure dont elle serait bien fâchée que vous fussiez instruit.

» — Ne parlons pas mal des absents.

» — Oh ! je voudrais qu'elle fût là...

» — La voilà, madame, s'écria en entrant tout-à-coup madame de Gœbriant.

» — Je m'en doutais, dit madame de Sabran avec le plus grand sang-froid; j'avais cru reconnaître Saint-Jean, son laquais, au bas de l'escalier.

» — Vous vouliez donc me braver, madame? dit madame de Gœbriant.

» — Au contraire, madame, j'avais à cœur de vous faire mon compliment. Convenez que tout

n'est pas couleur de rose dans la vertu, et que M. de Richelieu vaut à lui seul tous les maris du monde.»

Madame de Sabran faisait allusion à quelque propos un peu sévère qu'avait tenu madame de Gœbriant à l'époque où Crèvecœur avait raison de la proclamer aussi sage que belle. Hélas ! on ne sait pas ce qui peut arriver : une femme vertueuse doit surtout être indulgente.

Madame de Gœbriant était survenue avec toute l'impétuosité de la colère ; mais interdite par le sang-froid de madame de Sabran, elle ne put répondre à son interpellation ironique, et les larmes seules vinrent à son secours : madame de Sabran, qui était plus vive que méchante, en fut touchée.

« Excusez mon indiscrétion, dit-elle, et ne vous alarmez pas, je sais garder un secret.

» — Malheureux cocher ! m'écriai-je, tu le paieras cher.

» — Avant de le renvoyer, monsieur le duc, dit enfin madame de Gœbriant évitant de répondre à sa rivale, veuillez bien permettre qu'il me reconduise.

» — N'aurai-je pas l'honneur de vous accompagner ?

» — Non, monsieur le duc.

» — C'est donc moi que vous voulez punir ?

» — Je vous laisse avec madame.

» — Mais c'est vous que je préfère, lui dis-je tout bas, étant réellement ému de son accablement et de ses pleurs.

» — Pas du tout, madame, reprit madame de de Sabran ; je suis assez généreuse pour ne pas vous interrompre plus long-temps.

» — En vérité, mesdames, je vous trouve aussi généreuses l'une que l'autre, mais à mes dépens, car je vois bien qu'on veut me laisser seul.

» — Vous le méritez bien, me dit tout bas madame de Sabran.

» — Je me justifierai », lui répondis-je sur le même ton.

Mais toutes les deux voulurent également s'en aller, faisant assaut de dépit encore plus que de générosité. Je pris le parti de ne pas combattre plus long-temps leur humeur : j'avais donné à chacune d'elles un quart d'heure de conver-

sation en tête à tête ; je devinais que le reste de l'entretien ne serait plus qu'une suite de reproches. Je bornai tous les efforts de ma rhétorique à obtenir de toutes les deux le serment d'un secret inviolable, et la condescendance de vouloir bien se laisser reconduire ensemble dans mon carrosse. Il tombait une grosse averse : je fis entrer la pluie en considération, et nous nous rendîmes ensemble jusqu'au Palais-Royal : c'était là leur point de départ : elles me remercièrent assez froidement, et chacune prit un fiacre pour rentrer sous le toit conjugal.

Je revis madame de Sabran le lendemain, et nous fîmes la paix ; quant à madame Gœbriant, ce fut Crèvecœur qui lui porta mon premier message, deux jours après, lorsqu'il fut venu me demander si j'étais enfin prêt à remplir mes promesses.

« Oui, mon cher Crèvecœur, lui dis-je, quoiqu'il m'en coûte ; je dois même te dire comment tu dois t'y prendre. De deux choses l'une : ou tu trouveras madame de Gœbriant décidée à me garder, alors déclare-lui que je renonce à elle pour jamais à moins qu'elle ne te rende

aussi heureux que moi ; ou elle sera irritée et toute prête elle-même à me donner mon congé, annonce-lui, dans ce cas, que je n'abdique qu'en ta faveur.

» — Auriez-vous quelque querelle ensemble ?

» — Je ne t'en dirai pas davantage aujourd'hui.

» — C'est que j'aimerais mieux la seconde alternative.

» — Te voilà encore jaloux au moment où je te cède tous mes droits.

» — Mais si elle ne consent pas ?

» — Oh ! alors les grands moyens : elle conserve de son ancienne sagesse une petite dose de pruderie ; menace-la de trahir son secret.

» — En effet ces lettres que je possède lui feront peur ; mais je jure que je suis incapable d'en abuser ; je l'en menacerai s'il le faut, mais la trahir, non jamais.

» — C'est parceque j'ai en toi cette confiance, mon chevaleresque ami, que je te remets quatre lettres nouvelles : te voilà le dépositaire de tout le paquet. Je désire n'en plus recevoir. »

Crèvecœur alla tout tremblant et fort embar-

rassé de son rôle trouver madame de Gœbriant, portant, outre les sept premières lettres dont j'ai fait transcrire une copie, les quatre autres, que l'on peut lire avant la suite de cet épisode de ma vie.

HUITIÈME LETTRE DE MADAME DE GŒBRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MONSIEUR LE DUC,

» Je ne me suis pas souvenue hier au soir, en » vous quittant, que vous alliez mercredi à Ram- » bouillet ; mandez-moi si vous êtes résolu d'y » aller, et le temps que vous y resterez. Vous » m'avez dit que je vous verrais demain chez » madame *** ; je lui ai conseillé pour sa santé » de rester chez elle. Madame de Nesles nous a » proposé de souper chez elle mercredi ; si vous » n'allez point à Rambouillet, vous y verrai-je ? » Si vous jugez qu'il soit imprudent de nous y » voir ensemble deux fois de suite, vous n'y vien- » drez point. Quelque envie que j'aie de vous voir, » je ne veux rien faire de ridicule. Un homme que

» vous n'aimez pas doit souper jeudi chez la belle-
» fille. J'ai jugé que vous ne choisiriez pas ce jour-
» là pour y rester à souper : c'est pour cela que je
» vous avais proposé hier de vous aller voir jeudi.

» M. de Villequier aura pu croire hier au soir
» que j'étais, comme ce conseiller, éblouie de ses
» grâces; je le regardai pour voir s'il m'obser-
» vait. Je trouvai souvent ses yeux fixés sur moi, sa
» curiosité fut mal satisfaite. Votre conduite et la
» mienne furent fort simples. M. de Soubise doit
» nous donner à souper lorsque de Nesles sera à
» la campagne; je crains que vous ne vous y trou-
» viez ensemble; je m'imagine que si vous étiez
» ici, vous en seriez prié.

» Bonsoir! je vous aime plus qu'on n'a ja-
» mais aimé. Je n'ai jamais connu de sentiments
» aussi tendres que ceux que j'ai pour vous.

» A. DE G. »

NEUVIÈME LETTRE DE MADAME DE GOEBRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MON CHER DUC,

» Je vous demande en grâce de vouloir bien

»lire cette lettre, quelque peine que cela vous »fasse de voir encore quelque chose qui vient de »moi. Je ne vous écris point pour me plaindre »de vous; car je sais par moi-même que l'on n'est »pas maître d'aimer ou de haïr : si j'avais quel- »ques reproches à vous faire, ce serait de ce que »vous m'avez trompée, voyant que j'étais de »bonne foi et que je vous croyais de même. »Mais ce qui me touche encore plus, si cela se »peut, que votre procédé, c'est d'imaginer que »je puisse tenir quelque mauvais discours sur »mademoiselle de Charolais; j'en suis incapable. »Mais quand je serais assez méchante pour lui »vouloir faire du tort, vous devez trop me con- »naître pour croire que je puisse dire quelque »chose que je sais qui vous ferait de la peine; je »vous assure que vous n'avez rien à appréhender »là-dessus.

»Si vous ne pouvez pas m'aimer comme je le »voudrais, du moins ne me haïssez pas, et ayez »un peu d'amitié pour une malheureuse qui ne »l'est que parceque vous le voulez.

»Adieu, Monsieur! Je ne puis m'empêcher »de vous dire, quoique j'aie peur de vous dé-

» plaire en vous le disant, que je ne cesserai ja-
» mais de vous adorer. Mais mon amour ne vous
» sera pas incommode, car je vous assure que
» voilà la dernière fois que je vous en parlerai.
» J'espère que vous connaîtrez avec le temps que
» personne ne vous aime autant que moi. Je vous
» demande en grâce de ne faire aucun mau-
» vais usage de mes lettres. Je n'en suis pas fort
» en peine, car je vous écris encore; quoique
» vous n'ayez pas agi de trop bonne foi avec
» moi, je me fie encore à vous, et suis persuadée
» que vous ne ferez rien qui puisse me faire de
» la peine: ce ne sera pas par rapport à moi,
» mais pour l'amour de vous. »

» A. DE G. »

DIXIÈME LETTRE DE MADAME DE GORBRIANT

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

MON CHER DUC,

« La première chose dont j'ai entendu parler ce
» soir, après vous avoir quitté, c'est votre mariage
» avec mademoiselle d'Albret. J'en suis si persua-
» dée, que je souhaiterais de tout mon cœur ne

» vous point aimer. Vous m'avez fait un men-
» songe qui me prouve que vous n'avez nulle
» confiance en moi. L'un et l'autre m'affligent
» sensiblement; je ne saurais vous le cacher : je
» suis outrée de ce que vous vous mariez. Si c'est
» une chose à laquelle vous soyez résolu, j'aime
» mieux l'apprendre par vous que par le public.
» Je ne vous aime point médiocrement. L'atten-
» tion que j'ai, lorsque je suis avec vous, à démê-
» ler vos sentiments pour moi, votre caractère,
» votre façon de penser, tout cela m'occupe si
» entièrement qu'il est impossible que vous con-
» naissiez toute ma tendresse! Tous mes soins
» seront de vous le prouver par des attentions
» que je croirai de votre goût. Si cette façon de
» penser vous plaît, j'espère que nous nous ai-
» merons long-temps; et quoique je sache que
» le temps détruit tout, je n'imagine pas que je
» puisse jamais vous aimer avec moins de pas-
» sion. Votre vilain mariage va peut-être m'em-
» pêcher de dormir; je voudrais de bon cœur qu'il
» fût au diable, ou qu'il retournât à cette divinité
» dont on dit que nous faisons tous partie.

» C'est bien dommage que je ne me sois pas

» crue de force suffisante pour disputer contre » vous; vous aviez commencé une conversation » qui aurait pris du temps plus qu'il ne nous en » restait, et qui nous aurait peut-être empêchés » de souper.

» Songez aux meubles qui manquent chez » vous, surtout un canapé avec un dossier.

» Vous m'avez dit que je vous verrais demain » chez madame ***; si la comédie ou le bal vous » tentent, que cela ne vous empêche pas d'y » aller; dites-moi seulement ce que vous ferez. »

» A. DE G. »

ONZIÈME LETTRE DE MADAME DE GŒBRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

MON CHER DUC,

« Vous ferez ce que vous voudrez sur le sou- » per de madame de Nesles. Si vous croyez que » cela renouvelle des discours que je voudrais qui » fussent finis, n'y soyez point. Si vous jugez que » cela ne prouve rien et ne puisse faire une nou-

»velle pour le lendemain, venez-y, et soyez per-
»suadé de tout le plaisir que j'aurai de vous y
»voir. Je dois juger, par la lettre que vous m'a-
»vez écrite aujourd'hui, que vous n'exigez pas
»dans mes sentiments beaucoup de délicatesse.
»Pour moi, je souhaite d'être aimée de vous tout
»différemment. Un amour qui ne s'offense pas
»des choses qui attaquent ses droits doit être
»faible. Je ne vous soupçonne pas d'aimer
»madame de Ch., mais si cela était, ne croyez
»pas que cela me fût indifférent. Je le trou-
»verais très mauvais. Vous pouvez avoir des
»torts que je craindrais plus que ceux-là, je vous
»l'avoue; mais en général lorsque l'on aime
»passionnément il est impossible de ne pas sen-
»tir vivement tout ce qui blesse l'amitié. Si je
»m'alarme aisément, vous pouvez me rassurer
»de même. Une marque d'attachement, la plus
»petite attention de vous, que j'aime de toute mon
»âme, me fera tout oublier. Vous me répondez
»de votre cœur, je n'ai plus rien à souhaiter que
»les occasions de vous voir. Ce sera jeudi, puis-
»que cela vous convient. Si vous changez de
»sentiment vous me le ferez savoir, et si je n'ai

» point de vos nouvelles je compterai sur votre » carrosse à six heures et demie, dans la cour du » Palais-Royal. Il n'y a point demain de ballet » chez le roi, j'irai à *Romulus*.

» A. G. »

CHAPITRE X.

Entrevue de Crèvecœur et de madame de Gœbriant. — Leur explication. — Je ne suis pas ménagé. — Mon nom. — Les lettres. — Le dépositaire du secret. — Ma victoire. — Les chances tournent. — Amant toujours respectueux. — Il ne faut jamais désespérer — Danger de trop maltraiter un amant. — Je reviens. — Mes tablettes. — Mon amitié pour Crèvecœur. — Nouvelles lettres de madame de Gœbriant. — Madame de Nesles a la colique. — Impossibilité de me fixer. — Brouillon en vers de Rafé. — Un papillon, un zéphyr, l'étoile dans le puits. — Critique des vers. — Réponse en prose. — Rafé-Sganarelle. — Théorie de l'inconstance. — Prose admirable. — Alexandre et les mondes. — Modèle de lettre. — Réponse définitive. — La cour des cuisines et les marmitons.

Crèvecœur me raconta fidèlement son entrevue avec madame de Gœbriant, et je n'eus pas de peine à deviner tout ce qu'il ne me disait pas, connaissant si bien tout le secret de son amour. Il m'avoua qu'il n'eût pas été plus dolent et plus triste si, au lieu des lettres accusatrices, il avait eu à porter à madame de Gœbriant le cœur d'un ami tendre occis par un mari félon, comme

dans le fabliau où Dubelloy a pris sa tragédie la plus noire. En le voyant si tremblant et si pâle, la belle Gœbriant ne savait qu'augurer de l'entretien secret qu'il lui avait demandé. Enfin il trouva une phrase d'introduction.

« Je ne sais, dit-il, toujours du ton confident et tragique, si la nouvelle que je vous apporte ne va pas vous indigner contre tous les hommes en général.

» — Vous m'effrayez, mon cher Crèvecœur! qu'est-il arrivé? parlez...

» — Vous si belle, si tendre, si parfaite!...

» — Ciel! qu'avez-vous entendu dire? quelque calomnie? heureusement nous y sommes accoutumée!

» — Je n'ai jamais osé vous le dire, madame, mais combien je vous aimais!

» — Vraiment! c'était une déclaration que vous veniez me faire? vous me rassurez! Est-ce là tout le malheur dont je suis menacée?

» — Vous ne devinez pas ce qui me rend si hardi que d'oser enfin vous en faire l'aveu?

» — Je ne sais, dit madame de Gœbriant inquiète à son tour, parceque ses pensées se porte-

rent sur la crainte de quelque indiscrétion.

» — Il est un homme que vous devez bien haïr.

» — Je ne crois haïr personne ; mais, en tout cas, ce n'est pas la haine qui compromet une femme.

» — Quoi ! vous ne haïriez pas un homme assez perfide pour cesser de vous aimer après avoir touché votre cœur ?

» — En vérité, où voulez-vous en venir ?

» — Pour moi, il est mon ami ; mais je ne connais pas d'homme plus ingrat, plus odieux, plus traître que lui.

» — Faites attention, mon cher Crèvecœur, que vous n'avez encore nommé personne.

» — Quoi ! je n'ai pas nommé Richelieu ! »

Tant de circonlocutions semblaient avoir donné le temps à cette pauvre madame de Gœbriant de se préparer au coup que venait lui porter Crèvecœur ; mais ce nom, qu'il lui coûtait tant de prononcer, ce nom qu'elle redoutait d'entendre, fut pour elle comme un trait imprévu qui l'atteignait sans lui laisser le temps de se défendre.

« L'infâme ! s'écria-t-elle en tombant sur sa chaise, il vous aura tout dit ! »

Il entrait dans les calculs de Crèvecœur de me rendre bien noir, bien exécrable : je le lui avais permis ; et d'ailleurs la jalousie ne marchande pas.

« Vous ne pouvez trop le maudire en effet ; non seulement il m'a tout dit, mais il m'a remis ces preuves fatales que je donnerais ma vie pour ne pas avoir vues.

» — Mes lettres ! dit madame de Gœbriant. Mais c'est donc une vipère que cet homme-là ? moi qui l'aimais encore !

» — Vous l'aimiez encore !

» — Ah ! si quelqu'un voulait me venger ! Mais parlez, Crèvecœur, ne me cachez plus rien ; jusqu'où a-t-il poussé la trahison ? Tout le monde sait ma honte, sans doute ! je serai montrée au doigt comme tant de femmes qu'il a perdues ; ma mère, mon mari, connaissent déjà tous mes torts...

» — Tranquillisez-vous, madame, je suis le seul jusqu'à présent qui possède ce secret !

» — Vous me rendez la vie ! Ah ! je ne pouvais

le croire. En effet Richelieu est léger, il est gâté par de trop faciles succès ; mais il est bon, il est généreux, il n'immolerait pas la réputation d'une femme qui s'est confiée à son honneur ; il ne la confondrait pas avec celles qui s'affichent elles-mêmes, qui font parade de leur faiblesse : il vous a confié notre secret ; mais un confident, un seul, quand il est discret, quand il est l'ami des deux amants, ne saurait nous trahir, et vous ne me trahirez pas, vous surtout, Crèvecœur, l'ami de ma mère, qui m'avez connue depuis l'enfance, qui m'aimez comme une sœur ; comme une sœur, n'est-ce pas, mon ami? »

Crèvecœur baissait la tête, accablé, vaincu par cette explosion de sensibilité, n'osant ni parler pour lui ni continuer à me noircir. J'ai toujours dit que rien n'est maladroit comme un véritable amour, quand on ne sait pas le mettre de côté pour parler le langage moins franc, mais plus habile de la galanterie. J'aurais donné je ne sais quoi pour être l'invisible témoin d'une scène où j'étais encore le vainqueur, le héros triomphant, quoique j'eusse fourni de si terribles armes contre moi.

Remis un peu de son trouble, Crèvecœur parvint enfin à expliquer à madame de Gœbriant que je l'envoyais pour lui déclarer que je renonçais à elle, mais que son secret serait sacré si elle consentait à me remplacer par mon confident. Ce furent d'abord des cris d'indignation dont Crèvecœur ne me rapporta qu'une partie : il n'est pas de nom si abominable qui ne me fût prodigué. Crèvecœur lui-même fut repoussé d'abord comme le complice d'une horrible machination ; mais il appela à son secours le respect qui lui avait si long-temps fermé la bouche ; ce respect, il le conservait encore pour madame de Gœbriant, après comme avant sa faute. On finit par lui en savoir quelque gré. Les pleurs s'épuisèrent : une première faiblesse n'est pas toujours le préservatif d'une seconde, car je n'en ai encore cité qu'un exemple dans mes Mémoires. Crèvecœur eut quelque motif de ne pas se désespérer ; il était passionnément amoureux, il fut persévérant et obtint sa récompense. Je soupçonne aussi, quoiqu'il ne s'en soit pas vanté, que madame de Gœbriant le traita d'abord si cruellement, et lui donna dès

noms si durs, qu'elle eut peur de l'avoir offensé. Son secret était entre ses mains, elle pouvait redouter sa vengeance ; elle se crut obligée de réparer les excès de son ressentiment par quelques mots plus doux : en un mot, il fut heureux, ou du moins crut l'être, puisqu'il me le dit.

Jusque là je m'étais loyalement abstenu de rencontrer madame de Gœbriant, de peur de rouvrir par ma présence une blessure encore récente ; mais quand il fut bien convenu et constaté entre nous que j'étais remplacé, je n'évitai plus madame de Gœbriant. Hélas ! le pauvre Crèvecœur était vraiment malheureux : le premier jour que je la revis, ses yeux étincelèrent de colère ; mais la seconde, sans qu'il y eût de ma faute, je m'aperçus qu'ils étaient moins menaçants; et la troisième, quoique je fusse alors occupé de madame la marquise de Villeroi, quoique je n'eusse certes aucune mauvaise intention contre Crèvecœur, madame de Gœbriant me força de l'écouter. Je ne pus lui refuser une explication : elle fut tout à mon avantage. Pendant huit jours le passé fut oublié, les lettres recommencèrent ;

on me demandait mes tablettes, on y inscrivait des riens charmants; on me cherchait querelle sur mes négligences; je fus obligé de faire un effort violent pour rompre une dernière fois cette liaison que Crèvecœur aurait pu découvrir et qui l'eût désolé. J'aimais Crèvecœur, je saisis l'occasion de la seconde des deux lettres suivantes pour faire une réponse qui m'aliéna à jamais madame de Gœbriant. Un tel motif me rend, j'espère, un peu excusable si je pus tracer un *congé* en termes si offensants. Mon billet a couru le monde; heureusement que d'autres ont prouvé que je n'écrivais pas en général aux dames dans ce style-là.

Voici d'abord les deux dernières lettres de madame de Gœbriant.

DOUZIÈME LETTRE DE MADAME DE GOEBRIANT

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MONSIEUR LE DUC,

» Vous avez pu remarquer que j'ai éludé hier » dans notre entrevue de faire aucune allusion

» trop directe au passé. Je me suis défiée de moi-
» même, et je renonce à vous en parler jamais ·
» il m'en coûterait trop de vous dire tout ce que
» j'ai souffert. Si je vous ai revu, c'était même en
» grande partie pour effacer la dernière impres-
» sion de nos adieux; et s'il faut renoncer encore à
» vous, c'était pour ne pas faire dater votre indiffé-
» rence du jour affreux où je vis entrer chez
» moi ce pauvre C...., plus indigné de votre
» cruauté qu'heureux d'une trahison tout à son
» profit. Mais n'en parlons plus. Laissez - moi
» croire que c'est un rêve que j'ai fait.

» Je vous attends ce soir, et je crois que vous
» viendrez; hier, après votre départ, vous êtes
» devenu le sujet de la conversation; et, pour la
» première fois peut-être dans cette maison, il
» s'est élevé une voix contre vous parmi les
» dames; je vous laisse à deviner laquelle. L'ac-
» cusation était bien noire. Je me suis aperçue
» que c'était une ruse de cette prétendue enne-
» mie, qui voulait se faire battre par celles qui
» prendraient votre défense. Ah! si j'avais osé,
» je me serais bien vengée de ce détour! Il m'a
» fallu partager avec elle le plaisir de voir tout

» ce qu'elle disait contredit. Je vous raconterai » toute cette dispute si vous me promettez de » n'en pas abuser, et de traiter en ennemie celle » qui a fait semblant de l'être. »

« A. DE G. »

TREIZIÈME LETTRE DE MADAME DE GOEBRIANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« MONSIEUR LE DUC,

» J'ai toujours eu du monde chez moi depuis » l'instant qu'on est entré dans ma chambre: » cela m'a empêché de vous écrire. Je voudrais » savoir de vos nouvelles, mais je doute que j'en » puisse apprendre aujourd'hui; vous serez sorti, » et votre valet de chambre ne sera plus chez » vous.

» Madame de Nesle est malade. Sa colique l'a » prise hier au soir: j'en suis outrée; peut-être » que sans cela je vous aurais vu chez elle aujour-d'hui. Ce qui me fait toujours craindre que vous ne m'aimiez point autant que vous le dites, c'est

» que j'ai su, en cent occasions, que vous ne
» pensez pas comme moi. Vous êtes surpris que
» lorsque je manque de vous voir par votre faute,
» j'en puisse être blessée; vous n'imaginez pas
» qu'en apprenant par le monde que vous êtes
» malade, j'en puisse être inquiète. Oublicz-vous
» volontairement que c'est une attention qui doit
» me plaire que de m'écrire un mot en arrivant,
» qui m'assure de l'état où vous êtes, et que si
» je ne puis vous voir, ce n'est par aucune raison
» qui puisse m'être désagréable. Je ne suis point
» difficile à vivre; vous le savez; mais c'est douter
» totalement de mon cœur que de croire que je
» ne sois pas sensible aux attentions qu'inspire
» une amitié sincère. Je pensais encore hier soir,
» en vous cherchant au bal, que si je n'en pre-
» nais pas toute la peine, je ne vous y verrais
» point. Vous saviez bien m'y trouver lorsque je ne
» vous y cherchais pas. Aimez-moi comme je vous
» aime, ou ne m'aimez point du tout; j'ai craint
» que ce ne fût là mon sort aussitôt que je vous
» aimai. Serait-ce chose impossible de vous *fixer?*
» Si je me suis trompée sur vos sentiments, il
» vous sera bien aisé de vous corriger. Vous m'as-

» surez que vous y êtes disposé : je m'en flatte,
» parceque je vous aime tous les jours davantage,
» et que je ne veux pas faire mon tourment de la
» seule chose que je désire si passionnément.

» Je commence à douter de ce qui est dans vos
» tablettes, et j'en suis dans une affliction incon-
» cevable. Si vous vous portez bien et que vous
» vouliez me voir, mandez-moi où vous voulez que
» ce soit, et si vous m'enverrez votre carrosse dans
» la cour des cuisines.

» A. DE G. »

Je ne fis guère attention qu'au dernier alinéa de cette lettre; et pour montrer plus d'indifférence, je dis simplement à Rafé de répondre à madame de Gœbriant qu'elle ne devait plus songer à moi. « Tu me feras voir la réponse, lui dis-je, je veux la signer. »

Au bout d'une heure Rafé vint me montrer le brouillon suivant :

« MADAME,

Fixez le papillon volage
Sur la fleur reine du jardin ;
Sous la verdure du bocage
Fixez le zéphyr incertain ;

Fixez l'étoile voyageuse
Dans l'étroite enceinte du puits
Où son image radieuse
Semble tomber du front des nuits.

Fixez-les, vous serez habile :
Sinon recevez mon adieu,
Car il est bien plus difficile
De me fixer moi,

« Es-tu fou, Rafé, lui dis-je, de vouloir me faire signer de pareils vers ?

» — Mais, monsieur le duc, c'est justement votre signature qui forme la dernière rime : *Adieu, Richelieu.*

» — Mon pauvre garçon, tu perds la tête avec ta manie de rimer.

» — Monsieur le duc trouve donc mes vers mauvais ?

» — Tu aimerais mieux, je crois, perdre une année de tes gages que de t'entendre traiter de mauvais poète.

» — Monsieur le duc, ceci n'est qu'une bagatelle ; donnez votre avis sans crainte, je n'y tiens pas : j'ai voulu faire des vers de grand seigneur, des vers sans façon, pas autre chose, à la ma-

nière du marquis de Dangeau; s'ils étaient mieux, on dirait que vous en faites votre métier.

» — Il paraît que tu t'appliquerais davantage si c'était pour ton compte.

» — Pour la facture, oui; je vous abandonne les quatre premiers vers et les quatre derniers; mais ne trouvez-vous pas la comparaison de l'étoile tombée dans le puits assez ingénieuse? Cela ne fait-il pas cet effet-là? Pour moi, je me suis surpris plus d'une fois à rêver en contemplant une pauvre étoile que je me figurais égarée de sa route et tombée dans l'eau : puis tout-à-coup elle disparaît : on relève les yeux avec inquiétude, et l'on est enchanté de la retrouver libre et brillante dans l'immensité du ciel.

» — Tu es fou, te dis-je, et quelque belle que soit ton étoile dans le puits ou là-haut, elle est dans tes vers aussi ridicule que ton papillon et ton zéphyr. Réponds-moi, en bonne prose, à madame de Gœbriant, que je la prie d'oublier le chemin de ma petite maison. »

Il y avait cela de parfait dans Rafé qu'il ne se fâchait jamais, et qu'il recommençait une lettre jusqu'à trois fois sans se plaindre de sa peine

quoiqu'il eût le privilége de se plaindre de mon goût. Il se remit donc à l'œuvre, et m'apporta cette épître en prose, toujours sur le thème général de l'inconstance:

« MADAME,

» Quoi! vous voulez qu'on se lie à demeurer au » premier objet qui nous prend; qu'on renonce » au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux » pour personne? La belle chose de vouloir se » piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de » s'ensevelir pour toujours dans une passion, et » d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres » beautés qui nous peuvent frapper les yeux! » Non, non, la constance n'est bonne que pour » des ridicules : toutes les belles ont droit de nous » charmer, et l'avantage d'être rencontrée la pre- » mière ne doit point dérober aux autres les justes » prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. » Pour moi, la beauté me ravit partout où je la » trouve, et je cède facilement à cette douce vio- » lence dont elle nous entraîne. J'ai beau être » engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'en-

» gage point mon âme à faire injustice aux autres;
» je conserve des yeux pour voir le mérite de
» toutes, et rends à chacune les hommages et les
» tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en
» soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que
» je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me
» le demande, si j'en avais dix je les donnerais
» tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont
» des charmes inexplicables, et tout le plaisir de
» l'amour est dans le changement. Mais lorsqu'il
» n'y a plus rien à souhaiter, tout le beau de la
» passion est fini, et nous nous endormons dans
» la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet
» nouveau ne vient réveiller nos désirs, et pré-
» senter à notre cœur les charmes attrayants d'une
» conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux
» que de triompher de la résistance d'une belle
» personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des
» conquérans, qui volent perpétuellement de vic-
» toire en victoire, et ne peuvent se résoudre à
» borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse
» arrêter l'impétuosité de mes désirs; je me sens
» un cœur à aimer toute la terre; et comme
» Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres

»mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes »amoureuses. »

« Eh bien! monsieur le duc, me dit Rafé, que pensez-vous de cette prose-là?

» — Je crois avoir lu cela quelque part, ou peut-être est-ce une thèse que tu m'auras entendu soutenir à moi-même : car c'est un beau résumé de mes théories.

» — Et de votre pratique?

» — De ma pratique, certainement : j'admire comme tu me connais, comme tu analyses ton maître ; mais est-ce là une lettre, dis-moi?

» — Vous ne la trouvez donc pas bien? Vous êtes difficile ce matin, je le vois.

» — Non, je conviens que ceci vaut mieux que tes vers.

» — Je n'ai pas de peine à le croire.

» — Mais je ne t'ai pas prié d'écrire à madame de Gœbriant une aussi belle pièce d'éloquence (1). Je vais moi-même d'un trait de plume, t'apprendre à donner congé à une femme : voyons, elle

(1) Je ne découvris que plus tard que Rafé avait voulu me donner à la fois une leçon à la Sganarelle et mettre mon goût à l'épreuve.
(*Note du duc de Richelieu.*)

me dit d'envoyer mon carrosse au Palais-Royal, dans la cour des cuisines.

« MADAME,

» Je vous conseille de rester dans cette cour » pour y charmer les marmitons, pour qui vous » êtes faite. Adieu, ma chère enfant ! »

RICHELIEU (1). »

(1) Cette lettre a été en effet déjà imprimée plusieurs fois, et notamment dans la *Vie privée*, etc.; nous la retrouvons dans le *manuscrit d'une dame*, cité dans la Préface. (*Éd.*)

CHAPITRE XI.

Le duc de Duras.— Mari négligent. — Femme charmante et heureuse. — Comparaison répétée. — La duchesse de Duras. — Femme à plaindre. — La pitié n'est pas de l'amour.— Argument sans réplique. — Point de défiance. — Amitié dangereuse.— Curiosité. — La marquise inconnue. — Madame d'Aigues-Vives. — Indiscrétion. — Caquetage. — Attente. — L'avenue du château. — Exclamation remarquée. — Un point de jalousie. — C'est madame la marquise de Villeroi. — J'écoute. — Confidence. — Possibilité d'étouffer une passion naissante. — Il n'est plus temps. — Explication. — Amour toléré. — La femme de chambre incommode. — La somnambule. — Instinct des somnambules. — Henriette. — Je découvre la somnambule. — Je suis pris au piége. — Je suis condamné à bailler aux étoiles. — Retour à Paris. — Mort du marquis de Dangeau. — Son héritage littéraire. — Scudéri. — Littérature et billets doux. — Billet perdu. — Écriture reconnue. — Nouvelle indiscrétion de madame d'Aigues-Vives.

Le duc de Duras, dont le fils est aujourd'hui mon collègue comme maréchal de France, n'avait à cette époque que trente-six ans. Militaire presque dès le berceau, ayant fait toutes les guerres

depuis 1701, il avait contracté dans la vie des camps trop d'indépendance pour être fixé par sa femme; et surtout depuis 1715, que la duchesse lui avait donné un fils, il semblait qu'elle n'avait plus à prétendre aux attentions de son mari. Belle et jeune, madame de Duras cherchait plus volontiers à la campagne qu'à la ville les distractions de son veuvage anticipé : à la voir si vive, si enjouée, on eût dit qu'elle n'était pas au nombre de ces dames dont l'abandon criait vengeance; mais par le fait, la jolie duchesse ne peut, disais-je à part moi, s'empêcher de soupirer en voyant que Duras, qu'elle a épousé par amour, lui préfère probablement quelque rivale inférieure à elle. Duras était décidément un de ces époux coupables que j'ai déjà comparés aux ogres félons des âges poétiques de la chevalerie. Je m'en aperçus chez son amie la duchesse de ***, où madame de Duras vint passer un mois, pendant lequel j'y allais moi-même passer deux ou trois jours par semaine.

Je ne dirai pas si ce fut toujours de bonne foi ou par arrière-pensée que je ne cessais de répéter à la duchesse :

« Cette pauvre madame de Duras, combien je la plains !

» — Et pourquoi ? me demandait la duchesse de ***.

» — Si jeune, et délaissée par son mari !

» — Votre compassion est-elle bien désintéressée ?

» — Sans doute : si elle était triste, si elle avait besoin d'un consolateur, je pourrais présumer qu'elle accepterait mes consolations; mais vous la voyez toujours riant, toujours gaie, heureuse enfin. En vérité que je plains cette pauvre madame de Duras ! »

La duchesse trouvait ma compassion très plaisante, allait en faire part à son amie ; toutes les deux en riaient, et moi je les laissais rire.

Cependant je redoublais d'égards pour madame de Duras, pour prouver que je ne la plaignais pas en paroles. Je dis tant et fis si bien qu'elle dit à la duchesse de ***, qui me le répéta :

« Je crois vraiment que M. de Richelieu me plaint tout de bon ; aurait-il raison ? ne serais-je réellement pas heureuse ?

» — Ma chère, au fond de sa pitié, prenez

garde il pourrait bien y avoir de l'amour !

» — Croyez-vous qu'il fût resté si long-temps sans me le déclarer ?

» — En effet il va ordinairement plus vite en affaire.

» — Peut-être ne sent-il que de l'amitié pour moi ?

» — Vous êtes bien jolie pour qu'il se contente de la simple amitié ?

» — Il s'en contente bien avec vous !

» — En effet. »

L'argument parut sans réplique, car la duchesse de *** ne se souciait pas de confesser tous ses péchés à son amie. Il fut convenu que je ne ressentais que de l'amitié pour madame de Duras comme pour elle.

« Vous voyez, me dit la duchesse, que nous sommes sans défiance, mais aussi sans crainte; contentez-vous donc de plaindre madame de Duras.

» — Ainsi fais-je, répondis-je. »

Madame de Duras avait trop bon cœur pour être ingrate. Bien persuadée que je n'éprouvais pour elle qu'un sentiment désintéressé, elle y répondit, et nous étions depuis quelques jours

sur le pied d'une innocente amitié. Cette idée flattait madame de Duras : être l'amie et rien que l'amie d'un homme qu'on faisait si entreprenant et si redoutable ! c'était chose rare, et jolie comme elle était, un éloge de sa sagesse, elle s'abandonna donc à son amitié pour moi.

Je recevais un aimable sourire quand je repartais pour Paris, un sourire plus aimable encore quand je revenais. Mais bientôt la curiosité de ces dames s'occupa beaucoup de ces allées et venues : qu'est-ce qui me rappelait si souvent à Paris. « Une maîtresse sans doute, disait-on. »

Il fut décidé d'une voix unanime que c'était une maîtresse.

Mais la curiosité ne s'arrêta pas là : on se perdit en conjectures pour savoir quelle était cette maîtresse. Il fut résolu de me le demander ; puis l'on réfléchit que ce serait peine perdue, et que je serais trop discret pour la nommer. Il fallut donc songer à la découvrir sans ma participation. Sur ces entrefaites arriva madame d'Aigue-Vives, à qui on dit, sans intention, que je devais arriver le même jour.

« J'ai peine à le croire, dit-elle très naturellement.

» — Et pourquoi?

» — Parceque je l'ai rencontré hier soir très occupé auprès d'une aimable marquise. »

Enfin on tenait la maîtresse, objet de tant de curiosité.

« Quelle était cette marquise? s'écrièrent six voix à la fois!

» — Vraiment, dit madame d'Aigue-Vives que cet empressement curieux frappa, je viens peut-être de commettre une indiscrétion.

» — Non, parlez?

» — Au contraire, je suis encore à temps de me taire : je ne voudrais pas me faire un ennemi de Richelieu, j'attendrai qu'il soit ici pour en dire davantage; mais je pense qu'il ne viendra pas aujourd'hui.

» — Vous savez donc mieux que le nom de la marquise?

— Vous voudriez me faire dire que j'ai entendu donner un rendez-vous, mais Dieu me garde d'en souffler un mot! seulement je soutiens que Richelieu ne viendra pas aujourd'hui. »

Voilà toutes les dames bien intriguées, les unes prétendant que je viendrais, puisque je l'avais promis; les autres, que je ne viendrais pas, puisque j'avais un rendez-vous d'amour pour ce jour-là. Dans les loisirs de la campagne, les plus légers incidents occupent et intéressent comme feraient de grandes circonstances.

Quand l'heure où j'arrivais ordinairement sonna, chacun renouvela sa gageure; tous les yeux se tournèrent du côté du chemin de Paris; quelques dames se mirent aux fenêtres pour voir de plus loin, quelques autres s'assirent sur la terrasse; d'autres enfin (c'étaient celles qui semblaient les plus certaines de me voir) firent la partie d'aller au-devant de moi. « Bon voyage! leur cria-t-on joyeusement; tâchez de ne pas le manquer. » Mais à peine ce léger bataillon était parvenu au milieu de la grande avenue, qu'un tourbillon de poussière s'éleva à l'extrémité opposée : c'était ma voiture. Les mouchoirs s'agitèrent, et j'entendis comme des cris de victoire.

Parvenu auprès de ces dames, et voulant répondre à un accueil aussi aimable, je fis arrêter mes chevaux, et je mis pied à terre au moment

où madame de Duras s'écriait : « Je l'avais bien dit que nous le reverrions aujourd'hui! » Cette exclamation ne fut pas perdue, j'y entrevis quelque chose de plus que de l'amitié; mais, sans m'en apercevoir, je demandai, du ton de voix le plus simple, le sujet de tant d'émotion à ma vue. « La baronne d'Aigue-Vives vous le dira, » me répondit-on ; car il était convenu qu'on m'intriguerait au moins jusqu'au château. Quand tout le monde fut réuni, les questionneuses s'en prirent à madame d'Aigue-Vives :

« Mettez que je n'ai rien dit, répétait-elle.

Mais qu'avait-elle dit? A mon tour, je commençais à vouloir le connaître.

» Monsieur le duc, répondit à ma demande madame d'Aigue-Vives, défendez-vous bien : ces dames n'en savent pas davantage.

» — Mais vous-même, que savez-vous, lui dis-je?

» — Supposez que je n'ai rien entendu.

» — Vous avez donc entendu quelque chose?

» — Rien, je vous assure.

» — Ah! je me souviens, madame : vous étiez hier chez madame de Villars!

» — C'est donc chez madame de Villars que

cela s'est passé, remarqua une de ces dames.

» — Mais que s'est-il passé, reprit une autre?

» — Faites donc l'ignorante, dit la duchesse, madame d'Aigue-Vives nous a fait comprendre bien clairement qu'elle a entendu M. de Richelieu donner ou recevoir un rendez-vous.

» — Je suis pris! m'écriai-je, non sans dessein. »

Et je vis madame de Duras changer légèrement de couleur. « Bon, pensai-je, j'aperçois une petite pointe de jalousie, » et je jouai l'embarras à merveille; puis, m'approchant de madame d'Aigue-Vives qui, fatiguée d'être discrète si long-temps, brûlait de parler ou de me forcer à me trahir moi-même: « Madame sait bien, dis-je, que c'est une plaisanterie.

» — Ah! si ce n'est qu'une plaisanterie, reprit-elle, j'ai moins de regret d'avoir fait soupçonner ce qui s'est dit hier soir derrière ma chaise entre vous et madame de Villeroi.

» — Nous la tenons, dit madame de Beaulieu.

» — C'est donc la marquise de Villeroi, s'écria madame d'Estrées! »

Quant à madame de Duras, elle ne dit rien, mais elle pâlit bien davantage; et puis rougit en

entendant nommer madame de Villeroi, qui était une des plus agréables marquises d'alors. Je ne voulus pas que ce nom fût prononcé plus longtemps, ni que cette scène durât davantage, je détournai donc la conversation après une ou deux autres plaisanteries, qui d'ailleurs l'épuisèrent. Mais à mon tour, je savais surprendre les entretiens secrets aussi bien que madame d'Aigue-Vives; et je m'arrangeai de manière à être derrière une charmille du parc, lorsque madame la duchesse*** se rencontra avec madame de Duras, et eut avec elle l'explication suivante, qui prouve que la duchesse n'était pas moins clairvoyante que moi.

« Ma chère amie, dit-elle à madame de Duras : à mon tour c'est moi qui vous plains!

» — Et pour quelle raison?

» — Parceque Richelieu est sur le point de vous trouver un peu moins à plaindre.

» — Que voulez-vous dire?

» — Que je vous ai vu hier prendre parti bien chaudement contre madame d'Aigue-Vives, et que lorsque certain nom a été prononcé, vous avez rougi et pâli tour-à-tour.

» — Quoi ! vous vous en êtes aperçue? En effet, je faisais tout à l'heure mon examen de conscience, et je me reprochais d'être moins enjouée, moins gaie que de coutume.

» — C'est-à-dire, comme je le disais, moins à plaindre aux yeux de Richelieu.

» — Croyez-vous qu'il s'en soit aperçu?

» — J'en ai peur.

» — Alors je vous quitte et retourne à Paris dès ce soir.

» — Pour qu'il s'en aperçoive davantage?

» — Je resterai, vous avez raison; mais je vais être sur mes gardes.

» — Vous y êtes à temps encore, on étouffe un sentiment naissant quand on le veut bien ; pénétrez-vous de cette vérité, que Richelieu est le plus inconstant des hommes.

» — Vous croyez donc qu'il n'aimera pas longtemps madame de Villeroi?

» — Ah ! mon amie, que dites-vous là? Vous êtes perdue. »

Ces dames s'éloignèrent; mais il paraît que, reconnaissant elle-même qu'elle m'aimait plus qu'elle n'avait cru, madame de Duras revint sur

ses pas pour le cacher à son amie, et protesta qu'elle était encore à même de déraciner un dangereux amour. Je ne sais si la duchesse le crut; mais moi qui en étais resté à la question sur le temps que pouvait durer mon amour pour Madame de Villeroi, je ne perdis pas un jour pour persuader à madame de Duras que c'était elle que j'aimais; et qu'il ne tenait qu'à elle de m'empêcher d'aimer madame de Villeroi.

« Hélas! me dit-elle, pourquoi ne vous en tiendriez-vous pas à cette douce amitié qui avait pour moi tant de charmes?

» — Parceque vous finiriez par m'en vouloir vous-même de n'avoir que de l'amitié pour vous, et de vous préférer madame de Villeroi.

» — Vous aimeriez donc madame de Villeroi?

» — Si vous refusiez mon amour, peut-être ne serait-elle pas si cruelle.

» — Vous ne l'aimez donc pas encore? et ce rendez-vous dont parlait madame d'Aigues-Vives était donc une plaisanterie?

» — Pas tout-à-fait; mais pour qu'un rendez-vous ait lieu, il faut que deux personnes au

moins le désirent, que l'une le propose et l'autre l'accepte.

» — C'est-à-dire que vous le proposâtes et qu'il ne fut pas accepté?

» — Si c'était tout le contraire, je ne serais pas assez avantageux pour men faire un mérite; mais supposez que ce fût moi qui l'eusse proposé, et que le souvenir d'une promesse faite à votre amitié m'eût fait revenir à Mantes sans regret.

» — Vous voyez donc que vous avez reconnu vous-même que l'amitié était préférable à l'amour; continuez à m'aimer de même.

» — De même, j'y consens. »

Madame de Duras sourit, et me permit tacitement d'avoir pour elle de l'amour sous le nom de l'amitié. Bientôt elle craignit que cet amour déguisé ne fût pas suffisant pour me retenir, et que madame de Villeroi, qui m'occupait réellement alors, ne fût moins méticuleuse : je vis que je pourrais réclamer davantage, et justement le feu prit à la cheminée de la cuisine du château, ce qui occasiona une terreur panique. C'était le soir. Madame de Duras m'avoua qu'elle ne dormirait pas tranquille. J'osai lui proposer de

veiller avec elle. Une difficulté se présenta : au temps où je la trouvais tant à plaindre, elle avait fait coucher dans un cabinet près de son alcôve sa femme de chambre. A aucun prix elle n'eût voulu la mettre dans sa confidence.

« Quel prétexte trouver pour l'éloigner?

» — Le premier venu, lui dis-je, faisons-la passer pour somnambule. »

Le lendemain au déjeuner je me récriai sur la pâleur de madame la duchesse de Duras.

« Ce n'est pas étonnant, dit-elle, voilà plus de trois nuits que je ne dors pas.

» — Est-ce toujours la peur du feu?

» — Mon Dieu non, mais cette bonne Henriette, ma femme de chambre, ne s'avise-t-elle pas d'être somnambule ! »

Henriette était là :

« En vérité, madame, dit-elle, je ne me connaissais pas cette maladie; il faut que vous me l'appreniez pour que je le croie.

» — Ma chère amie, lui dis-je, prenez garde, vous tomberez dans les escaliers.

» — Bien pire que cela, reprit madame de Duras; imaginez-vous que cette nuit elle a ou-

vert la fenêtre toute grande et s'est assise dessus.

» — Henriette, ma bonne fille, vous vous tuerez! m'écriai-je.

» — Pourquoi madame ne m'a-t-elle pas éveillée?

» — Qu'elle s'en garde bien : le plus sûr est de laisser les somnambules faire leur chemin : ils ont un instinct admirable pour ne jamais choir, dit madame d'Aiguës-Vives.

» — Fiez-vous-y, répondit la duchesse : le vieux Lucas, mon jardinier, qui est tombé une belle nuit du toit sur ses couches, était somnambule.

» — Je suis une fille perdue! s'écria Henriette.

» — N'allez pas, lui dis-je, courir comme les chats sur les gouttières, malgré l'instinct admirable que madame d'Aigues-Vives suppose aux somnambules.

» — L'exemple de Lucas me ferme la bouche, reprit madame d'Aigues-Vives.

» — Après avoir refermé la fenêtre, continua madame de Duras, Henriette a ouvert la porte avec un grand tapage : où a-t-elle été? je n'en sais rien; mais elle est revenue avec plus de

bruit encore; elle a agité mes rideaux, et son sabbat n'a pas discontinué de toute la nuit.

» — Hélas ! avec ce vilain défaut-là, madame ne me gardera plus à son service, dit Henriette.

» — Rassurez-vous, Henriette, répondit sa maîtresse; j'aimerais mieux ne pas dormir de huit jours que de vous renvoyer pour cela.

» — Ah ! que Madame est bonne !

» — Je n'y vois qu'un remède, dit la duchesse ***, il faut qu'Henriette couche dans une chambre basse d'où vous ne pourrez pas l'entendre.

» — Madame de Duras est bien trop peureuse pour se séparer ainsi de sa femme de chambre, dis-je alors.

» — Il le faudra bien pourtant », reprit-elle.

Et dès cette nuit même la somnambule fut reléguée dans une chambre très éloignée de celle de sa maîtresse, qui peut-être n'en dormit pas mieux pour cela. Quoi qu'il en fût, je ne dirai pas pourquoi, à quelques jours de là je traversais le grand corridor du premier étage à quatre heures du matin, lorsque je vis passer, ou plutôt glisser comme une ombre, une grande figure de femme qui sortait d'une chambre entr'ouverte, d'où, si

je ne me trompais pas, c'était un homme seul qui aurait dû légitimement sortir à une pareille heure : cette figure me vit certainement, et fit un mouvement comme lorsqu'un objet inattendu frappe nos yeux dans une demi-obscurité. Je la suivis; elle doubla le pas, moi de le doubler aussi; elle prit un autre corridor, je le pris après elle; elle monta l'escalier qui conduisait aux mansardes, j'y montai sur ses traces ; une chambre était ouverte, elle y entra, j'y entrai sans hésiter; elle alla droit à la fenêtre, l'ouvrit et se mit à califourchon sur le rebord. Il y avait cent cinquante pieds peut-être de cette hauteur du château jusqu'en bas. Si c'était une véritable somnambule? pensai-je,... Henriette elle-même qui le serait devenue par cela même qu'on lui a dit qu'elle l'était, ou une autre dont l'imagination aura été frappée de ce qui a été dit ce matin ! Observons-la... Je me tins à l'écart, en observateur patient, pendant quelques minutes, lorsque tout-à-coup la somnambule, impatientée sans doute, se détache de la fenêtre par un mouvement rapide, court à la porte de la mansarde, la ferme, et me laisse dedans. Fort embar-

rassé de me voir dans cette prison lorsque j'avais besoin de regagner mon lit, j'imaginai bien que j'étais puni de mon indiscrétion, et que je le méritais de toutes les manières pour faire des somnambules malgré elles et ne pas respecter le somnambulisme vrai ou prétendu de celles qui profitaient de l'indication afin d'éviter ma curiosité. Je tentai d'enfoncer la porte, inutilement. Je me mis à la fenêtre, et voyant l'étoile du matin errer libre dans l'azur du ciel, je me rappelai les vers où Rafé me comparait si comiquement à une étoile captive : il y avait cette différence que Rafé mettait son étoile dans un puits, et que je me trouvais dans une espèce de grenier sous les toits. Le jour ne tarda pas à poindre, et heureusement le successeur de Lucas, qui n'était pas somnambule, passa sous la fenêtre en chantant pour se rendre à l'ouvrage; je l'appelai :

« Mon garçon, lui dis-je, venez à mon secours.

» — Eh! que diable faites-vous là-haut, monsieur le duc ?

» — Mon garçon, je fais la chasse aux somnambules.

» — M'est plutôt avis que c'est aux chambrières.

» — Mon brave Michel, je suis enfermé, fais-moi le plaisir de venir m'ouvrir. »

Michel avait de la peine à comprendre : à la fin il vint me délivrer, et fit courir le bruit que j'étais somnambule autant que la pauvre Henriette. Les allusions malicieuses ne manquèrent pas, mais aucune ne frappa juste. De mon côté, je ne pus découvrir de sitôt quelle était la dame qui m'avait pris au piége. Cependant j'avais remarqué que la chambre de laquelle je l'avais vue sortir était celle de Charlus.

Nous évitâmes de nous parler en particulier ce jour-là, madame de Duras et moi ; la nuit vint, et je me gardai bien de sortir de ma chambre. Pour mon compte, j'avais à réparer l'absence de sommeil, et pour le compte de madame de Duras, je devais craindre que notre somnambule vraie ou fausse ne nous épiât. Le lendemain arriva Lafosse avec des lettres qui m'appelaient à Paris sans plus de retard : l'une venait de madame de Villeroi, qui m'avertissait du départ de son mari : je n'en parlai pas ; l'autre, que je lus

tout haut pour me servir de prétexte, m'annonçait la mort du marquis de Dangeau.

« Êtes-vous donc forcé d'aller à ses funérailles? me dit madame de Duras paraissant étonnée de mon empressement à retourner à Paris.

» — Non, mais je veux aller recueillir son héritage.

» — Je ne vous croyais point parent avec les Courcillon (1).

» — Non certes; aussi n'est-ce pas ses biens que je vais réclamer.

» — Et quoi donc?

» — Sa place à l'Académie.

» — En effet, dit Charlus, le nom de Richelieu manque à cette compagnie.

» — Tout Richelieu devrait naître académicien », dit la duchesse.

Et tout le monde fut d'accord que je devais aller me mettre sur les rangs.

« La place de Dangeau, remarquai-je, me convient d'autant mieux que j'espère qu'elle me portera bonheur.

(1) Non de famille de Dangeau (Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau. (*Ed.*)

» — Ce n'est pas, dit madame de Duras en riant, parceque le marquis avait lui-même succédé à Scudéri,

Dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume;

On dit que le marquis de Dangeau n'était pas moins fécond, et qu'il n'a pas passé un jour de sa vie sans écrire une ligne (1); auriez-vous envie, monsieur le duc, de vous adonner sérieusement aux lettres?

» — Dieu m'en préserve, madame; ce que j'admire, ce que je veux imiter du marquis de Dangeau, c'est sa longue vie. Savez-vous qu'il était né en 1638, à ce que me marque Fontenelle?

» — Comment! il avait quatre-vingt-deux ans?

» — Pas davantage, et j'espère bien fournir la même carrière.

» — Il faudrait peut-être pour cela, dit ma

(1) Personne n'ignorait que le marquis de Dangeau écrivait le journal de la cour: madame de Genlis en a publié un extrait mutilé; M. de Lemontey un autre; le manuscrit original remplit plus de cinq cents cartons à la Bibliothèque du roi. (*Éd.*)

dame d'Estrées, faire un peu plus de littérature et un peu moins de billets doux.

» — Et surtout n'en pas recevoir tant, reprit madame d'Aigues-Vives, car en voici un que j'ai trouvé dans le parc, et qui ne peut être adressé qu'à vous.

» — Voyons », dit madame de Duras avec une pétulance dont elle ne fut pas maîtresse. Et elle s'empara du papier que tenait madame d'Aigues-Vives; mais ne reconnaissant pas l'écriture qu'elle croyait y voir, c'est-à-dire la sienne : « Pardon, me dit-elle en me le rendant, les priviléges de l'amitié ne vont pas si loin... Pardon », répéta-t-elle plus bas, de manière à n'être entendue que de moi. Et ses yeux ajoutaient qu'elle ne se serait pas permis tant de liberté si elle n'avait craint en effet d'être compromise. Puis elle se rapprocha de madame d'Aigues-Vives, qui, ayant lu le billet, lui en révéla sans doute le contenu avec une exactitude féminine, sans oublier la date; c'était le billet même de madame de Villeroi dont je parlais tout à l'heure, et que, dans mon empressement à venir communiquer la lettre sur M. de Dangeau, j'avais laissé tom-

ber dans l'avenue où madame d'Aigues-Vives venait sur mes pas. Je repris mon billet avec le plus grand sang-froid, et après le déjeuner je montai en voiture pour revenir à Paris.

CHAPITRE XII.

Les deux lièvres. — Le chasseur maladroit. — Reproches du chien. — Insouciance du chasseur. — Allusion au coup manqué. — M. de Charlus. — Argument bien rétorqué. — Modestie. — Les lièvres somnambules. — Droit de chasse. — Partie arrangée d'avance. — Retour à Paris.—Madame de Villeroi.—M. le marquis de Villeroi.— Mari roué. — Mon ascendant sur M. le marquis. — Le *nous* de Villeroi. — Ma petite maison dénoncée. — Deux jaloux pour un. — Le beau-père argus. — Mon opinion du titre d'académicien. — Piron cité. — Mon nom à l'académie. — Mademoiselle de Charolais. — Le bal. — Le clair de lune. — L'almanach à consulter. — Inspection du mur et du jardin des Hespérides.— Les deux Jasons. — M. de Melun. — Amant ou voleur. — Le poignard sur la gorge. — Pour qui viens-tu ?—L'un à droite, l'autre à gauche.—Mon cher Armand.— La nuit de l'esprit. — Ma sœur Clermont soupçonnée. — Peur des revenants. —Le prince de Conti.— Le coup de baguette. — Les coups de chambrière. — Le manége de Dugast. — Aventure de l'Ile-Adam. — Les dix têtes de mort. — L'apparition. — La nuit lugubre. — Melun vengé. —Le chien Sultan. — Le mari mordu. — La grâce de Sultan. — Sa perte.— Vertu en danger. — La Fare.

Ma voiture n'était pas à cent pas au-delà de l'avenue, que deux lièvres, qui semblaient courir l'un après l'autre tant ils se suivaient de près, franchirent la grande route : au même instant partit un coup de fusil; mais le plomb n'attei-

gnit aucun des deux fugitifs, ou les atteignit si légèrement qu'ils continuèrent leur course avec le redoublement de vitesse que prêta l'explosion à leur agilité : un chien d'arrêt se montra, plus bruyant qu'animé, et qu'on eût dit, à ses vagues jappements, accuser la maladresse du chasseur. Celui-ci parut, et c'était Charlus, rechargeant son fusil d'un air d'insouciance et se dirigeant ensuite vers la tête de mes chevaux en faisant signe au cocher de ralentir le pas. Je vis bien qu'il voulait me parler ; je fis arrêter moi-même ma voiture, et trouvant une allusion toute prête pour engager l'entretien :

« Parbleu, lui dis-je, mon cher Charlus, vous vous souviendrez du proverbe : On ne doit pas courir deux lièvres à la fois.

» —Pourtant, me répondit-il comme un homme qui s'attendait à la question, permettez-moi de vous dire que, d'après l'indiscrétion de madame d'Aigues-Vives, on pourrait vous demander à votre tour si vous n'avez pas tort d'aller en même temps faire votre cour à une dame et à l'Académie.

» — L'argument est bien rétorqué; je ne vous

invite donc qu'à la séance de ma réception.

Je mis pied à terre, ce disant, pour continuer l'entretien, et fis signe au cocher de nous suivre au pas.

« Vous renoncerez par conséquent jusque là à la dame en question.

» — Mon cher Charlus, vous voulez me piquer, de peur que je ne m'habitue à être modeste : vous me forcez à vous dire que, malgré le proverbe et votre exemple, je prétends courir deux lièvres à la fois.

» — J'aime à croire, monsieur le duc, que vous n'en courrez pas trois, et que surtout vous me laisserez atteindre ou manquer tranquillement les lièvres de ce château.

» — Ah! les lièvres somnambules, j'y suis; à votre aise, mon cher Charlus.

» — Somnambules ou non, vous n'interviendrez pas dans mon droit de chasse.

» — Non, mon cher Charlus; me croyez-vous donc ici le seigneur suzerain ? Vous l'êtes autant que moi, si je ne me suis pas trompé en m'imaginant que j'avais vu sortir l'autre nuit quelqu'un de votre chambre.

» — Je le veux bien.

» — Adieu donc : je vais tâcher de retrouver mes lièvres.

» — Moi, ma marquise et l'Académie. » Et je remontai en voiture, suspendant ma curiosité sur la somnambule jusqu'à la partie proposée et acceptée.

Puisque je revenais à Paris sur la foi d'un billet doux, il est facile d'en conclure que je réussis plus tôt avec madame la marquise de Villeroi qu'avec l'Académie. Mais je n'avais pas réussi en un jour avec la marquise : elle avait deux jaloux pour un, son mari d'abord, et son beau-père le maréchal ensuite. Le mari était le plus facile à mettre de côté : premièrement, parceque c'était un mari et qu'il tenait à la fidélité de sa femme sans être fidèle lui-même, très imprudent d'ailleurs par fanfaronnade, jusqu'à se vanter devant elle de ses maîtresses, et jusqu'à lui amener des convives plus jeunes que lui, ses élèves en galanterie, qu'il formait, ou qu'il raillait de leur sagesse. Il m'avait invité moi-même à en agir sans cérémonie chez lui ; il me citait comme son frère d'armes, et disait volontiers

Richelieu et *moi*, quelquefois même *moi* et *Richelieu*, pour indiquer qu'il avait eu l'initiative dans telle ou telle débauche.

« Il paraît, me dit un jour madame de Villeroi, que vous exercez un grand ascendant sur mon mari; je vous en veux un peu, monsieur le duc, de le conduire si souvent chez les demoiselles de la comédie ou du ballet.

» — Moi, madame! je vous jure que M. de Villeroi y va bien tout seul; je croirais être bien coupable de l'enlever à une femme charmante : je le blâme de ne pas la préférer à toutes les demoiselles du monde. A la bonne heure, nous autres veufs ou garçons, d'aller rire un moment dans les coulisses; mais avec la marquise de Villeroi pour épouse, je ne mettrais pas les pieds sur les planches : croyez d'ailleurs, madame, que M. le marquis exagère un peu le nombre de ses caravanes : par exemple, je n'ai pas voulu le démentir l'autre jour lorsqu'il m'a cité comme son complice dans une orgie chez madame de Parabère, avec la Souris et autres danseuses que le duc d'Orléans force sa favorite de recevoir; mais, aussi vrai que je vous vois, que je vous

admire et que je vous plains, je n'étais pas du souper où *nous* avons, disait-il, fait sauter tant de bouchons.

« Comment? il se vanterait même des débauches qu'il ne fait pas?

» — Puisqu'il m'y met en plus, il pourrait fort bien y être en moins.

» — Il va souper pourtant demain avec vous dans votre petite maison.

» — Lui, madame? certes ce n'est pas lui que j'y voudrais voir; il n'y a jamais mis les pieds.

» — C'est possible; mais enfin il y va de main.

» — Je puis vous assurer qu'il n'en est pas question encore.

» — Peut-être compte-t-il vous le demander.

» — Je vous promets, madame, qu'il n'y soupera pas sans moi, et je viendrai demain vous faire ma cour.

» — Et s'il survenait pendant ce temps-là?

» — Nous lui soutiendrons que je venais le chercher pour souper.

» — Je vous permets donc de venir: je serai seule. »

Je ne manquai pas d'aller prouver à madame de Villeroi que je ne soupais pas avec son mari; mais malheureusement il y avait auprès de la marquise un autre jaloux, ai-je dit, le vieux maréchal, son beau-père, qui s'imaginait devoir pousser son amour paternel jusqu'à surveiller sa belle-fille et ses adorateurs; il se mit en tiers avec nous toute la soirée. Il s'était méfié sans doute de moi : depuis ce jour-là il se constitua l'argus de la marquise, et quand il fut enfin exilé par le régent, comme je l'ai raconté, il recommanda tellement à son fils de m'épier, que le marquis eut à cause de moi un long accès d'assiduité conjugale. Ce fut pour le dépayser que je fis de si fréquentes excursions chez la duchesse de ***, où il était bien convenu que la marquise de Villeroi me ferait prévenir dès qu'elle saurait que son mari partait pour un voyage projeté depuis quelque temps. Je ne comptais donc pas sans mon hôte en me rendant à Paris, où je fis semblant toutefois de n'être revenu que pour briguer les suffrages des quarante.

Je fais peu de cas du titre d'académicien; mais

c'était un devoir de famille que je lèguerai à mon tour à mes enfants, de figurer parmi les immortels, comme on appelle ces messieurs, qui voudraient exercer le monopole de l'esprit sans s'effrayer des bons mots de Piron, dont l'épitaphe épigrammatique console toutes les médiocrités littéraires. Pour moi, messieurs les académiciens comprirent tous que ma place était comme héréditaire, et ils furent assez polis pour me dire que je ne me serais pas appelé Richelieu qu'ils eussent encore tenu à honneur de m'avoir. Je n'osai pas leur répondre en les voyant si humblement polis, que, sans ce nom, je n'aurais pas cru de bon ton de m'asseoir dans leur société. Je suis certes le seul grand seigneur qui puisse être académicien sans être ridicule. Quoi qu'il en soit, dès que je consentis à me mettre sur les rangs, les trente-neuf s'empressèrent de m'assurer de leur suffrage. Je les laissai voter à leur aise; et, abrégeant mes démarches, je reçus d'avance les félicitations des dames, qui trouvèrent dans ma candidature un prétexte de compliment. Je reçus entre autres une invitation à un bal de l'hôtel de Condé, avec cette suscription :

A M. le duc de Richelieu, *futur académicien :* ces deux mots étaient d'une autre main que le reste de l'adresse, et je reconnus l'écriture de mademoiselle de Charolais, qui me boudait, ou que je boudais depuis quelque temps, car peu importe que ce fût l'un ou l'autre : je reconnus là un signe de souvenir très indirect, et me rendis à ce bal pour n'avoir pas l'air d'un sage de la Grèce parceque j'allais être membre de l'aréopage littéraire créé par mon grand-oncle le cardinal. Le bal fut brillant, et mademoiselle de Charolais y dansa avec une grâce particulière; quand elle voulait faire descendre sa fierté à un peu de coquetterie, en vérité mademoiselle de Charolais était charmante. Il faisait clair de lune, et la chaleur était une excuse légitime pour descendre au jardin ; nous y descendîmes ensemble, et je me rappellerai toujours la manière laconique dont la princesse me donna rendez-vous : elle regarda l'astre des nuits d'un air moins rêveur que n'aurait fait mon valet de chambre sentimental et poète, puis soupirant, elle dit :

« Avez-vous lu l'almanach ce matin?

» — En vérité non.

» — Tant pis, vous y auriez vu quand finira le dernier quartier de la lune.

» — Croyez que j'y regarderai, » répondis-je.

La princesse ne me dit pas un mot de plus de la soirée ; je la laissai retourner à la danse, et je fis le tour du jardin pour m'assurer que rien n'y était changé du côté d'un mur dont je connaissais la hauteur par expérience. Ce fut, je crois, à deux jours de là que l'absence de la lune me le fit escalader ; mais quel étonnement fut le mien au moment où je touchais la terre, de voir sauter en même temps un homme comme moi à dix pas plus loin dans le même jardin. Qu'aurait pensé Jason, si, lorsqu'il allait en maraude dans le clos des Hespérides, il avait pu soupçonner Médée de partager les pommes d'or entre deux Argonautes ? La même pensée vint sans doute à l'inconnu, qui, après un moment d'hésitation, courut à moi, et me prenant à la gorge :

« Diable ou homme, que viens-tu faire ici? me dit-il à voix basse.

» — Je pourrais vous adresser la même question répondis-je.

» — Es-tu un voleur ou un amant?

» — Êtes-vous un amant ou un voleur? » répliquai-je sans me déconcerter, d'autant plus que, moins troublé apparemment que mon antagoniste, je reconnus la voix du duc de Melun. Mais celui-ci tirant un poignard, m'en appliquait déjà la lame sur la gorge.

« Explique-toi, » me dit-il.

J'aurais pu avoir peur si je n'avais reconnu à qui j'avais affaire.

« Monsieur de Melun, dis-je, à votre façon d'agir, il paraît que dans l'alternative que nous nous proposons l'un et l'autre, c'est le rôle de galant que vous voulez me laisser.

» — Ciel! c'est Richelieu!

» — Lui-même, mon cher Melun.

» — Malapeste! comme tu sautes par-dessus les murs!

» — Et toi donc! Ah çà, il s'agit de s'entendre: pour qui viens-tu, l'homme au poignard?

» — Je crains d'être indiscret.

» — Tu ne crains donc pas d'être jaloux?

» — Ce n'est plus une duchesse de Berry ni une dame de Mouchy que l'on peut me souffler en quinze jours.

» — Je prends le temps quand il le faut; mais je tiens à te prouver mon impassibilité sous le poignard, et je veux te mettre à ton aise : ne me dis pas pour qui tu viens, dis-moi seulement pour qui tu ne viens pas.

» — Je ne viens pas pour mademoiselle de Charolais.

» — Cela me suffit; ni moi pour mademoiselle de Clermont.

» — C'était bien la peine que je fisse le mystérieux avec toi.

» — Tu connais ton chemin ?

» — Oui, et toi ?

» — Il y a long-temps.

» — Adieu. »

Et l'un de nous prit à droite, l'autre à gauche.

Je laissai Melun se tirer comme il put des dédales du jardin, et moi je me glissai jusqu'à la fenêtre du rez de chaussée où couchait mademoiselle de Charolais : elle m'attendait, et en princesse sage s'était entourée de toute sa dignité de costume. J'aurais mieux aimé peut être la trouver

Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Mais la spirituelle Charolais avait décidé que nous passerions la nuit à causer. C'était peut-être pour m'engager à revenir une autre fois : elle tenait aussi à plaire par son esprit. Je la laissai faire tous les premiers frais de la conversation, et j'écoutais avec plaisir son caquetage qui était vraiment piquant, j'ai dû le dire plus d'une fois dans le cours de ces Mémoires. Je voulus cependant y mettre un peu du mien avant de partir.

« En vérité, lui dis-je, prenant mon parti sur le reste en homme qui se possède et qui d'ailleurs n'en est pas à faire ses preuves ; en vérité, ma chère Charolais, je ne cesserais pas de vous entendre; vous savez tout, et vous dites tout avec une grâce infinie; je réfléchis cependant que c'est me mettre de bonne heure au régime des académiciens. De l'esprit et toujours de l'esprit, mais rien que de l'esprit ! j'ai failli prendre tout à l'heure, vous l'avouerai-je, une autre idée de votre sagesse.

» —Que voulez-vous dire, mon cher Armand?»

Elle disait *mon cher Armand*, la traîtresse, et j'aurais pu lui citer des jours et des nuits où M. le duc de Richelieu, et autres lieux, avec

tous ses titres et ses seigneuries, ne s'était pas contenté de *mon cher Armand*.

« Ce que je veux dire, ma chère princesse, c'est que j'ai cru avoir un Sosie auprès de vous.

» — Je ne comprends pas davantage.

» — Comprendrez-vous si je vous dis que je ne suis pas le seul qui ait franchi le mur du jardin.

» — Ciel ! un voleur peut-être?

» — Du tout.

» — Un amant ?

» — Tout juste.

» — Je vous jure que ce n'est pas pour moi.

» — Oh ! je le sais.

» — Je soupçonne ma sœur Clermont : je parie que c'est Melun.

» — Vous avez deviné.

» — Vous a-t-il vu ?

» — Vu et reconnu, mais non pas sans m'avoir mis le poignard sur la gorge !

» — Ciel ! vous seriez-vous battus?

» — Ma foi non ; cela aurait pu vous compromettre ; je me suis nommé, d'autant plus que ce diable de Melun me prenait...

» — Pour un revenant, je gage?

» — Non, pour un voleur.

» — Cela m'étonne, et vous l'auriez bien attrapé si vous aviez voulu lui faire peur. »

» — Il a donc peur des revenants!

» — Vous ne savez donc pas son histoire avec M. le prince de Conti?

» — Non : contez-moi encore celle-là, puisque vous êtes bien décidée à me tenir au régime de votre spirituelle conversation.

» — Volontiers, mon cher Armand. »

Toujours mon cher Armand, comme on voit.

Je ne promets pas de rendre l'anecdote telle que mademoiselle de Charolais me la raconta, mais la voici telle que ma mémoire me la fournit, et j'en ajouterai une seconde, afin que cela fasse deux.

M. le duc de Melun s'appelait le prince d'Épinay du vivant de son père. Il était alors très lié avec le prince de Conti. Celui-ci était laid comme un singe, et aussi taquin et malicieux que laid, pour que rien ne manquât à la comparaison. Ils allèrent un jour ensemble à l'académie de Dugât, et le prince de Conti, qui se vengeait par

ses familiarités grossières de n'être qu'un maladroit, s'avisa de donner un coup de baguette sur les jambes de M. le prince d'Épinay. Celui-ci fit une grimace de douleur et le geste naturel à un homme qui se sent appliquer un coup un peu violent : il n'eût peut-être fait que la grimace et se fût résigné à ce léger inconvénient de la faveur d'un prince du sang; mais le prince de Conti se mit à rire à gorge déployée, et toute l'académie de rire comme le prince de Conti. Cependant le prince d'Épinay avait tant souffert qu'il ne put remonter à cheval de ce jour-là. « Je ne vous croyais pas si douillet, dit le prince de Conti, toujours riant; je veux vous accoutumer à la douleur, mon ami, jusqu'à ce que vous disiez comme les anciens stoïciens, que la douleur n'est point un mal. » Ce disant, il reprit la baguette et recommença. Le prince d'Épinay saisit alors un de ces longs fouets de manége qu'on appelle chambrières, et en caressa un peu rudement les jambes du prince de Conti. Celui-ci, furieux, tira son épée et voulut courir sur le prince d'Épinay pour le tuer; mais le prince d'Épinay sut si bien jouer de la chambrière,

qu'il fit sauter le prince de Conti tout autour du manége comme un cheval révolté qui regimbe contre la lanière. Enfin le prince de Conti demanda répit, le prince d'Épinay fit des excuses, et la paix fut faite, du moins en apparence. Huit ou dix mois après, le prince d'Épinay avait perdu son père et avait pris le titre de duc de Melun ; il alla voir le prince de Conti à l'Isle-Adam.

On le conduisit le soir dans sa chambre, où il se coucha fort tranquillement ; mais il avait à peine fermé l'œil, lorsqu'un soupir lugubre vient frapper son oreille. Il regarde et voit une tête de mort avec des yeux flamboyants qui se détache de la tapisserie et se dirige vers son lit. Une seconde tête semblable, une troisième, une quatrième, jusqu'à dix, couvertes de crêpe, s'approchent également de lui et le menacent de leurs yeux de feu. Le duc de Melun, encore préoccupé de la mort de son père, crut que c'était lui qui revenait : il eut peur, ou du moins il éprouva cette vénération superstitieuse pour les morts qui ressemble à la peur et qui ne l'est peut-être pas, puisque tant de personnes coura-

geuses y sont sujettes. Il se jeta à genoux au pied de son lit, et adressa tout haut une sorte d'invocation à ces habitants du tombeau, en suppliant son père de revêtir une forme moins terrible. Un rire prolongé lui répondit, les têtes s'agitèrent circulairement et se replièrent sur la tapisserie; leurs yeux s'éteignirent, et une espèce de rideau tomba sur cette funèbre décoration de la chambre. Le duc de Melun se leva le lendemain pâle, tremblant, et descendit pour déjeuner, osant à peine lever les yeux sur la muraille de son appartement. On le questionna, et après avoir un peu hésité, il confessa que ce qu'il avait vu pendant la nuit lui semblait une preuve convaincante de la vérité des apparitions. Qu'avait-il vu? il le raconta ingénument, et répéta qu'il ne lui arriverait plus de faire l'esprit fort et de ne pas croire aux revenants. Quand Melun eut bien disserté sur la mort et les esprits, le prince de Conti, impatient de le railler, n'y tint plus, et lui dit qu'il était un peureux, puisqu'il n'avait pas osé vérifier si c'étaient des têtes de morts véritables qui lui avaient apparu ; Melun soutint son dire.

« Vous auriez vu que c'était un tour que nous avions cru pouvoir vous jouer pour éprouver votre grand courage.

» — Je vous le pardonnerais, dit Melun, tant je désirerais que ce fût un songe ou une comédie. Cette scène me restera présente à l'esprit tant que je vivrai.

» — Eh bien! venez voir », dit le prince de Conti. Ils montèrent dans la chambre, et il fit voir à son hôte qu'il avait fait disposer derrière une seconde tapisserie des crânes humains avec des lampes intérieures, qui s'avançaient et reculaient par des ressorts. Melun eut beau voir et toucher cette fantasmagorie, l'impression qu'elle avait produite sur son imagination prévenue fut si forte qu'il en tomba malade, et il n'osait plus faire allusion à la mort ni à rien de ce qui pouvait en rappeler l'idée.

J'avais remarqué en effet qu'il était assez mélancolique de son tempérament, et que quelque vivacité qu'il apportât dans nos bruyantes parties, il s'étourdissait plus qu'il ne s'amusait. On le rencontrait quelquefois à l'église le lendemain d'un petit souper; ce fut même à la chapelle du

Calvaire qu'il devint amoureux de mademoiselle de Clermont, qui y entendait la messe dans une tribune grillée. On verra quelle fin tragique devait terminer cet amour.

A quelque temps de l'aventure lugubre des têtes, la femme même du prince de Conti se chargea de venger Melun en faisant un autre genre de peur à son mari : voici comment, « c'est la seconde histoire que j'ai promise.

Ce petit prince bossu, et bossu par deva comme par derrière, était très jaloux, comme sont à peu près tous les bossus. Il y avait dans ménage de prince des scènes conjugales fo plaisantes, parceque la princesse de Conti ét pétrie d'esprit et en profitait pour mettre rieurs de son côté. Elle avait fini par exiler prince bossu dans son appartement.

Comme toutes les menaces du petit bonhomm ne suffisaient pas pour lui faire ouvrir la port quand il voulait entrer chez madame, il eut re cours à la douceur : il venait sous le prétexte d sa santé : on lui avait dit qu'elle était malade; pui on lui avait dit que des voleurs étaient dan l'hôtel. « Monsieur, répétait la princesse, je m

porte fort bien toute seule, et toute seule je suis assez forte pour me défendre, n'importe qui m'attaquerait. » Pour le prouver à son mari, elle dressa un de ses chiens à coucher dans son lit et à en protéger l'approche contre tout venant. Le chien bien dressé, la princesse fit du bruit de manière à faire croire qu'il y avait quelqu'un avec elle. Le prince couchant dans une chambre au-dessous de la sienne, le voilà qui se lève, qui s'affuble d'une robe de chambre et qui entre chez madame la princesse :

« Madame, j'ai entendu quelque chose.

» — Monsieur, je n'ai rien entendu.

» — Êtes-vous malade?

» — Je ne le suis jamais.

» — Il y a quelqu'un avec vous dans la chambre.

» — Monsieur, cherchez. »

Il chercha partout :

« Parbleu, dit-il, je suis bien sot de fureter ainsi dans les coins : celui que je cherche est dans votre lit.

» — Monsieur, n'approchez pas.

» — Je veux le voir.

» — Quels affreux soupçons!

» —Parbleu ! si j'étais un Apollon, je ne serais pas jaloux

» — Monsieur, je vous déclare que je suis bien gardée.

» — Je ne me fie pas à votre vertu.

» — Ni moi non plus, peut-être; mais n'approchez pas. »

Il approcha, et la princesse lâcha Sultan, qui, ne faisant aucune différence entre un mari et un voleur, aboya, et mordit le prince jusqu'au sang.

« Madame, criait-il, est-ce un chien ou un diable ?

» — Monsieur, je vous avais averti; mais je suis bien aise que vous voyiez que ma vertu est en sûreté.

» — Faites retirer votre Sultan, madame, il revient à la charge et ne me reconnaît pas. »

Sultan le mordait en effet de nouveau : « Au diable votre vertu, s'écria le prince de Conti ! Sultan ne vivra plus demain. » Le lendemain, la mort de Sultan étant résolue, un valet de pied vint le chercher avec une corde pour aller le noyer. Le pauvre animal, comme s'il eût prévu son sort, tourna un œil mélancolique sur sa

maîtresse, qui se reprocha de laisser immoler son gardien. Elle alla trouver le prince, et demanda sa grâce. Le prince n'en voulait pas entendre parler.

« Monsieur, dit-elle, si Sultan périt, je ne réponds plus de moi; et quoique dans un premier moment il vous soit échappé de dire : au diable la vertu, je vous estime assez pour croire que vous reviendrez sur une semblable exclamation.

» — Madame, je vous garderai bien moi-même, sans votre chien.

» — Monsieur, rendez-vous plus de justice. D'ailleurs, je vous le déclare, du jour où Sultan ne couchera plus avec moi, je me crois obligée de quitter votre maison.

» — Et où irez-vous, madame?

» — Au couvent de Port-Royal. »

Sultan fut épargné; mais il mourut l'année d'après : on ne dit pas si sa mort fut naturelle ou si son nom de Sultan lui portant malheur, son règne se termina par le cordon comme celui du dernier empereur des Turcs : je le croirais assez; car la princesse se retira à Port-Royal, soit pour

coucher à mon hôtel, et le lendemain je me reveillai académicien : pour n'en plus parler que, lorsque cela en vaudra la peine, je raconterai ici quelque chose de mon discours et du jour de ma réception. Faire mon discours moi-même c'était peut-être un peu déroger; lire celui d'un autre qui irait se vanter partout de l'avoir fait pour M. le duc, c'était tout aussi peu de mon goût. Chacun m'offrant cependant sa plume, je résolus d'employer ces messieurs sans leur laisser la satisfaction de pouvoir réclamer leur travail dans leurs œuvres complètes. J'acceptai d'abord les offres empressées de Fontenelle, et je ne refusai pas celles de Destouches et de Campistron. J'eus donc trois discours au lieu d'un, et je remerciai bien ces trois beaux esprits, qui me promirent tous les trois le secret, se promettant au fond tous les trois à eux-mêmes de ne pas le garder une fois que la cérémonie serait faite et le discours applaudi.

Fontenelle était à mes yeux l'homme le plus spirituellement superficiel de son temps. Il le sentait bien lui-même, lorsqu'en offrant au régent son traité de la *Géométrie de l'in-*

fini, il lui dit, sous la forme d'une naïveté fine :

« Monseigneur, il n'y a que huit hommes en Europe capables de comprendre ce livre.

» — Monsieur, je vous fais mon compliment.

» — Du tout, Monseigneur, l'auteur n'est pas de ces huit-là. »

Fontenelle n'a fait de la science que pour les gens du monde, car s'il eût été réellement savant, il n'eût pas obtenu les succès de société qui étaient les seuls dont il était jaloux. Le discours qu'il m'apporta brillait de ces traits fins, de cette précision élégante, de ces mots du monde qu'il savait si bien adapter aux sujets les plus abstraits : il y avait, par-ci par-là, une manière d'éloquence, mais un peu factice, une éloquence d'académie en un mot ; ce n'était pas là un discours de grand seigneur, il y avait trop de cette réserve qui ne va pas avec le laisser-aller plus noble de nos négligences.

Destouches, qui revenait de sa mission en Angleterre, avait de l'usage et n'était pas étranger aux formes du beau monde : on n'est pas diplomate pour rien ; mais son style n'é-

tait pas assez ferme : son discours manquait de traits; je le trouvai plus froid que digne.

Je n'aurais jamais prononcé le discours de Campistron. Cet auteur était gentilhomme, mais auteur secondaire et gentilhomme de petite noblesse; j'aurais aimé plus de verve méridionale dans un poète toulousain : son discours était peut-être assez correct, mais commun et plat.

Que fis-je avec ces trois pièces d'éloquence qui venaient de trois hommes diversement spirituels? J'appelai Rafé, mon valet de chambre, et lui donnant mon opinion sur toutes les trois, je lui fis comprendre ce qui me convenait, ce qui me paraissait passable dans chacune. Mon valet de chambre eût certes suffi pour faire mon allocution aux trente-neuf, mais comme il se piquait de littérature, je redoutai sa vanité autant que celle de Fontenelle, de Destouches et de Campistron; je lui demandai seulement de m'extraire la quintessence de l'esprit de ces trois messieurs et de m'arranger cela un peu proprement, en le mêlant à quelques idées à moi que je lui dictai. Il y ajouta quelques unes de

siennes qui n'étaient pas les plus mauvaises, et mon discours fut fait.

Je le prononçai d'une voix ferme, avec un air d'aisance qui étonna quelques uns de nos immortels assez peu forts sur les manières du monde. La séance était brillante, le cortège des dames, qui y occupaient les places réservées, semblait prêter quelque chose de ses grâces à la grave assemblée; elles s'associèrent franchement à mon succès. Il n'y avait d'embarrassé dans l'enceinte que Fontenelle et Campistron, mes collègues, ainsi que Destouches qui ne l'était pas encore. On voyait à leur manière d'écouter qu'ils saisissaient quelque vague réminiscence de leur faconde, mais c'était tout. Aucun n'aurait pu dire enfin : le discours est de moi. Voici quelques phrases sur Louis XIV, qui furent très applaudies :

« Il manquait à la gloire de l'Académie, et à » la perfection des heureux desseins de monsei- » gneur le cardinal de Richelieu, que le plus » grand roi du monde les honorât de sa protec- » tion. Il était bien juste qu'un prince sous le » règne duquel les arts et les belles lettres ont

» eu tant d'éclat, fût le chef d'un corps qui doit » en être juge. Louis-le-Grand voulait l'être par- » tout, et faire triompher l'esprit et le goût dans » le sein de son royaume, comme il a fait long- » temps triompher ses armes au dehors. Il avait » allumé le flambeau de la guerre, et répandu la » terreur chez ses ennemis; mais en même temps » il voulait que ses conquêtes ne dérangeassent » pas l'ordre et la tranquilité. »

J'ajoutai encore, en parlant toujours du même prince :

« Je dirai seulement que je l'ai vu réunir la » fierté la plus redoutable à ses ennemis et la » bonté d'un père de famille. Sa cour a été l'asile » des princes malheureux. Jamais roi n'est monté » sur le trône avec une majesté plus grande, ni » n'en a rendu l'accès plus facile. Prêt à toutes les » heures du jour à écouter le moindre de ses su- » jets, et prêt à lui rendre justice; charmé qu'elle » pût lui être favorable, prompt à répandre ses » bienfaits, il savait les accompagner de grâces » qui en doublaient le prix. Respecté de ses su- » jets, redouté de ses ennemis, adoré de ses do- » mestiques, il est mort avec un courage héroï-

»que et chrétien, regretté de tout son royaume »et admiré de l'Europe entière (1) ! »

Je ne disais là, du reste, que ma pensée sur le roi Louis XIV. Je ne prétends pas qu'il n'y ait le revers de la médaille, et que quelques traits d'égoïsme ne parlent haut contre lui. Je n'écrivais pas l'histoire, mais un discours académique. Encore une fois, je fus si généralement applaudi que je me laissai aller à un mouvement d'amour-propre littéraire, et me complus toute la journée dans mon titre d'académicien.

Rentré le soir à l'hôtel, je reçus un dernier compliment, celui de Raffé, qui mit un peu d'amour-propre à me répéter tout ce qu'il avait entendu dire. « Du reste, monsieur le duc, ajouta-t-il, vous pouvez avoir une idée de l'effet que vous avez produit, par ce paquet de lettres

(1) On a affecté de remarquer dans les différentes vies du maréchal duc de Richelieu que le manuscrit de ce discours contenait plusieurs fautes d'orthographe : cela est vrai ; on en a conclu que le maréchal ne savait pas écrire : nous avons vu plusieurs manuscrits d'hommes célèbres dans les lettres et qui contiennent plus de fautes ; on aurait dû aussi vérifier l'écriture du discours de M. de Richelieu. Nous en avons deux manuscrits sous les yeux, et les fautes ne sont pas les mêmes dans les deux.

(*Éd.*)

de félicitation qui sont parvenues à votre adresse depuis la séance! »

Véritablement le paquet était considérable, et je reconnus bien que la plus grande partie de ces lettres étaient écrites par un sexe que la très peu galante Académie française n'admet pas dans son sein. Je n'ouvris que la première; elle était de mademoiselle de Charolais : la voici.

« MON CHER DUC,

» Ou plutôt mon cher académicien, car c'est à » l'académicien que je m'adresse; c'est lui que je » désire entretenir. Venez donc ce soir, qu'il fasse » lune ou non. Je serai moi-même au pied du » mur pour vous avertir s'il y avait quelque dan- » ger. Venez sans crainte; je veux être la pre- » mière à vous féliciter; je veux m'entretenir » avec vous de votre nouveau titre; je veux vous » entretenir des intérêts des lettres, et savoir de » vous ce qu'il faut pour rendre un académicien » l'homme le plus heureux du monde : venez » donc, je le veux; venez mon cher Armand! je » veux vous voir. »

Les *je veux* de cette lettre me blessèrent d'abord : *je veux* est un mot trop fier sous la plume d'une femme, fût-elle reine : *tel est notre bon plaisir* serait même mieux, s'il n'était terme de protocole; mais *je désire* est bien assez. N'est-ce pas déjà un ordre quand une maîtresse l'emploie. Je me rappelai ensuite la nuit du régime de l'esprit, et je répondis en ces termes à mademoiselle de Charolais; car il faut exercer de temps en temps quelques représailles contre les femmes pour n'être pas victime :

« MADEMOISELLE,

» Combien votre compliment me flatte! c'est » le compliment d'une femme d'esprit, d'une » femme qui serait de l'Académie si les femmes » pouvaient en être. Ah! si je disais à mes doctes » confrères combien vous eûtes de l'esprit l'autre » nuit, je ne désespérerais pas de leur voir faire » exception en votre faveur à la première va- » cance. Condamné à la discrétion, ou plutôt » heureux d'avoir joui sans rival de cette nuit » d'un entretien si spirituel, je me contenterai » d'en nourrir ma mémoire. Vous en fûtes si

» prodigue cette nuit-là que ma provision dure
» encore : vous avez été la muse de mon discours,
» vous l'êtes encore de cette lettre, vous le serez
» de tout ce qui sortira de ma plume ou de
» ma bouche pendant toute cette semaine au
» moins; mais dès que je sentirai ma provision
» s'épuiser, je retournerai à la source. Pour
» ce soir je suis encore en fonds, *je ne veux*
» *pas* abuser de votre libéralité d'esprit, je ne
» veux pas vous forcer à une vaine prodigalité, je
» ne veux pas vous priver surtout de votre som-
» meil pour un pauvre académicien qui ne l'est
» pas encore depuis assez long-temps pour se
» croire en état de vous endormir.

» En échange de votre compliment, ô ma
» muse! agréez donc mes remerciements très
» humbles et l'hommage de votre indigne ado-
» rateur.

» RICHELIEU, *de l'Académie française.* »

Malgré cette réponse ironique et peut-être un peu impertinente, il me prit envie de passer ma soirée de manière à concilier l'amour et la littérature. Pour cela j'ouvris ma liste au lieu d'ou-

vrir d'autres lettres, et mon œil s'arrêtant sur le nom de madame de Tencin, je me dis que je ne pouvais m'adresser, pour finir un jour semblable, à une dame plus littéraire, quoiqu'elle n'eût publié encore ni le *Comte de Comminge* ni le *Siége de Calais*. Je me dirigeai donc chez madame la chanoinesse Alexandrine-Claudine Guérin, marquise de Tencin.

Elle était seule et dans son boudoir, attendant quelqu'un, et ses gens crurent que c'était moi, car ils m'introduisirent immédiatement comme si on leur avait recommandé, à demi-mot: Vous ferez entrer la personne qui viendra.

« Ah! monsieur le duc, me dit-elle, que c'est aimable à vous de venir chercher mon compliment! Les honneurs ne vous rendent pas fier.

» — Ils ne me rendront pas ingrat du moins, j'espère, et je venais remercier celle de toutes les femmes que je connais qui parle le mieux belles-lettres, beaux-arts...

» — C'est-à-dire chez qui on en parle, reprit-elle modestement.

» —Soyez plus juste pour vous-même. Qu'est-ce qui inspire Fontenelle et les autres beaux

esprits qui se réunissent ici autour de leur divinité? »

En parlant ainsi je m'établis sur mon siége en homme qui se propose de prolonger sa visite; je crois même que je détachai mon épée, ou que j'indiquai par toute autre manière de me mettre à mon aise, que je voulais être traité en ami intime. Un léger embarras se trahit sur le visage de madame de Tencin.

« Monsieur le duc, me dit-elle après quelque hésitation. me permettrez-vous de vous avouer que j'attendais quelqu'un?

» — Quelqu'un, madame?...

» — S'il faut vous le nommer...

» — Est-ce un académicien?

» — Pas encore.

» — Ah! j'espère que vous voudrez bien alors me donner la préférence.

» — Mais, monsieur le duc, songez aux conséquences...

» — J'y songe, madame; avez-vous peur de vous compromettre par une conférence littéraire? Si c'était avec le duc de Richelieu tout seul, je ne dis pas; mais que peut faire à votre

réputation un tête-à-tête avec un académicien?

» — Monsieur le duc sait mieux que personne qu'un rendez-vous est chose sacrée.

» — Si c'est avec un amant nouveau, avec un amant jeune, je me retire.

» — Monsieur le duc, c'est avec ce que je pourrais appeler un amant politique.

» — Ah! je comprends, et c'est peut-être lui que j'entends. »

En effet on frappait à petits coups mystérieux en dehors de la porte du boudoir.

« Je parie que c'est Dubois, continuai-je.

» — Justement.

» — Eh bien! dis-je en allant tirer le petit verrou protecteur de ce charmant boudoir, permettez-moi, puisque je suis surpris, de le faire au moins un peu attendre. »

Les petits coups redoublaient. « Veuillez répondre, madame, et trouver quelque excuse. »

Madame de Tencin prit son parti en femme d'esprit, et s'approchant de la serrure : « Est-ce vous, monsieur le cardinal? dit-elle.

» — Sans doute, répondit Dubois qui com-

mençait à s'impatienter, et déjà prêt à jurer, selon son usage.

» — Je vais vous ouvrir; un moment, s'il vous plaît.

» — Morbleu ! dépêchez-vous.

» — Un peu de patience : et en répondant ainsi elle me regardait de manière à me prier d'ouvrir.

» — Dites que vous n'êtes pas seule, lui dis-je de manière à ce qu'elle n'eût pas besoin de le répéter, car Dubois entendant une voix d'homme, s'écria :

» — Vous êtes donc avec quelqu'un, madame?

» — Oui, monsieur le cardinal, mais avec quelqu'un qui s'en va.

» — C'est donc une affaire secrète que vous traitez avec ce quelqu'un-là?

» — Non, monsieur le cardinal.

» — Madame, dites que c'est une affaire littéraire.

» — C'est une affaire littéraire, reprit madame de Tencin, répétant jusqu'à la fin le reste du dialogue tel que je le lui soufflai.

» — Une affaire littéraire? dit Dubois, pas davantage?

» — Pas davantage!

» — Quelle plaisanterie! et avec qui, s'il vous plaît?

» — Avec un académicien.

» — Un académicien! répliqua Dubois; Richelieu est de l'Académie depuis ce matin, je parierais que c'est lui.

» — Justement, monsieur le cardinal, dis-je à mon tour en ouvrant la porte et me montrant. Justement, c'est moi-même.

» — C'est le diable, cria-t-il avec un juron : je vois, monsieur le duc, que pour n'être pas supplanté par vous, il manque encore au cardinal Dubois d'être de l'Académie.

» — Vous en serez, j'espère.

» — Il le faudra bien. C'est heureusement plus facile que d'être du sacré collége. Je vous remercie toujours de m'en avoir donné l'idée, car je n'y songeais pas. »

Je fis mes excuses à madame de Tencin, elle s'expliqua avec Dubois de manière à être justifiée à demi, et je les laissai achever ou recom-

mencer mon entretien littéraire. Mais le cardinal tint parole : lorsque M. Dacier mourut, il se mit sur les rangs et fut mon collègue d'emblée : comment refuser sa voix à un cardinal premier ministre? Si quelques malins osèrent dire que mes seuls titres académiques étaient mes billets doux, d'autres ne manquèrent pas pour remarquer que Dubois n'en avait d'autres que les jurons dont il avait enrichi la belle langue française (1); cela n'empêcha pas Fontenelle de répondre au récipiendiaire empourpré de manière à l'étourdir à force d'encens. Je n'ai jamais entendu de discours plus impudemment louangeur (2), et tout le monde en riait ou haussait les épaules, excepté l'Académie, qui voyait un protecteur dans le plus vil des valets. Nous avions néanmoins parmi nous presque autant de philosophes que de grands seigneurs.

Cependant Dubois, se rappelant mon triomphe littéraire chez la dame de ses pensées, crut le

(1) On lui doit aussi d'avoir fourni un synonyme à certain poisson qu'on n'appelle plus qu'un *cambrai* à la cour et à la ville.

(*Note du duc de Richelieu.*)

(2) Le duc n'exagère rien. Voyez dans les œuvres de Fontenelle ce discours, modèle d'adulation. (*Éd.*)

jour de sa réception favorable pour étendre ses conquêtes, et se rendit chez madame la marquise Du Deffant, alors jeune, un peu folle, point aveugle, et assez tendre en amour pour ne pas mériter encore ce titre de grande égoïste dont nos contemporains l'ont si volontiers gratifiée. Le régent l'avait rendue sensible; c'est presque dire que j'avais précédé ou suivi de très près Son Altesse Royale : je n'ai pas bien présentes à l'esprit les dates de cette passion-là. Dubois voulait depuis quelque temps se donner le relief de nous succéder : la jeune marquise était trop coquette pour lui rire en face, et elle flatta même assez finement son amour-propre (car le vieux satyre ne voyait plus guère que de l'amour-propre en amour), pour que monsieur le cardinal se persuadât qu'il ne frapperait pas inutilement à sa porte en s'y présentant le front ceint de la couronne académique. Hélas! monsieur le cardinal, j'étais prévenu et je ne vous accordai pas même cette petite ovation.

Je me rendis de l'Académie chez madame Du Deffant, qui fit encore moins de façons que madame de Tencin pour se prêter à la plaisanterie.

Je ne lui demandai d'ailleurs aucune scène, et ce fut Dubois qui vint la chercher, car, lorsqu'il se présenta et qu'on lui refusa la porte, il persista pour entrer.

« Mais madame est occupée, dirent les valets.

» — N'importe, j'entrerai; j'ai à lui communiquer des affaires trop sérieuses pour les remettre à demain.

» — Mais madame n'est pas seule.

» — J'entrerai encore, y aurait-il avec elle un régiment. »

C'était un ministre qui parlait. Les gens de madame Du Deffant connaissaient le caractère de Son Éminence : ils avaient toujours vu leur maîtresse traiter avec égard un homme aussi important : ils le laissèrent forcer le passage après s'être donné les dehors d'un peu de résistance. Nous sommes tous à la discrétion de nos valets; j'ai moi-même été maintes fois importuné dans mon hôtel par des dames qui savaient fort bien profiter du moment où l'incorruptible Rafé n'était pas dans l'antichambre. Madame Du Deffant et moi nous n'avions pas même pensé à mettre un verrou ; c'était peut-être une preuve de notre in-

nocence; mais Dubois n'en tint pas compte, lorsqu'ouvrant le cabinet où nous étions en conférence privée, il nous aperçut sur le même divan ; c'était justement la place qu'il ambitionnait, celle où il avait cru pouvoir parvenir sans obstacle par le chemin de l'Académie : et cette place était prise, et prise par qui ? par l'homme qu'il pouvait bien appeler le mauvais génie de ses amours, car je n'ai pas raconté combien de fois des scènes à peu près semblables avaient eu lieu entre nous. Celle-ci fut une des plus violentes : nous vîmes Dubois rougir et se gonfler de sa triple colère de cardinal, de ministre d'académicien outragés. Ses lèvres s'agitèrent convulsivement avant qu'il pût prononcer même un jurement. « Vertubleu ! s'écria-t-il enfin, vertubleu (je me sers à dessein d'un pâle synonyme) ! était-ce la peine de me faire prosterner à vos pieds pendant six semaines et de faire tant la bégueule avec moi, pour recevoir ainsi familièrement ce diable d'homme, qu'il faut que je retrouve partout ? »

Pendant cette apostrophe je conservai ma position sur le canapé, une main dans celle de la

marquise, l'autre dans ma veste, et mes jambes étendues et croisées sur un tabouret. J'avais l'air, en un mot, d'être chez moi.

« Mon cher confrère..., dis-je à ce brutal.

» — *Mon cher confrère !* morbleu ! allez-vous encore vous moquer de moi ? reprit-il en m'interrompant.

» — Mon cher confrère, continuai-je avec toute la grâce de ce sang-froid dont nous accablons si souvent la pétulance bourgeoise d'un parvenu, rendez grâce à ce titre, le seul que j'aie de commun avec vous ; car je pourrais, sans cette fraternité qui n'existait pas hier, trouver votre sortie ou plutôt votre entrée fort inconvenante. Pour ce qui me concerne, je n'y ferai donc pas attention : c'est à madame à vous dire ce qu'elle en pense et à me donner ses ordres, je suis prêt à les exécuter envers et contre tous, sans exception de personne, mais aussi sans pique personnelle.

» — Moi ! dit la marquise ; mais j'aime beaucoup monsieur le cardinal ; je ne vois pas pourquoi je me fâcherais : qui sait si quelque jour je n'aurai pas quelque tort envers lui : je lui deman-

derai alors la même indulgence que je lui accorde. En attendant, j'espère qu'il va se calmer et voir les choses du bon côté.

» — Je vois, madame, que toutes vos belles phrases sont une monnaie courante que vous distribuez à tout venant, dit Dubois en train de faire une querelle. Vous vous moquiez de moi, mais je ne serai plus votre dupe; je vous croyais une demi-vertu au moins, et vous me prouvez que vous êtes une... »

J'interrompis Dubois à mon tour : « Mon cher confrère, vous êtes académicien : faites bien attention au mot que vous allez dire, et ne le prononcez point s'il n'est pas dans le Dictionnaire.

» — Au diable l'Académie et le Dictionnaire! reprit Dubois, qui commençait pourtant à s'adoucir ayant un peu exhalé sa bile; au diable l'Académie; ce n'est pas le fauteuil que je vous enviais.

» — Cependant, mon cher confrère, vous me permettrez de vous complimenter sur votre discours de ce matin : que d'esprit, que de talent! voilà un discours! l'Académie était sous le charme de votre éloquence!

» — Morbleu ! monsieur le duc, me prenez-vous pour un autre ?

» — Non, certes, votre harangue était adorable : vous avez parlé comme Démosthènes.

» — Vraiment, j'ai bien autre chose à faire que de m'amuser à pérorer ces gens-là : ma harangue n'est pas plus de moi (1) que la vôtre n'était de vous ! »

» — La mienne ? je n'y tiens pas, monsieur le cardinal, je vous le jure ; mais je n'ai encore entendu personne s'en dire l'auteur.

» — Et, mille diables ! qu'est-ce que cela me fait, après tout ? il s'agit bien de l'Académie !

» — Madame la marquise, dis-je à madame Du Deffant, M. le cardinal a peut-être quelque chose à vous dire qui autorise son obstination ; voulez-vous que je lui cède la place ?

» — Non, non, reprit Dubois, je m'en vais ; j'ai dit à madame son fait ; je n'ai plus rien à lui dire.

» — Mon cher confrère, j'admire votre modération.

(1) Fontenelle avait fait le discours de Dubois : la demande et la réponse. (*Note du duc de Richelieu.*)

» — Bon, bon! dit enfin Dubois en sortant, mon cher confrère, puisque confrère il y a, souvenez-vous que je vous aime mieux à l'Académie qu'ici.

» — Monsieur le cardinal, lui criai-je en le rappelant, je veux vous prouver toute mon estime : allons, madame, dis-je à madame Du Deffant, ne laissez pas partir sans l'embrasser le successeur du savant M. Dacier. »

La marquise se prêta de bon cœur à la cérémonie, et le successeur de M. Dacier fut embrassé pour l'*amour du grec*.

Je remerciai madame la marquise Du Deffant de son aimable préférence et lui promis de n'être point ingrat. Ma visite se termina d'elle-même après quelques petites médisances sur le prochain, car déjà la marquise avait quelque penchant à être caustique.

CHAPITRE XIV.

Douceur de madame de Villeroi. — Expression de sa figure. — Son esprit négatif. — Quelques unes de ses lettres. — La lettre de Mantes. Encore le clair de lune. — La grossesse. — L'ennui. — Le calme. — Quelque chose de mieux que le tête-à-tête. — Courte et bonne. — Partie carrée. — Quelle était la somnambule du château. — Les aveux de Charlus. — Son proverbe à tout propos. — Je suis surpassé. — Je prends mon parti. — Je donne de l'esprit. — Je n'en tire pas vanité. — Ma discrétion. — Droit d'entrée pour les hommes dans ma galerie de tableaux. — Petit souper délicat. — Les mystères d'Éleusis. — Soirée terminée trop vite. — Sagesse de ces dames.

Je ne dirai pas précisément en quoi consistait la beauté de madame de Villeroi; il y avait dans l'expression de sa figure quelque chose de si doux qu'elle semblait surtout plaire par cette expression-là plutôt que par ce que ses traits avaient de remarquable : on ne lui trouvait aucun défaut, parcequ'elle n'était pas méchante ; mais j'ai entendu dire quelquefois qu'elle manquait d'esprit; je ne m'en aperçus pas dans notre intimité, du moins tant que je l'aimai. Nous

nous brouillâmes, et je renouai avec elle ; je n'ai jamais aimé deux fois une femme qui n'avait que sa beauté pour me charmer : il me semble que madame de Villeroi n'était pas brillante comme mademoiselle de Charolais, ni vive et enjouée comme madame de Duras, qui m'occupèrent en même temps qu'elle; mais il y a loin d'un esprit calme à la niaiserie d'une sotte ; elle avait même parfois des sortes de boutades, ou de petites mutineries qui rendaient bien piquante sa figure si douce. Je crois que sa réputation d'Agnès datait de son adolescence : on citait d'elle des questions qui, selon moi, étaient plus innocentes que niaises. Mais nous sommes en vérité des critiques bien exigeants à l'égard des femmes! Si elles sont vives, nous les accusons d'être légères, étourdies, capricieuses ; et si elles sont bonnes, sans affectation, nous nous rions de leur simplicité. Voici du reste quelques lettres de madame de Villeroi écrites à diverses époques et sous l'influence de diverses impressions ; j'en citerai quelques autres avant de la quitter tout-à-fait, et l'on pourra juger de son esprit.

PREMIÈRE LETTRE DE MADAME DE VILLEROI

A M. LE DUC DE RICHELIEU, CHEZ LA DUCHESSE DE ***, A NANTES.

« MONSIEUR LE DUC,

» Je suis femme de parole : mon mari est enfin à la veille de partir pour le voyage que vous savez ; je vous en donne avis. Demain à onze heures je ne serai chez moi que pour vous. Ne croyez pas que je me décide à cette démarche sans avoir mis tous les torts du côté de M. de Villeroi : je lui ai fait comprendre que je ne pouvais lui pardonner plus long-temps d'être sacrifiée encore plus à sa vanité qu'à son goût pour d'autres ; il m'a répondu avec son ton de forfanterie ordinaire. Je commence à craindre pour lui que vous ne soyez chargé de le punir car je me sens vraiment d'accord avec vous. Mais à votre tour, ne me traiterez-vous pas au bout de quelque temps comme M. de Villeroi et quelles représailles pourrai-je exercer contre vous? vous aurez, j'espère, la loyauté de me le dire. Venez donc, à l'heure convenue, me prou-

» ver que je ne suis pas trop à blâmer de vous » préférer mon légitime seigneur et maître...

» V. »

On reconnaîtra là cette lettre qui était tombée, à Mantes, entre les mains de l'indiscrète madame d'Aigue-Vives. Celles que je vais faire suivre ont rapport à notre liaison pendant un mois environ, avec toutes les vicissitudes de quelques absences, de quelques nouveaux rendez-vous, et autres incidents d'une intrigue.

DEUXIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

« MON CHER ARMAND,

» Vous êtes un avocat dangereux quand vous » plaidez contre M. de Villeroi : j'ai besoin du » moins de m'exagérer vos talents pour diminuer » ma faiblesse ; vous aviez dans mon cœur un » juge intéressé à vous faire gagner votre procès. » Venez demain pour plaider de nouveau, je vous » donnerai audience sur mon tribunal, comme » vous appeliez hier le malheureux sofa du ca- » binet.

» V. »

TROISIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI

Ce mercredi au soir.

« MON CHER ARMAND,

» Je ne pourrai pas aller demain chez M. de » Sully comme nous en étions convenus, parce- » que je suis obligée d'aller dîner chez mon père » qui a la goutte très fort. J'en arrive dans le mo- » ment, et j'y ai passé toute la journée à m'en- » nuyer comme un chien; j'en userai de même » encore demain, et j'espère qu'après-demain » vous m'en dédommagerez. Je n'ai jamais eu » tant de plaisir qu'hier, et j'avoue que je vous » aime plus que jamais. J'attends vendredi avec » grande impatience; je me flatte que je n'en au- » rai pas moins, et qui durera plus long-temps. » Adieu, mon cher duc! Aimez-moi un peu, et » je serai trop heureuse. »

QUATRIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

« MON CHER ARMAND,

» J'ai été assurément bien aise, ce matin, quand » mon laquais m'a apporté votre lettre, car il y

» avait bien long-temps que je n'avais eu de vos » nouvelles, et elles me sont plus chères que je » ne puis vous le dire. J'ai une inquiétude mor- » telle que vous ne m'aimiez pas autant que je le » souhaite, et que vous n'ayez déjà changé pour » moi. Il y a tant de femmes à Paris beaucoup plus » belles que moi et bien plus aimables, que je » tremble que vous ne m'ayez point été fidèle : » mais je suis bien sûre qu'il n'y en a point qui » vous aime jamais autant que je le fais. Ce qui » me rend inquiète encore davantage, c'est le temps » infini que vous avez été sans m'écrire, et il me » semble que votre lettre d'aujourd'hui est moins » tendre qu'à votre ordinaire. Vous m'avez gâtée » dans les commencements, c'est votre faute. » Pardonnez-moi ces petits reproches et mes » soupçons, que je souhaite de tout mon cœur » que vous ne méritiez point ; et soyez bien per- » suadé que c'est l'excès de mon amour pour » vous qui en est cause. Il ne tiendra qu'à vous, » mon cher duc, de les détruire en me donnant » votre parole que vous ne m'avez point oubliée.

» Je m'ennuie à mourir, premièrement de ne » vous point voir et d'être toute la journée avec

» mon mari ; j'espère qu'à la fin de la semaine je » pourrai retourner à Paris. J'ai souffert hier la » nuit prodigieusement d'une colique ; je crus » mourir : mais, par bonheur pour moi, je n'ai » point fait de fausse-couche, et je n'étais point » grosse. Je me porte fort bien aujourd'hui.

» Je suis charmée que vous soyez un peu con- » tent de votre couteau : j'espère que vous le gar- » derez pour l'amour de moi et du chiffre qui est » au bas ; je voudrais qu'il fût plus beau.

» Adieu ! J'ai peur que mes lettres ne vous en- » nuient. Pour moi, je ne me lasse point de vous » renouveler les assurances de ma tendresse. Si » vous vouliez m'écrire, vous le pourriez ; il y a » la poste qui passe à Essone, et de là on m'en- » voie mes lettres : mais faites-les adresser au » dernier par Saint-Louis, afin que cela soit plus » sûr. »

CINQUIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

« MON CHER ARMAND,

» Je fus hier au désespoir de ne pouvoir aller » souper chez M. de Saint-Germain, où je crois

» que vous étiez: mais mon père, à qui je e dis,
» me conseilla de n'y point aller; il me dit que
» si par hasard vous y étiez ce serait de quoi
» me faire des affaires sérieuses avec M. le M. de
» V. (1), qui devait venir souper ici, et qui était
» très en colère de ce qu'il vous avait vu l'autre
» jour un moment dans la même maison. Plai-
» gnez-moi un peu d'être obligée, pour avoir la
» paix avec ma famille, de sacrifier le seul plaisir
» que j'ai au monde, qui est de vous voir. Vous
» me faites tourner la tête, car je ne pense nuit
» et jour qu'à vous. Je suis la plus malheureuse
» personne qu'il y ait au monde; tout me réussit
» de travers. Hier j'espérais que vous seriez au
» cours et que je vous y verrais; je ne vous y
» trouvai point, et je m'y ennuyai à mourir. Mon
» mari est revenu hier pour jusqu'à vendredi. Le
» clair de lune nous empêche de nous voir, et je
» me meurs d'impatience de vous embrasser. Je
» fais demain semblant de faire mes pâques; je
» passerai la journée dans mon couvent. Mon
» père me vient de dire qu'il ne soupait point

(1) Le maréchal de Villeroi beau-père de madame de Villeroi.
Note du duc de Richelieu.)

» chez lui, voyez si vous voulez me donner quel-
» ques heures : il faut absolument que j'aille sou-
» per avec vous dans votre petite maison. En-
» voyez-moi votre carrosse chez M. le Grand, sur
» les sept heures, avec Lafosse, et j'irai vous trou-
» ver. Adieu. Je me fais un grand plaisir de vous
» embrasser aujourd'hui.

» V... »

SIXIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

Ce lundi à deux heures.

« MON CHER ARMAND,

» Je ne comprends pas ce qui vous est arrivé,
» et pourquoi votre carrosse n'est pas venu à
» l'hôtel de la R., comme nous en étions conve-
» nus. Je l'ai attendu jusqu'à près d'une heure,
» au grand chagrin de toute la compagnie, qui
» voulait se coucher, et j'ai été obligée de me
» faire ramener par le comte de Louvois. Je ne
» me suis jamais sentie si impatientée que ce soir,
» ni tant d'envie de jurer. Je m'étais fait un plai-
» sir infini de passer au moins deux heures avec
» vous, et je vois mes projets renversés. Je meurs

» de peur que ce ne soit par la sottise de mon la-
» quais ; car il vient de me dire qu'il n'avait plus
» trouvé votre carrosse chez vous. Je lui avais
» pourtant dit de s'y trouver à dix heures et de-
» mie comme vous m'aviez dit. Mandez-moi ce
» qui en est, et si notre souper de demain sub-
» siste ; sinon il faut que ce soit à notre petit ca-
» baret, car il faut absolument que je vous voie
» demain. Envoyez-moi votre carrosse dans la cour
» du Palais-Royal : j'irai chez la M. de R. ou
» bien chez moi. J'aimerais mieux le dernier ;
» trouvez un expédient pour que ce puisse être
» de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et mandez-
» moi l'heure. Adieu, mon cher duc ! J'attends
» votre réponse, et comptez que je vous aime plus
» que l'on n'a jamais aimé.

» V... »

SEPTIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

« MON CHER ARMAND,

» Je suis dans l'espérance de vous voir ce soir ;
» mandez-moi si elle sera vaine ; j'espère pour-
» tant que non, et que vous saurez mettre à

» profit l'absence de mon mari. M. de Melun m'a » fait dire hier par le petit Palu une nouvelle » qui m'inquiète fort. Je l'ai fait prier de passer » ici pour savoir si cela est bien sûr. Je vous » suis obligée de la complaisance que vous avez » eue d'aller au cours; je fus très aise de vous » y voir, mais bien fâchée quand on me dit le » soir que la promenade vous avait fait mal à la » tête. Adieu, mon cher duc! Venez ce soir, je » vous le demande en grâce, j'ai besoin de vous, » j'ai besoin de vous jurer que je vous adore, et » que je n'aime que vous dans le monde.

» V... »

HUITIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

De Bourbon, ce 11 juin.

« MON CHER ARMAND,

» J'attendais aujourd'hui de vos nouvelles, » j'ai vu arriver les lettres, et avec douleur qu'il » n'y en avait pas de vous. Les autres me sont » bien indifférentes; que m'importe qui m'écrit » quand ce n'est pas vous? Cette négligence est » bien cruelle quand on est éloigné de ce qu'on » aime et qu'on ne s'occupe que de lui. J'ai peur

» de vous ennuyer en vous parlant toujours de
» mon amour ; je sens que c'est toujours la même
» chose : cessez donc d'être aimable. Ayez, s'il
» vous plaît, la patience de m'écouter, pour vous
» punir d'être si paresseux; car je ne puis sans
» frémissement m'arrêter à l'idée que vous vous
» occupez d'une autre.

» Ma grossesse subsiste toujours. Je compte
» partir mardi ou mercredi, mais je ne sais en-
» core le jour où j'arriverai à Paris ; c'est selon
» si M. de Tingry est encore à Beaumont, car je
» lui ai promis d'y passer deux ou trois jours.
» J'aimerais bien mieux qu'il n'y fût plus ; son
» départ seconderait bien l'impatience que j'ai
» de vous revoir. Tout ce que je souhaite, c'est
» que vous m'aimiez autant que je vous aime.
» Occupez-vous à faire faire votre portrait : je
» veux l'avoir à mon retour. Quand je ne pourrai
» avoir l'original autant que je le désire, j'aurai
» du moins la consolation de porter la copie sur
» moi.

» Adieu, bon ami ! mon Louison, je suis folle
» plus que jamais de toi.

» V... »

NEUVIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

« MON CHER ARMAND,

» Comme vous étiez triste hier soir ! avouez que » si le duc de Richelieu osait bâiller vous l'auriez » fait; j'ai donc fait de pénibles réflexions sur » moi-même, mon inquiétude m'a reprise, et j'ai » pensé un moment que, puisque j'étais si peu » aimable avec un amant, mon mari n'avait peut-» être pas eu tant de tort de s'éloigner de moi. Ce » n'est donc pas assez d'aimer celui qu'on préfère, » on peut encore s'endormir dans l'attachement » le plus tendre. Je ne vous cacherai pas qu'une » des choses qui m'ont le plus séduite quand je » me suis vue l'objet de vos hommages, c'est l'idée » qu'un homme aussi aimable et aussi spirituel » que vous me donnerait de l'esprit et de l'ama-» bilité, pour lui du moins, sinon pour les autres. » Je prévois que vous allez animer notre liaison » par quelque infidélité, ou que quelque contra-» riété viendra nous arracher à ce calme qui tue-» rait notre amour. J'ai cependant tant de peur

» de vous perdre que je préfère je ne sais quel » malheur à votre inconstance..., etc.

» V... »

Je vais transcrire ma réponse à ce dernier billet; elle me servira de transition à ce qui doit suivre :

« MA PETITE REINE,

» Vous avez peur du calme, vous avez peur de » l'orage, vous avez peur de tout; vous connaissez » par la lecture l'amour des romans de La Cal- » prenède et de Scudéri, qui dure pendant de » longs volumes; mais ces romans passent de » mode, vous le savez bien. *Courte et bonne* c'é- » tait la devise de cette excellente duchesse de » Berry, dont les folies eussent bien étonné nos » grand'mères. Rendez-vous demain où vous » savez : je ne vous y attendrai pas seul, vous » verrez qu'il y a quelque chose de mieux encore » que le tête-à-tête.

» R... »

Cette réponse venait à propos du retour de

Charlus, qui était venu me faire souvenir de la partie convenue à mon départ de Mantes. J'étais vraiment curieux de connaître la somnambule du château de la duchesse; si c'était la duchesse elle-même! pensai-je; puis j'aurais préféré que ce fût l'indiscrète madame d'Aigue-Vives. Devinez, lecteur, qui je trouvai à ma petite maison. Mais si vous voulez être surpris autant que moi, relisez d'abord le chapitre du somnambulisme. Bref, ce fut la sémillante madame de Duras que Charlus m'amenait.

« C'est ici qu'il faut venir vous trouver, monsieur le duc, me dit-elle, pour avoir de vos nouvelles.

»— Madame, j'avoue ma négligence, une multiplicité d'occupations.....

»— Oui, votre discours à l'académie, par exemple.

»— O ciel! quelle ironie! Moi, négliger les dames pour une sotte harangue!

»— C'est donc pour la dame qui doit être d'une partie à laquelle je n'aurais pas dû consentir sans l'extrême envie que j'avais de vous revoir?

» — Vous me faites regretter que ce soit un autre que moi qui vous amène.

» — Que voulez-vous? vous m'avez si souvent répété qu'un ami, un chevalier, était une chose nécessaire pour toute dame à la mode; vous m'avez tant trouvée à plaindre quand je n'en avais pas, que je n'ai pu rester si long-temps sans en accepter un.

» — Vous me faites expier cruellement ma conduite; mais Charlus, mon ami, ce n'est pas là notre somnambule.

» — Quoi donc! tu ne m'avais pas reconnu, mon cher Richelieu? il n'y avait d'autre somnambule que moi.

» — Mais cette femme que je poursuivis?

» — C'était moi : j'avais remarqué que madame laissait sa porte entr'ouverte depuis que la bonne Henriette avait été convaincue de somnambulisme; je conçus le projet d'aller voir si les somnambules lui faisaient réellement peur; et jugeant plus sûr, pour mon expérience, de changer de sexe, j'avais pris un costume féminin : tu te trouvas là pour me poursuivre; je jouai la somnambule de mon mieux, et quand je fus par-

venu à te mettre sous clef, (parceque s'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, il ne faut pas non plus deux chasseurs pour un seul lièvre), je redescendis bien vite, et achevai mon expérience à tes dépens. Je fus pris pour toi chez madame, et quand je me fis connaître, je n'obtins ma grâce qu'à condition que je serais plus fidèle que toi; justement le lendemain tu désertas le château et les châtelaines pour l'académie; tu es resté quinze jours et même trois semaines sans donner de tes nouvelles, j'aurais été chasseur bien maladroit si je n'avais profité du permis de chasse que tu voulus bien m'accorder à ton départ.

» — Charlus, mon cher Charlus, m'écriai-je, je te pardonne! le tour est digne de moi! »

Franchement, j'enviai ce tour à Charlus, et je n'eus pas de repos que je ne le lui eusse payé: mais ce jour-là je me gardai bien d'en être ou d'en paraître fâché; jamais je n'avais été plus aimable, surtout avec madame de Villeroi quand elle fut arrivée : cette bonne marquise s'attribuant le mérite de tout ce qui m'échappa en saillies et en tendresses, ne cessait de me répéter

que j'étais enfin le Richelieu qu'elle avait rêvé sur ma réputation ; madame de Duras, de son côté, me regardait de manière à rendre Charlus jaloux s'il s'en fût aperçu. Je fis mieux : je ne voulus pas que la gentille Duras eût tout l'esprit des deux dames, j'inspirai ou je soufflai si bien madame de Villeroi, que, moins préoccupée du passé et de l'avenir que sa compagne, elle trouva des saillies et des mots heureux qui eussent étonné ceux qui lui avaient fait une réputation de gros bon sens; madame de Duras, qui était du nombre, n'en revenait pas :

« Vraiment, me dit-elle tout bas, vous faites des prodiges depuis que vous êtes de l'académie!

» — Vous vous trompez, lui répondis-je en riant. C'est madame de Villeroi qui a de l'esprit comme quarante : si je vous disais que c'est elle qui a fait mon discours.

» — Voudriez-vous me faire croire que c'est une Deshoulières?

» — Vrai, je ne connais que vous qui ayez plus d'esprit qu'elle ; rappelez-vous l'art avec lequel vous persuadâtes à votre Henriette qu'elle était somnambule.

» — Vous ne l'avez pas oublié?

» — Sans madame de Villeroi, je voudrais y être encore. »

Charlus ne nous laissa pas continuer cette explication.

« Souviens-toi du proverbe, me dit-il, nous sommes ici sur la foi de ton hospitalité.

» — Que cette maison est jolie! dit madame de Duras; elle n'est pas au-dessous de sa réputation.

» — Vous en aviez donc entendu parler?

» — Quelquefois.

» — Mon ami, dit Charlus, tu as mis ces petits temples de Cupidon à la mode : on en cite plusieurs qui rivalisent avec le tien. Pourrais-je voir certaine galerie de portraits?

» — Mon cher Charlus, c'est la seule chose que je ne saurais montrer aux hommes.

» — C'est donc un sanctuaire?

» — Oui, mon ami : tout profane qui voudrait y entrer devrait y déposer un *ex voto*.

» — Lequel?

» — Le portrait de sa femme ou le sien propre avec les ornements de Jupiter Ammon sur la tête.

» — Des cornes ! n'en parlons plus. »

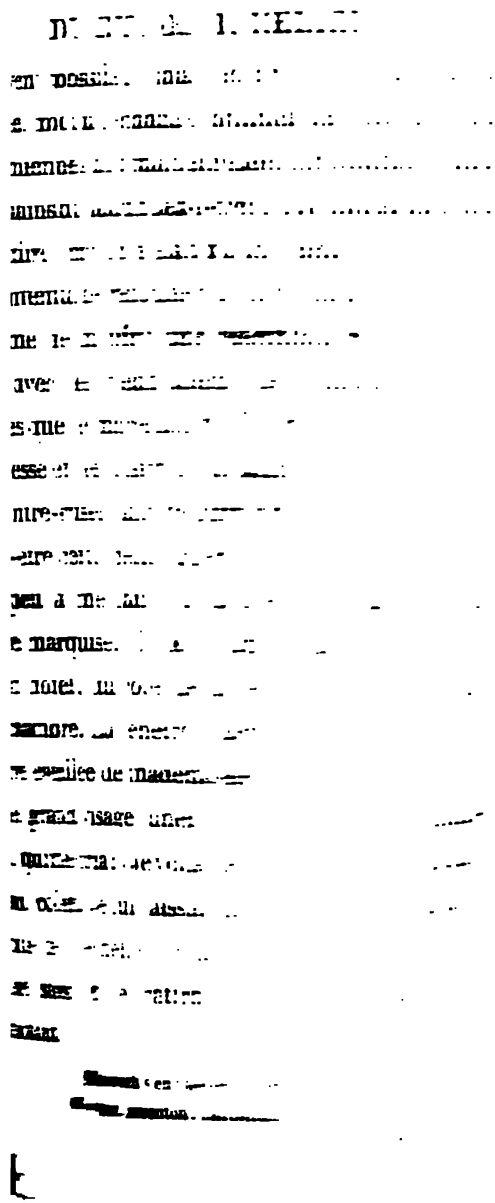
On nous servit un souper délicat qu'assaisonnèrent force anecdotes, force mots joyeux : mais du reste tout se passa avec la plus grande décence. Je sais qu'on a répandu des bruits étranges sur les mystères de ma petite maison, comme chez les Grecs on calomnia les mystères d'Eleusis ; je ne les réfuterai pas, ce serait les accréditer : ce que je raconterai par la suite expliquera ces propos.

La soirée se termina trop vite au gré de notre gaieté, mais nous avions avec nous des dames titrées d'une conduite régulière, qui ne se souciaient pas de braver l'opinion ; aucune d'elles n'avait figuré aux orgies du régent : elles avaient à cœur le soin de leur sagesse relative ; elles rentrèrent donc chez elles avant minuit, aussi sages ce jour-là que la veille.

CHAPITRE XV.

Suite de ma liaison avec la marquise de Villeroi. — Le maréchal Géronte. — *Malbrough s'en va-t-en guerre.* — L'épée pucelle. — Le couvent. — Les deux cousines. — Les deux neveux du curé. — Conversation édifiante des deux abbés. — L'évêque de Beauvais. — La tentation de Saint-Aignan. — La réclamation des chanoines. — La pénitente mise aux Madelonnettes. — Le sermon improvisé. — Je prêche aussi bien que Massillon. — L'abbesse indulgente et charitable. — La collation. — Le charme d'une conversation décente. — Regrets que laissent les deux abbés. — Le curé renie ses neveux. — Lettres de madame de Villeroi. — Le mari absent. — Les récriminations. — La brouille et le raccommodement. — La grossesse.

Ma liaison avec madame la marquise de Villeroi ne fut pas terminée ce jour-là; mais je mentirais si je prétendais lui avoir été très fidèle. Madame de Duras eut à se reprocher de m'avoir forcé de prendre ma revanche sur Charlus. Cependant mon assiduité fut pour la marquise de Villeroi. Non seulement j'allais la visiter le plus



Une autre fois je l'aperçus qui se cachait, en vrai Géronte, derrière une petite porte latérale : je me gardai bien d'entrer ; mais je le régalai d'une chanson qui ne le rendait pas moins malheureux que celle de Malbrough :

Quand Charles sept, contre l'Anglois,
N'avait plus d'espérance,
De Jeanne-d'Arc Dieu fit le choix,
Pour délivrer la France.
Ne t'embarrasse pas, grand roi!
Cent fois plus sûre qu'elle
Dans le fourreau de Villeroi
Il est une *pucelle*.

Enfin, comme il avait été fort galant dans sa jeunesse, et qu'il était plus fort sur les stratagèmes d'amour que sur ceux de Frontin (1), le vieux maréchal parvint à avoir contre sa belle-fille des preuves irrécusables ou à peu près. Il fit assembler la famille en conseil de guerre, et, du consentement de tous, la marquise de Villeroi fut condamnée, pour l'honneur du nom de Vil-

(1) Je dois peut-être éviter l'équivoque en prévenant les dames que le nom de Frontin, aujourd'hui plus connu comme le nom d'un valet de comédie, fut jadis celui d'un sénateur romain (*Sextus Julius Frontinus*) qui a laissé un traité fort estimé sur les ruses de guerre.
(*Note du duc de Richelieu.*)

leroi, à aller faire pénitence dans un couvent.

Elle eut tout juste le temps de me prévenir qu'on l'emmenait en captivité, elle ne savait où. C'était désormais une véritable héroïne de roman qui réclamait toutes mes promesses. Je ne fus pas long-temps sans découvrir le lieu de sa retraite, et je pus enfin avoir avec elle une correspondance qui me fournit les moyens de pénétrer jusqu'à la captive. Plus d'un obstacle se présentait : ce n'était pas un de ces couvents comme l'abbaye de Chelles, ni comme la Madeleine du Tresnel, où je pouvais m'introduire sans crainte de causer un grand scandale ; mais loin de m'effrayer des difficultés, j'étais trop jeune et trop audacieux pour ne pas les considérer comme un attrait de plus dans l'aventure.

Un même intérêt me donna un frère d'armes. La marquise de Villeroi avait trouvé dans le couvent une cousine à elle que le même péché avait fait condamner à la même pénitence, madame la comtesse de Neuville, que les mauvais traitements d'un mari brutal avaient forcé de prendre le chevalier de Guémenée pour consolateur. D'accord entre elles, les deux cousines nous rapprochè-

rent, le chevalier et moi : tout fut convenu pour nous introduire dans le cloître. Nous profitâmes d'un jour de fête où les religieuses étaient plus occupées, les pensionnaires plus libres. Nous nous déguisâmes en abbés, puis nous allâmes descendre chez un desservant du voisinage, qu'il nous avait été assez facile de gagner, et qui nous présenta comme les deux neveux tonsurés du curé de Joire, supérieur du couvent.

C'était la première fois que je me voyais en petit collet : vraiment, je faisais un abbé mignon. Guémenée n'était pas mal non plus : notre bonne mine seule nous eût au besoin servi de recommandation. L'air timide et modeste que nous prîmes n'empêcha pas l'abbesse de nous supposer beaucoup d'esprit : elle nous fit l'accueil le plus gracieux, et nous adressa tant de questions que nous fûmes bien forcés de la charmer par quelques unes de nos réponses. Jamais le couvent n'avait entendu des abbés aussi distingués : elle me prédit, à moi, que je serais un jour un évêque ou un cardinal pour le moins. Quant au chevalier, qui avait conservé un peu plus de patelinage dans ses façons, il lui fut conseillé de

s'en tenir au talent du confessionnal. La conversion était édifiante, nous l'égayâmes sans sortir du cercle des affaires de l'église.

« Non, dit le chevalier sans avoir l'air d'y penser, je redoute les piéges du malin esprit, je ne veux pas confesser, de peur de faire comme l'évêque de Beauvais.

» — M. de Saint-Aignan? » demanda l'abbesse, qui, femme et curieuse sous son béguin, n'était pas fâchée d'ouïr une nouvelle version d'une histoire qu'on lui avait peut-être racontée déjà dix fois.

« Vous le connaissez peut-être, madame? dit le chevalier.

» — Que la Vierge m'en préserve! reprit-elle; on prétend qu'il vient d'être relégué à Cîteaux par ordre supérieur.

» — Hélas! oui, madame. On a arrêté monseigneur au moment où il se sauvait dans la terre des païens.

» — En Afrique, peut-être?

» — Non, en Angleterre.

» — Croyez-vous, monsieur l'abbé, que ce soit le tentateur en personne qui se fût introduit sous

les habits d'une jeune fille dans le confessionnal de M. de Saint-Aignan ?

» — Je l'ai cru d'abord ; mais la jeune fille s'est laissée enfermer aux Madelonnettes ; et si j'étais Satan, ce n'est pas dans ce couvent-là que je me laisserais cloîtrer.

» — Miséricorde ! quel est donc ce couvent ?

» — Une maison de filles repenties ; pas une seule novice ! répondis-je en prenant la parole à mon tour.

» — Jésus ! Marie ! dit l'abbesse ; on devrait épargner de pareils scandales à l'église !

» — Mais, madame, on ne pouvait, dit le chevalier, s'empêcher de faire droit aux réclamations des chanoines de Beauvais.

» — Ce sont les chanoines qui ont dénoncé leur évêque ?

» — Certainement. D'abord on avait été un peu jaloux de voir un si jeune prélat ; le duc de Beauvilliers lui-même, qui est son frère, avait fait au feu roi des représentations sur son âge ; mais madame de Maintenon protégeait l'abbé de Saint-Aignan, dont il faut avouer que la piété était exemplaire.

» — C'était un jeune saint, mesdames, et saint il resta dans son diocèse jusqu'à ce qu'il se mît à confesser. Vous savez que la jeune créature alla au confessionnal exprès pour le séduire.

» — Miséricorde !

» — Elle parla si bien sur ses péchés, qu'elle troubla l'innocence du prélat. Ce n'était pas une nonne, comme vous voyez.

» — Elle en dit peut-être plus qu'elle n'en avait fait, la malheureuse !

» — Je n'en sais rien ; mais monseigneur fut si zélé pour la convertir, qu'après l'avoir visitée chez elle, il voulait la loger à l'archevêché.

» — Quelle abomination !

» — Ce fut alors que les chanoines intervinrent et en écrivirent à Rome. Toute la famille de M. de Saint-Aignan, et le cardinal de Noailles qui se mêla de cette affaire, se récriaient contre les chanoines, tant était grande la renommée de piété et de bonnes mœurs du jeune prélat depuis six ans qu'il administrait son diocèse. Hélas ! il ne faut qu'une petite pierre d'achoppement pour nous faire tomber. Les informations ne prouvèrent que trop que la plainte des chanoines était fondée

Le malin esprit s'était même tellement emparé de l'évêque, qu'il résista à toutes les remontrances, et il projetait d'aller se faire protestant à Londres, ce qui ne vaut guère mieux pour un évêque que d'aller se faire circoncire à Constantinople.

» — Il a donc été prévenu ?

» — Oui, madame, et, comme je vous le disais, enfermé à Citeaux, où l'on dit qu'il tourmente le pauvre abbé du matin au soir !

» — Mes sœurs, dit l'abbesse, je recommande ce malheureux évêque à vos prières !

» — N'oubliez pas, dis-je, la pauvre diablesse qui est aux Madelonnettes.

» — Sans doute, mes sœurs; que sainte Madeleine ait pitié d'elle » (1).

Le chevalier s'en tira avec une anecdote. Je n'en fus pas quitte à si bon marché : c'était jour de petite fête; puisqu'on recevait deux abbés, on ne voulut pas se passer d'un petit sermon. L'abbesse s'adressa à moi pour cela, et me dit qu'elle

(1) L'aventure de M. de Saint-Aignan fit du bruit dans le temps, à ce qu'il paraît. Nous la retrouvons dans les Mémoires de Dangeau. (*Ed.*)

ne doutait pas plus de ma complaisance que de mon talent.

« Vraiment, madame, répondis-je, je suis très embarrassé, ni mon cousin ni moi nous n'avons *les pouvoirs*!

» — Cela n'y fait rien, monsieur l'abbé ; ce ne sera qu'un exercice dans le grand parloir : rien ne s'oppose à un petit discours. »

Je ne me rendais pas ; elle insista.

« Allons, ne soyez pas si timide.

» — Mais je ne suis pas préparé.

» — En avez-vous besoin pour une simple exhortation en trois points ?

» — Je n'irai pas jusqu'au second.

» — Essayez toujours, l'auditoire ne sera pas nombreux.

» — Eh bien ! vous serez indulgentes.

» — Très indulgentes.

» — Songez que je prêche d'abondance et que c'est vous qui l'exigez.

» — Tout ce que vous direz sera bien dit. »

Je consentis, contraint et forcé. Le chevalier me touchait le coude et me regardait avec un demi sourire qui disait combien il s'amusait de mon

embarras. Je me piquai au jeu, et quand une fois je fus en train, Massillon aurait été jaloux ; je m'exprimai avec grâce, j'inventai des textes, je citai des Pères de l'église qui n'ont jamais existé, mais je fus beau, sublime ; je fis pleurer, oui, pleurer ; je m'étonnai moi-même. Le don de la parole est une belle chose !

Que de félicitations je reçus ! Qu'on estima le curé de Joire heureux d'avoir un si grand orateur dans sa famille ! Comme on remercia le desservant d'avoir amené des abbés tels que nous ! Le brave homme croyait presque s'être trompé et que nous étions des abbés véritables ; ce qui le charmait surtout, c'est que nous tenions notre parole de nous conduire avec décence, d'édifier plutôt que de scandaliser : ce n'était qu'une honnête plaisanterie, et elle lui était bien payée.

Le sermon fini, les félicitations reçues, nous obtînmes d'entretenir madame de Villeroi et sa cousine, avec l'abbesse seule pour témoin.

« Si vous pouviez convertir ces dames ! nous dit-elle ; je soupçonne qu'elles nous ont été confiées en pénitence de quelque péché.

» — Vous ne savez donc pas lequel ?

» — Je ne voudrais pas le savoir. Elles protestent de leur innocence, et je serais fâchée de ne pas avoir l'air de les croire. »

La bonne abbesse était réellement pleine de charité; mais un peu curieuse, un peu indiscrète; je l'ai déjà fait observer. Elle fut édifiée de nos discours à ces dames, et n'en comprit pas toutes les allusions. Elle nous laissa même un quart d'heure sans sa présence: un quart d'heure! c'est encore beaucoup. Fidèles à nos engagements envers notre introducteur, nous en profitâmes sans en abuser. L'abbesse revint et nous dit qu'elle s'était absentée pour donner des ordres nous concernant. Voilà Guémenée qui s'alarme de l'air mystérieux avec lequel cela nous fut dit. Il fut bientôt rassuré; il s'agissait de nous faire faire une collation avec ces deux dames. La collation fut acceptée: l'abbesse, madame de Villeroi, sa cousine, Guémenée, le desservant et moi nous goûtâmes la dîme de toutes les douceurs et confitures du couvent. Souper délicat, entretien sans scandale, vous nous parûtes de délicieux plaisirs, dans le calme de ce cloître, comparés même à la liberté de mes petits appartements.

Je crois vraiment qu'avec un sermon de plus de ma façon, je me serais converti moi-même avec les autres. Il fallut se séparer; nous laissâmes des regrets jusque dans le cœur de l'abbesse. Elle nous invita à revenir la voir : nous ne lui fîmes plus qu'une seconde visite; le curé de Joire nous renia pour ses neveux.

Sortie de sa pieuse retraite, madame de Villeroi n'en fut peut-être pas plus sage. Voici encore quelques unes de ses lettres : j'aime à les citer pour prouver combien se trompaient ceux qui ont prétendu qu'elle ne savait pas écrire.

DIXIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

Ce mercredi soir.

» Votre lettre est arrivée un moment après que » j'ai été sortie, mon cher Armand; c'est ce qui m'a » empêchée de vous faire réponse sur-le-champ. » Il est vrai qu'hier j'aurais pu vous voir, et que » j'attendis chez mademoiselle d'Armagnac jus- » qu'à huit heures votre carosse : mais il y a plus » de ma faute que de celle de votre laquais, car » j'aurais dû vous mander que cela était pressé et

» qu'il vous cherchât. Mais je croyais qu'en en-
» voyant de bonne heure chez vous on vous trou-
» verait. J'en fus au désespoir, car j'avais grande
» envie de vous embrasser; il faut réparer cela
» le plus tôt possible, je meurs d'envie de vous voir.
» Mon mari part vendredi pour l'Ile-Adam, venez
» le soir ici. J'ai été coupable d'une petite hypo-
» crisie, car j'ai passé tout le matin à l'église, et
» le reste du temps dans un couvent à m'ennuyer
» beaucoup. Songez quelquefois à une femme
» qui ne peut vivre sans vous, et qui ne changera
» jamais. »

ONZIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

Ce jeudi au soir.

« MON CHER ARMAND,

» J'ai eu le plaisir de parler de vous bien long-
» temps aujourd'hui avec la personne qui m'ap-
» porta hier votre lettre; quoique ce soit une fai-
» ble ressource, c'est pourtant la seule consola-
» tion que j'aie quand je ne puis vous voir; je
» m'en meurs de chagrin; et je l'ai chargée de

» prendre avec vous des arrangements là-dessus. » Ma santé est fort bonne à présent, mais on m'a » pourtant conseillé de ne pas sortir encore de- » main. Je suis bien fâchée de ne vous pas » voir ce soir, c'était un vrai jour pour cela; » mon mari va au bal, et moi je passe la soirée » toute seule. Si mon laquais n'avait pas été ma- » lade, je vous l'aurais proposé: mais je ne sais » comment faire tant qu'il le sera; j'avoue que » cela me met au désespoir, et qu'il est impossible » d'exprimer ce que je souffre de ne vous point » voir. Vous êtes trop aimable de vous en aper- » cevoir un peu, et votre lettre d'hier m'a fait un » plaisir infini. Je mérite en vérité que vous ayez » pour moi ces sentiments-là, car il est impossi- » ble d'avoir une passion plus forte que celle que » j'ai pour vous, et il ne tiendra pas à moi qu'elle » ne dure long-temps. »

DOUZIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

Lundi au soir.

« MON CHER ARMAND,

» Il y a plusieurs jours que je n'ai entendu

» parler de vous, et Lafosse dit toujours à mon » laquais qu'il n'est pas jour chez vous; c'est ap- » paremment un prétexte dont vous vous servez » pour ne me faire rien dire, ou bien vous dor- » mez tard pour réparer les fatigues que vous avez » à l'hôtel de Condé. Je ne doute point que vous » n'y ayez été avant-hier, car je trouvai votre » berline de nuit qui allait vous rechercher avec » un homme dedans. Je comptais que ce serait » mon jour ce soir, mais sans doute que vous » avez quelque chose de mieux à faire, et j'atten- » drai que vous me proposiez vous-même de ve- » nir me voir, puisque quand cela vient de moi » vous ne l'acceptez pas. »

DOUZIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

Ce jeudi au soir.

« Vous ne devez point, mon cher Armand, » vous en prendre aux influences des astres ni au » peu de bonheur que vous avez ce mois-ci; cela » n'est bon que pour la plaisanterie : mais vous ne » devez attribuer mon changement pour vous qu'à

» votre conduite qui m'y a déterminée, non pas
» sans peine assurément. Vous n'avez point à
» craindre avec moi les tracasseries que vous avez
» essuyées de mademoiselle de Charolais. Je ne fe-
» rai point autant de bruit qu'elle, je n'en suis pas
» capable; mais vous pouvez compter aussi que
» je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir trom
» pée comme vous avez fait, et que je n'aura
» pour vous, tant que je vivrai, qu'un très grand
» mépris. Vous faites fort bien de ne vous pas
» donner la peine de vous justifier sur madame
» de Durfort (1), cela serait inutile, et j'en ai ap-
» pris beaucoup plus que je n'en voudrais savoir.
» Je ne puis douter non plus que vous n'ayez vu,
» cet été, la petite Le Gendre; et pour madame de
Flamarens, il n'a pas tenu à vous que vous ne
» l'ayez sur votre liste aussi. Voyez, après cela,
» le cas que je dois faire de l'amitié d'un homme
» qui savait que je l'aimais passionnément et
» qui me trompait toute la journée! Je vous assure
» que je me trouve bien heureuse de n'être plus
» exposée à pareilles choses! J'aurais peut-être

(1) Madame de Duras.

» été assez sotte, malgré tout ce que je sais, pour
» me raccommoder avec vous si vous aviez voulu
» quitter madame de D..., mais, Dieu merci!
» vous ne me l'avez pas seulement proposé; et je
» comprends bien, malgré la grande amitié que
» vous dites avoir pour moi, que je ne mérite
» pas que l'on me sacrifie une aussi grande beauté
» qu'elle. Je souhaite que cela dure, mais je ne
» le crois pas: comme apparemment son portrait
» vous fera plus de plaisir à regarder que le mien,
» je vous prie de me renvoyer demain celui-ci
» par mon laquais, afin que je n'entende plus
» parler de vous. »

Madame de Villeroi était fâchée tout de bon; il ne tenait qu'à moi de la prendre au mot; je sentis qu'il m'en coûtait encore; d'ailleurs j'avais un projet pour lequel elle devait m'être utile. En général j'ai toujours répugné à rompre une intrigue avec éclat, dans l'intérêt même de la personne qui me quittait ou que je quittais. Ce n'a jamais été mon principe de vivre avec une maîtresse comme si elle devait être un jour mon ennemie: ce principe machiavélique est tout au plus excusable en poli-

tique; je me flatte, au contraire, d'avoi
servé une grande clientelle d'amies pa
dames que j'ai connues. Je me suis r
plus d'une fois mon fameux billet à
de Gœbriant. Je répondis donc à mad
Villeroi :

« MA CHÈRE MARQUISE,

» Je me reconnais coupable et dema
» don à votre bon petit cœur. Ne m'aba
» pas à mes défauts ; sans vous ils sera
» plus énormes. Quant à votre portrait,
» vez où il est; je vous propose de vé
» prendre vous-même : vous le trou
» moins avec la couronne de myrte
» que quelle est celle qui règne sur m
» Venez, je suis impatient de vous r
» me condamnez pas à vous aimer en e

» R

La bouderie dura encore trois jours
desquels madame de Villeroi fit de
réflexions et me répondit. J'ajoutera
ponse le reste de sa correspondance.

TREIZIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

Lundi.

« MON CHER ARMAND,

» Vous êtes trop aimable d'avoir un peu d'im-
» patience de me voir, je n'en ai pas moins assu-
» rément de vous embrasser; mais il m'est im-
» possible d'aller demain dans votre petite maison,
» car je suis engagée avec madame de Villequier,
» à qui je n'oserais manquer, pour aller à *Ténè-*
» *bres;* et il me serait impossible de m'en débar-
» rasser après, parceque sûrement elle viendra
» souper ici : mais pour samedi je le pourrai ai-
» sément. Mon père va à Maisons pour deux ou
» trois jours, et je resterai seule à Paris. Je compte
» vous voir tous les jours pendant ce temps-là;
» mais je voudrais vous apercevoir demain quel-
» que part, ou à *Ténèbres* ou au Cours. Je me
» fais une joie indicible de souper samedi avec
» vous; vous la comprendrez aisément, car vous
» penserez à celle que j'ai ordinairement quand
» je vous vois.

» Adieu; je vous aime plus que jamais. »

QUATORZIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

De Villeroi, ce vendredi.

« MON CHER ARMAND,

» Il faut que ma destinée soit bien bizarre pour-
» que, toutes les fois que j'ai espéré de vous re-
» voir, il se soit trouvé toujours quelques obsta-
» cles. Je suis dans ce cas-là aujourd'hui. Je
» comptais partir hier : mais quelque chose me
» prit qui m'obligea de me mettre au lit, où je
» resterai neuf jours, ne sachant ce que cela de-
» viendra. En vérité, je suis bien à plaindre d'être
» contrainte par ma santé de rester à la campa-
» gne vis-à-vis de celui que vous savez, et d'avoir
» dans le cœur la passion du monde la plus vio-
» lente. Je ne peux plus vivre si je ne reçois de
» vos nouvelles. Il faut absolument que vous m'é-
» criviez : c'est la seule chose qui puisse adoucir
» mon chagrin ; je ne sais plus quand je vous re-
» verrai. Si ma santé me le permet, je compte
» pourtant partir de demain en huit, mais je
» n'ose plus faire de projets pour m'en retourner
» à Paris, car ils me réussissent trop mal. Je suis

» trop malheureuse pour faire jamais ma volonté. Je ne serai pas si malheureuse cependant si » vous ne m'avez pas oubliée, et si vous m'aimez » encore un peu malgré la longue absence que j'ai » faite. Adieu, mon cher duc! Pour moi, rien » n'est capable de me faire jamais changer pour » vous, et je vous adore. »

QUINZIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

De Paris, ce vendredi au soir.

« J'ai reçu aujourd'hui votre lettre, mon cher » duc. Vous êtes en vérité trop aimable de pen- » ser un peu à moi et d'être fâché de m'avoir » quittée; je puis vous assurer aussi que depuis » que vous êtes parti je n'ai pas cessé un mo- » ment d'être occupée de vous, et que notre sé- » paration me fait une peine que je ne puis vous » exprimer. Il me serait impossible de trouver » des termes assez forts pour vous représenter la » douleur que j'en ai aussi vivement que je la » ressens; mais je vous renvoie à votre cœur et » vous prie de faire réflexion à la tendresse que » vous me connaissez pour vous; après cela vous

» la comprendrez aisément. Je compte toujours
» partir mercredi ; et mon voyage sera encore
» plus court que je ne le croyais, parceque celui
» de Beaumont est rompu, mon père ayant tou-
» jours la goutte. Mon mari est parti ce matin
» pour son régiment ; il me fit hier ses adieux,
» auxquels je ne répondis point ; je les ai trouvés
» si différents de ceux que vous m'aviez faits !
» M. de M... a trouvé avec bien de la peine ce
» peintre. Votre portrait n'est pas encore com-
» mencé, et il m'a dit que celui sur lequel il de-
» vait le copier ne vous ressemblait point. Je l'ai
» prié de lui faire dire de n'y point travailler ;
» j'aime bien mieux attendre que celui de Gober
» soit fini pour en avoir un qui vous ressemble.
» Après cela, si vous voulez qu'il y travaille,
» faites-lui donner vos ordres, mais pour moi
» je ne veux point de celui-là. Il y a eu un incen-
» die épouvantable dans Paris ; le feu prit avant-
» hier au Petit-Pont qui est tout brûlé, et on disait
» après-midi que le feu n'était pas encore éteint.
» Cela a fait un spectacle à la vérité fort triste,
» mais tout le monde l'a été voir. Je ne sais point
» d'autres nouvelles. Adieu, mon cher duc ! Ai-

» mez-moi toujours, et soyez bien persuadé qu'il » est impossible d'aimer plus que je ne vous aime. » Mandez-moi souvent de vos nouvelles, car c'est » pour moi une grande consolation que de savoir » comment vous vous portez quand je ne peux » pas vous voir. Adieu, encore une fois. »

SEIZIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

De Bourbon, ce 28 mai.

« MON CHER ARMAND,

» Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas » reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous » m'écrivîtes il y a huit jours; je vous fis réponse » dans le moment, et l'adressai à Bergerac. Je n'ai » pas osé vous écrire depuis, à cause de ce que » vous m'aviez mandé; mais pour vous qui n'a- » viez pas, à ce qu'il me paraît, les mêmes rai- » sons, je n'imagine pas ce qui a pu vous en » empêcher : m'auriez-vous oubliée? Ah! que je » serais malheureuse, mon cher duc, si cela » était! car je vous aime comme une folle. Vous » ne pouvez pas non plus douter du plaisir que

» m'auraient fait vos lettres. Il me semble que je
» vous ai donné assez de preuves de mon amour
» pour que vous n'en doutiez pas. Jugez par là de la
» douleur où je suis depuis que je suis ici ; en vérité,
» elle ne se peut exprimer. Être séparée de vous six
» semaines, ne point entendre parler de vous,
» vous aimer de tout son cœur et n'être point sûre
» d'être aimée ! car enfin, si vous vous souciiez un
» peu de moi, vous m'auriez donné de vos nou-
» velles et vous auriez eu envie d'apprendre des
» miennes ; assurément il n'y a pas une plus
» cruelle situation au monde que la mienne. J'ai
» écrit à mon conseil pour en savoir : il m'a mandé
» que vous ne lui aviez pas donné un signe de
» vie. J'ai fait écrire mon laquais à Saint-Louis,
» qui lui a mandé la même chose ; il faut assuré-
» ment que vous ayez là-bas des occupations bien
» agréables, puisqu'elles ne vous laissent pas un
» moment pour écrire à vos amis, ou bien que
» vous soyez d'une grande indifférence. Vous êtes
» bien heureux ! Pour moi, qui malheureusement
» ne suis pas maîtresse de penser comme cela sur
» ce qui vous regarde, je souffre ce qui ne se
» peut dire ; pourvu que ce ne soit pas pour un in-

» grat ! mais j'en meurs de peur. Donnez-moi, au » nom du ciel, quelques raisons de votre silence » qui me paraissent au moins vraisemblables, et » j'ai tant d'envie de vous trouver fidèle, que cela » me tranquillisera.

» Ne me laissez pas encore long-temps sans écrire, » car ce serait de quoi achever de me désespérer, » et vous me donnez déjà assez de chagrin. Mes » remèdes sont fort avancés ; je n'en ai plus que » pour douze jours au plus ; mais je ne sais pas » précisément le jour que je partirai. Si vous vous » souciiez encore de le savoir, je vous le mande- » rais ; et si vous vous ressouvenez de la pro- » messe que vous m'avez faite de venir à Villeroi, » et que par pitié pour moi vous vouliez bien exé- » cuter ce projet, mandez-le-moi, afin que je » vous avertisse des mesures qu'il faudra prendre. » Mais non, je crois que j'ai tort de vous accuser » d'indifférence pour moi, que vous n'avez » pu faire autrement ; que ce n'est point man- » que d'amitié, et que vous êtes bien sûr de la » mienne. Vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas? » Je ne puis croire qu'après m'en avoir assurée » dans les moments les plus doux, vous me

» trompiez. Il me semble que j'ai encore cent » mille choses à vous dire, et je suis outrée de » douleur d'être obligée de finir ma lettre.

« Adieu, mon cher Armand ! »

DIX-SEPTIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROL.

De Bourbon, ce 7 juin.

« MON CHER ARMAND,

» Que je suis aise d'avoir reçu de vos nouvelles! » j'avoue que rien au monde ne m'a fait tant de » plaisir que votre lettre, et je suis charmée de » voir que vous ne m'avez point oubliée. Je vous » demande pardon de vous avoir soupçonné d'in- » fidélité (1) : je vois avec grand plaisir que je me » suis trompée, et que ce n'est pas votre faute si » je n'ai pas eu de vos nouvelles plus tôt. Vous » devez me passer ces vivacités-là en faveur de » l'excès de mon amour, et avoir pitié d'une per- » sonne à qui vous avez tourné la tête et qui

(1) Pauvre marquise : elle ne s'était pas trompée!
(*Note du duc de Richelieu.*)

» pense continuellement à vous. J'ai lu depuis
» hier cent fois votre lettre, et vous m'occupez
» toute la journée : pouvez-vous douter de la sin-
» cérité de ce que je vous mandais, et de la durée
» de mes sentiments pour vous? Ah ! ne me faites
» point ce tort-là, et soyez persuadé qu'on n'a
» jamais aimé comme je vous aime ; mettez-moi
» à telle épreuve que vous voudrez, et demandez-
» moi ce qu'il vous plaira, si vous ne connaissez
» pas encore la tendresse de mon cœur pour
» vous.

» Je comptais partir demain, et j'avais même
» envoyé mes chevaux; mais quelque chose m'a
» fait craindre que je fusse grosse. Malgré l'étour-
» derie dont vous m'accusez, j'ai pourtant été
» assez raisonnable pour prendre le parti de res-
» ter ici quelques jours encore, afin que ma fa-
» mille n'eût rien à me reprocher en cas que je
» me blessasse. Vous savez mieux qu'un autre
» qu'elle n'est pas facile, et d'ailleurs pour moi
» c'aurait été m'exposer beaucoup que de me
» mettre en chemin dans cette situation-là. Il vaut
» mieux avoir patience encore cinq ou six jours.
» Le plus fort est fait, et sans l'impatience que

» j'ai de vous revoir, ce retardement-là de mon » voyage ne me coûterait pas tant. Vous ne devez » pas douter assurément de l'envie que j'ai de » sortir de ce pays-ci, puisque vous n'y êtes » point, et que ce n'est pas pour mon plaisir que » j'y reste : mais en cas que je sois grosse, je veux » avoir grand soin de mon enfant; je crois que » vous vous doutez de ce qui me le rendra plus » cher; j'ai quelque soupçon qu'il date du der- » nier souper que nous fîmes à Neuilly. Bonet vous » fait ses compliments; il s'ennuie bien de ne » pas voir Louison (1). Je voudrais bien qu'ils » fussent joints présentement ensemble. Je vous » ai fait faire un couteau où j'ai fait mettre le » chiffre de Louison et de Bonet; je n'ose pas » vous l'envoyer, parceque c'est le courrier de » Lyon, et je vous le porterai. Écrivez-moi, puis- » que c'est toute ma consolation à présent, et » que je recevrai encore plusieurs de vos lettres » ici si vous voulez. Mandez-moi que vous vous

(1) C'étaient là, comme on le devine, de petits noms d'amitié que nous nous donnions. Ces petits noms sont charmants en amour, ils épargnent souvent de grands frais d'esprit.

(*Note du duc de Richelieu.*)

»portez bien, et que vous m'aimez toujours; »c'est tout ce que je vous demande. Pour moi, »je vous écrirai régulièrement tous les ordinai»res. Heureuse si mes lettres vous font autant »de plaisir que les vôtres m'en font! Adieu, »mon cher duc! Je vous trouve le plus aimable »de tous les hommes »

DIX-HUITIÈME LETTRE DE MADAME DE VILLEROI.

De Bourbon, ce mardi 14.

« MON CHER ARMAND,

»Je pars enfin cette nuit, et espère vous voir »mardi ou mercredi. Je crois qu'il est plus raison»nable que j'attende d'être à Paris pour avoir »ce plaisir, parcequ'il fait jour de bonne heure »à présent, et que quelques domestiques pour»raient se promener dans un parterre où il faut ab»solument passer pour venir dans ma chambre; »quelque impatience que j'aie de vous embras»ser, je crois qu'il vaut mieux ne rien risquer. »D'ailleurs je craindrais que ce voyage ne vous »fatiguât, et votre santé m'est plus chère que je

» ne puis vous dire. Ne croyez pas que ce soit par
» intérêt que je pense comme cela, mais pour
» l'amour de vous personnellement que j'aime à
» la folie. Aimez-moi un peu de votre côté, et je
» serai trop heureuse. Vous le devez en vérité
» par reconnaissance ; car on n'a jamais aimé de
» si bonne foi et si tendrement que je vous aime.
» Je ne sais ce que je ferais si vous me quittiez
» jamais ; je crois que j'en mourrais de douleur :
» mais j'espère que vous me serez fidèle. Adieu,
» mon cher duc ! Je vous jure un amour éternel.
» Ma santé est assez bonne, et ma grossesse sub-
» siste.

» V... »

CHAPITRE XVI.

Mon assiduité diminue auprès de madame de Villeroi.—Ma place est prise. La belle-sœur. — Le chevalier d'Aydie. — La réminiscence. — Madame la marquise d'Alincour. — La coquetterie des hommes. — Le souper. — Thèse soutenue par madame d'Alincour contre moi. — Mes arguments. — Le mari accusé. — Les preuves. — La duchesse de Brancas. — Les preuves sont admises. — La vengeance est le plaisir des dieux et des femmes. — Le remords.

A mesure que je paraissais moins assidu à madame de Villeroi, elle se vit recherchée par le chevalier d'Aydie, qui, brûlant de tout le beau feu d'un amour naissant, ne pouvait manquer de se rendre plus aimable que moi. La marquise ne le rebuta pas d'abord, espérant me donner un peu de jalousie; mais la jalousie n'était pas encore venue, que le chevalier était déjà récompensé de ses peines. Quand nous eûmes madame de Villeroi et moi le même besoin d'une indulgence mutuelle, les reproches cessèrent et l'amitié succéda

tout naturellement à un sentiment plus tendre. ce n'était plus moi qui gênais madame de Villeroi, mais elle était sous la surveillance indirecte de sa belle-sœur, madame la marquise d'Alincour, à qui on ne connaissait pas d'attachement, et qui semblait, par son exemple, désapprouver sa légèreté. Jeune, jolie et tendre, mais sage, vivant avec une mère sévère et soupçonneuse, la marquise d'Alincour aimait beaucoup madame de Villeroi, sans que celle-ci osât la prendre pour confidente.

Un jour la conversation tomba sur elle : j'en parlai avec tant d'estime et d'éloges, que madame de Villeroi me demanda si par hasard j'en serais amoureux.

« Je vois quelquefois son mari; mais elle, je la connais à peine, lui dis-je.

» — Vous louez les gens sur parole?

» — C'est qu'on trouve qu'elle vous ressemble.

» — Hélas! votre amitié pour moi n'est plus qu'une réminiscence.

» — Vous voulez dire que tout me la rappelle.

» — Pas tout-à-fait, mais j'aime mieux que ce soit madame d'Alincour qu'une autre.

» — Auriez-vous quelque objection à me faire souper avec elle?

» — Je ne demande pas mieux; attendez-vous à un souper digne du couvent.

» — Faut-il que je me déguise en abbé?

» — Elle tient plus à la morale qu'au costume.

» — Vous admirerez ma sagesse.

» — J'y compte. »

Elle avait raison d'y compter; lassée de se contraindre devant sa belle-sœur, madame de Villeroi eût fort désiré lui donner un amant. Elle avait peut-être fait quelques tentatives dans ce but, et sans succès; mais sachant par expérience qu'on ne me résistait guère, elle fut ravie du désir que j'avais de voir madame d'Alincour, et arrangea si bien les choses qu'elle parvint à nous faire souper ensemble.

Il est une coquetterie pour les hommes comme pour l'autre sexe; c'est l'art de faire d'abord soupçonner l'intention de plaire avant de s'expliquer trop clairement; on intrigue par là l'imagination de celle qui vous voit avancer et reculer dans le même discours, commencer une phrase sur le ton du sentiment et puis en détruire à demi l'effet

par une allusion frivole. J'employai tous les petits moyens de cette coquetterie avec madame d'Alincour, et mes attentions la flattèrent d'autant plus qu'elle me croyait encore l'amant de sa belle-sœur : les préférences qu'on obtient sur ses proches touchent plus sensiblement encore. Madame d'Alincour était souvent négligée quand elle était avec madame de Villeroi : quand deux jolies femmes sont ensemble, les hommages ne sont point pour celle qui est vertueuse. Toutes ces choses réunies me firent paraître plus aimable ; cependant je n'en pus tirer aucun avantage, parceque madame d'Alincour parla peu, s'observa beaucoup, et conserva toujours l'air imposant de la sévérité ; mais je connaissais la faiblesse des femmes, je savais prendre toutes sortes de formes, et mes succès me donnaient une confiance qui les augmentait encore. Je vis plusieurs fois madame d'Alincour ; elle m'avait craint, elle m'avait fui, elle se rassura croyant n'avoir plus rien à craindre de moi ; elle s'amusait de mon esprit, et elle entreprit de réformer mon cœur, quand j'entreprenais de séduire le sien. Je peignais d'un côté à madame d'Alincour,

le plaisir d'aimer, avec toutes les couleurs les plus séduisantes, et d'un autre, la triste vie qu'elle menait par respect pour une mère sévère qui ne l'avait pas toujours été ; je lui fis envisager la conduite de son mari, qui, comme M. de Villeroi, négligeait la plus jolie femme de Paris pour une maîtresse dont la beauté était très fanée. Je lui vantai la liberté dont jouissaient ses deux belles-sœurs ; liberté qu'elles ne devaient qu'à l'amour. Madame d'Alincour voulut à son tour me faire honte. Un homme galant, me disait-elle, est communément un homme faux, perfide, destiné par son état à porter la désolation dans les familles ; et pour justifier ces excès de séduction, vous attachez une sorte de mérite au désespoir que vous causez à des personnes que vous avez arrachées à leurs devoirs. Ah ! laissez-moi, ajoutait-elle, jouir du calme que je goûte ; l'état d'une femme sensible est un cercle de peines et de faux plaisirs ; elle est toujours punie par les remords et les dégoûts qui les suivent ; cessez de me vanter une passion dont le charme est d'autant plus dangereux qu'elle a pour objet une ivresse aveugle. Vous avez beau me dire

que chacun doit payer à l'amour un tribut de faiblesse, que le nombre des coupables non seulement en diminue le danger et la honte, mais encore nous autorise à nous y exposer ; je ne vous croirai point, et je ne sais que trop, quoique sans expérience, que les infidélités et les perfidies sont les jeux cruels de cette passion : les moyens mêmes que vous employez pour me séduire me font horreur ; les exemples que vous me citez pour m'autoriser (exemples tirés de ma propre famille, pour laquelle vous me donneriez du mépris, si je vous en croyais), me font voir votre méchanceté ; mais ce qui y met le comble, c'est la façon dont vous me peignez l'inconstance de mon mari ; quel poison affreux vous portez dans mon cœur! Quel malheur pour une femme sensible et occupée de ses devoirs, de savoir un mari qu'elle aime dans les bras d'une autre ! Quand sa conduite m'indigne, vous me prêchez de l'imiter ! »

» —C'est le seul parti que vous ayez à prendre, répondis-je, et un autre dût-il en profiter, je vous répèterai sans cesse ce qui peut vous rendre heureuse. Je ne cherche point à vous animer

contre un mari qui connaît si peu le prix de ce qu'il possède; au contraire, en vous prêchant d'aimer ailleurs, je veux bannir la jalousie de votre cœur, elle le déchire; l'amour est une passion douce, bien plus faite pour vous; tout lui est soumis, elle embrasse tous les états et tous les âges; c'est à cette passion que votre sexe doit l'empire qu'il exerce sur le nôtre; empire qui fait votre bonheur et votre gloire, qui vous soumet les sages, les philosophes et les rois. »

Je n'étais pas embarrassé, comme on voit, de soutenir la thèse : préparé à braver tous les reproches pour mon compte, à condition que je prouverais à madame d'Alincour les torts de son mari. Étourdi, léger, n'estimant de la vie que le plaisir, je croyais prêcher la philosophie la plus raisonnable, et plaignais les femmes qui s'enterraient toutes vivantes dans leur veuvage ou leur abandon.

« Achevez, dit madame d'Alincour, nommez-moi ma rivale.

» — Quoi! vous ne la connaissez pas? C'est la vieille duchesse de Brissac, qui serait votre grand'mère.

» — Je ne puis le croire.

» — C'est à elle cependant que vous devez l'in[illegible] différence que vous témoigne M. d'Alincour.

» — Le trait serait affreux.

» — Je ne saurais y penser sans indignation ajoutai-je, et à votre place...

» — Arrêtez, me dit la marquise, et laissez-moi me livrer à la douleur que vous avez fait naître. »

Notre conversation paraissait si vive, que madame de Villeroi et le chevalier qui causaient ensemble ce soir-là dans un coin du salon, commençaient à en bien augurer, quand madame d'Alincour quitta la place où elle était pour passer dans un cabinet. Madame de Villeroi l'y suivit et fut très étonnée de la trouver en larmes; elle demanda à s'en aller; sa belle-sœur lui fit en vain les plus vives instances pour la faire rester, tout fut inutile; elle voulut sortir, et sortit en effet. Je racontai notre conversation à madame de Villeroi, et pariai que j'aurais raison contre madame d'Alincour, malgré sa fuite et ses larmes. Le lendemain madame d'Alincour me fit prier de venir la voir; je ne fus point surpris du

message, et me flattai que les réflexions de la nuit avaient été favorables à mes sophismes.

« Je sais que mon mari ne m'aime plus, me dit madame d'Alincour sans me donner le temps de m'asseoir ; mais je ne puis croire qu'il me préfère une si indigne rivale.

» — Je serais le plus menteur des hommes si je vous avais trompée : une ruse semblable tournerait contre moi.

» — Procurez-moi l'occasion de les voir ensemble, si vous m'aimez, comme vous m'en assurez.

» — Je vais vous servir de ce pas ; je veux vous montrer mon amour par mon zèle. »

J'allai sur-le-champ chez le marquis d'Alincour :

« Je venais pour vous, lui dis-je, vos gens m'ont conduit dans l'appartement de votre femme au lieu de me mener dans le vôtre ; j'en ai été très embarrassé et elle très étonnée.

» — Votre embarras m'amuse, me dit d'Alincour.

» — Je me suis hâté, repris-je, d'avouer à madame que c'était une méprise ; elle a ordonné

qu'on me menât chez vous ; je viens vous proposer un souper pour demain, dans ma petite maison. Il y aura une femme charmante dont je suis amoureux ; j'espère que vous engagerez la duchesse de Brissac à y venir : il y a longtemps qu'elle est de mes amies et qu'elle me demande à souper, nous aurons la Petitpas et Muraire.

Le marquis accepta la partie avec plaisir et se chargea d'y mener la duchesse. J'allai apprendre à madame de Villeroi de quoi il était question; elle promit de mener sa belle-sœur, et je donnai des ordres rue Saint-Antoine pour ménager un lieu commode d'où les deux sœurs pussent voir tout ce qui se passerait sans être aperçues. Madame de Villeroi alla chez madame d'Alincour, elle lui apprit ce que j'avais fait pour lui procurer la satisfaction qu'elle avait demandée. Comme la démarche que madame d'Alincour allait faire ne prouvait que son amour et sa jalousie pour son mari, elle n'en prévit pas les conséquences. On la fit monter dans l'entresol qui était disposé exprès, on y avait ménagé un petit jour d'où l'on aperce-

vait tout ce qui se passait dans le salon du rez de chaussée. Sans être vue, madame d'Alincour nous vit tous arriver; madame de Nesles était celle que j'avais choisie pour la partie carrée; sa beauté rendait la figure de madame de Brissac encore plus flétrie. Après quelques momens de conversation, je proposai la promenade; madame de Brissac craignait l'air et le serein, elle resta dans le salon : c'est ce que je désirais; d'Alincour y demeura avec elle. Madame de Nesles et moi nous allâmes nous promener, et il ne tint qu'aux deux sœurs d'être témoins d'une conversation fort vive. Madame de Villeroi acheva d'aigrir sa belle-sœur, et moi, trouvant un prétexte pour laisser madame de Nesles seule un moment, j'allai joindre les deux curieuses.

« Mon désespoir est au comble, me dit madame d'Alincour.

» — Mon Dieu, madame, combien je regrette de vous avoir prouvé que j'étais incapable de mentir!

» — Ne le regrettez pas tant, car je veux être vengée.

» — De madame de Brissac, ou de votre mari?

» — De mon mari, qui me trahit pour un monstre.

» — Madame, il suffit. »

J'allai retrouver madame de Nesles; mais deux jours ne se passèrent pas sans que madame d'Alincour fût vengée. Par malheur, la vengeance seule, j'en conviens, lui parlait pour moi; je l'avais mal jugée, ce n'était ni une madame de Villeroi ni une madame de Duras. Sa tête se troubla de jalousie et de remords. Sa belle-sœur ne put jamais remettre le calme dans son âme, ni l'engager à voir comme elle la vie sous son aspect le plus gai. Il faut vraiment qu'une femme, avant de se venger de son mari, consulte ses forces. Madame d'Alincour n'était pas de son siècle; elle prit sa belle-sœur en aversion, elle lui fit un crime de l'avoir exposée à me connaître, et jura de ne plus nous revoir ni elle ni moi; qui plus est, elle tint parole. Madame de Villeroi faisait de temps en temps des retraites forcées dans un couvent; madame d'Alincour s'enferma volontairement dans un de

ces pieux asiles où doivent se réfugier comme elle toutes les femmes qui ne sont pas faites pour la vengeance.

Pour moi, je partageai vivement ses remords! Je réfutai du mieux que je pus tous les bruits qui coururent; mais j'oubliai bientôt madame d'Alincour dans la vie agitée ou m'entraîna le cours de mes conquêtes.

CHAPITRE XVII.

La dame admirée et aimée. — Insociabilité de madame la comtesse de Clagny. — Morale de madame d'Albret. — Amour méfiant. — Continuation du plaidoyer en ma faveur. — Invitation à souper. — L'hôtel de Bouillon. — Discours de madame de Clagny. — Sa raison et ses espérances. — La présidente vaniteuse. — Sa ressemblance avec une princesse. — La présidente fait l'enfant. — Ses aveux. — Les mercredis de mademoiselle de Charolais. — La saignée supposée. — La dénonciation par lettre. — L'utilité de l'innocence. — Retour de la dame aux moustaches. — La colère. — La sérénade. — La rencontre. — La partie à quatre. — Bistoquet. — Le président jaloux.

Je serais bien peu reconnaissant si j'oubliais, dans cette histoire de ma jeunesse, de parler d'une dame qui n'était ni reine ni princesse, mais qui faisait l'admiration de tout le monde par sa beauté : en la voyant, les autres femmes pensaient d'abord à être jalouses et à lui trouver au moins un défaut parmi tant de perfections; mais bientôt sa douceur la faisait aimer de celles dont les charmes étaient éclipsés par les siens.

C'était madame de Clagny : elle avait inspiré une passion violente à plusieurs hommes qui avaient tenté de la séduire, mais tous y avaient perdu leur peine et leur amour.

Madame de Clagny avait une amie, madame la duchesse d'Albret, qui, ne pouvant comprendre tant de vertu parmi tant de séductions, lui en faisait charitablement la guerre.

« Ma belle amie, lui disait-elle, vous avez une réputation d'insensibilité qui est désolante pour celles qu'on sait vous être attachées : on a l'air d'aimer une statue quand on vous aime.

» — Vous plaignez-vous personnellement de mon amitié ? lui demanda madame de Clagny.

» — Non ; mais de votre sévérité qui me semble inexplicable. Vous passez pour la femme la plus froide du monde, et, belle comme vous êtes, voyez à quel isolement vous commencez à être condamnée !

» — Il me semble que je ne fais tort à personne : suis-je haineuse, vindicative, médisante?

» — Rien de tout cela : vous êtes la douceur même.

» — Quel est donc mon crime?

» — Je vous le dis, d'être un dragon de vertu.

» — On me croit donc bien sévère!

» — Non : mais on ne vous croit pas de ce monde.

» — Je voudrais cependant avoir une maison agréable où chacun fût libre et à son aise : ce qu'on appelle une bonne maison.

» — La vôtre sera toujours triste tant que vous serez insensible : une femme raisonnable n'attire personne, les femmes la craignent, les hommes la fuient; une femme un peu moins farouche attire l'amant qu'elle préfère et tous ceux qui la désirent. »

J'aurais soufflé madame la duchesse d'Albret qu'elle n'eût pas mieux parlé ; je le lui avouai un jour qu'elle me racontait ce discours. Elle disait encore à madame de Clagny :

« Pour moi, je finirai par vous bouder comme tous les autres : vous êtes un reproche vivant pour votre siècle, on n'est pas à son aise avec vous: une femme si raisonnable en impose et humilie.

» — Hélas! dit enfin madame de Clagny, hélas! madame, c'est à moi d'être humiliée d'avoir une vertu si faible!

» — Vous voulez rire?

» — Hélas! non : les autres femmes se rendent à l'amour qu'on leur témoigne, ou quand elles aiment on les paie de retour; mais j'aime le seul homme que je ne dois pas aimer, et le seul de tous ceux que je connais qui ne m'ait pas dit la plus légère galanterie.

» — Quel est cet homme bizarre, cet homme unique?

» — C'est Richelieu que j'adore, puisqu'il faut vous le dire, et je dois ma réputation de sagesse au goût que j'ai pour un homme qui ne m'aime pas. En vain j'ai voulu arracher de mon cœur un amour malheureux : les efforts que l'on fait pour guérir une passion lui prêtent de nouvelles forces; la raison éclaire nos maux et ne nous guérit point. Je suis la plus infortunée des femmes; j'ai fui le monde par vertu, je le cherche parceque j'ai besoin de dissipation.

» — Ah, mon Dieu! que vous m'obligez par la confidence que vous me faites, dit madame d'Albret. Ne résistez point au penchant qui vous entraîne; Richelieu est charmant; il est digne de votre amour. Dès qu'il sera averti du goût que

vous avez pour lui, il viendra à vos pieds vous offrir son cœur et son hommage.

» — Oui, lui dit madame de Clagny, il viendra me jurer un amour qu'il ne sentira pas. La gloire des hommes est de tromper un sexe plus crédule que le leur parcequ'il est de meilleure foi. »

Madame d'Albret semblait n'avoir rien à répondre à cela; mais elle n'était jamais embarrassée, parceque jamais femme ne se fit une morale plus commode à son usage comme à celui de ses amies.

« Qu'importe, dit madame d'Albret, qu'on nous trompe, pourvu qu'on nous trompe bien? Une femme n'est-elle pas trop heureuse qu'un homme se donne la peine de jouer pour elle une passion qu'il ne sent pas? Lui saurions-nous plus de gré de nous paraître insensible par probité? D'ailleurs je crois que vous pouvez vous flatter d'inspirer à Richelieu une véritable passion : quand on aime bien, on est si digne d'être aimée! mais si vous n'êtes pas assez heureuse pour le fixer, sa victoire même vous guérira peut-être. L'humiliation de céder semble éclairer sur les défauts de ce qu'on aime; la résistance, au con-

traire, augmente la passion et les agrémens de l'objet aimé. Venez souper demain chez moi : Richelieu y soupe ; il ne vous a encore vue qu'en passant, il est impossible qu'il ne soit pas frappé de votre figure : je me charge de tout.

» —Non, lui dit madame de Clagny, je n'irai pas; laissez-moi encore combattre un penchant malheureux ; peut-être viendrai-je à bout de le vaincre.

» — Quelle folie ! venez, vous dis-je.

» — Non ; réflexion faite, je n'y veux point aller : la folie est de vous avoir fait un pareil aveu.

Madame d'Albret pressa encore madame de Clagny, qui ne se rendit pas. Elle me vit, m'apprit la passion que j'avais inspirée à une femme aussi belle, et m'engagea à venir souper le surlendemain à l'hôtel Soubise, où elle la mènerait.

Effectivement madame de Clagny, qui avait refusé de souper à l'hôtel de Bouillon, dans la crainte de me voir, consentit à suivre madame d'Albret chez madame de Rohan, n'imaginant pas que je dusse y être. elle m'y vit arriver avec

trouble, mais avec satisfaction. Quant à moi, prévenu, je ne parus occupé que d'elle; et le désir de plaire pouvait-il ne pas me réussir là où j'avais déjà plu avant d'avoir eu ce désir? Madame de Clagny ne put résister ni cacher sa défaite; je lui demandai la permission d'aller la voir le lendemain; elle eut la volonté de me refuser, elle n'en eut pas la force. J'avais trois rendez-vous ce jour-là; je quittai tout pour madame de Clagny : c'était une personne nouvelle, mérite supérieur auprès de moi. J'arrive avec l'empressement de l'amour, je la trouve dans une parure qui disait que j'étais attendu, je l'assure avec une éloquence trompeuse, mais toujours triomphante, que je l'adore, que je la préfère à tout, que je n'aimerai jamais qu'elle, et tout ce qui se dit en pareil cas.

» — Arrêtez, me dit madame de Clagny, cessez de vouloir me persuader de votre constance, je ne l'exige pas; je connais toute la chronique de vos amours, je ne me flatte ni de vous fixer ni de vous résister : vous avez triomphé de la petite-fille de nos rois; vous avez eu à surmonter l'orgueil que lui inspirait sa naissance, l'espoir

qu'elle pouvait avoir d'un établissement glorieux, et les combats que lui livrait sa vertu ; vous avez plu à mademoiselle de Charolais, qui en recevant les hommages de la jeunesse la plus brillante, n'a trouvé que les vôtres qui fussent dignes d'elle ; elle n'a point cherché à cacher un goût qui la flattait. C'est le dieu qu'on aime en vous aimant. La marquise d'Alincour était convaincue qu'elle n'aimerait jamais que son mari ; son cœur tendre, mais faible, ne voyait de l'amour que les suites, que les dangers, que les écueils ; une dévotion craintive augmentait ses terreurs et faisait sa vertu : vous la vîtes, ses idées changèrent, elle ne connut de dieu que vous. J'en pourrais citer mille autres, je vous ai suivi dans tous vos triomphes et j'ai gémi en secret du désir que j'avais de les augmenter sans en avoir l'espérance ; et comment se flatter de vous plaire au milieu de toutes ces conquêtes ? Vous me persuadez aujourd'hui que je vous ai plu, je me livre à cette idée flatteuse ; mais ne cherchez point à me promettre ce que vous ne me tiendrez pas, et ce que je ne désire point. C'est Richelieu volage et inconstant que j'aime,

je veux augmenter votre gloire et ne pas l'arrêter; courez, volez de belle en belle, et venez quelquefois m'apprendre vos succès : ils m'empêcheront de rougir de ce que je fais pour vous.»

Lecteur, vous attendiez-vous à ce discours-là? ni moi non plus, je vous le jure : depuis, quelques dames aussi belles que madame de Clagny me l'ont répété; mais je n'étais pas accoutumé encore à l'entendre dans la bouche d'une dame que je voyais presque pour la première fois.

Madame de Clagny, en finissant ces paroles, cacha sa tête dans ses mains; elle était vraie et sensible, elle brûlait du plus ardent amour; elle ne mit point en usage cette fausse résistance qui vient de la coquetterie plus que de la vertu. Enchanté, je croyais ne pouvoir trop lui donner de preuves de ma tendresse; elle reçut mes transports, et quoiqu'elle n'en fût pas convenue, je crois que son parti n'était pas tellement pris qu'elle ne sentît quelque douleur d'imaginer qu'elle ne pouvait pas se flatter d'avoir seule un amant aussi aimable. En effet je la vis rarement, mais je l'aimai toujours, et en fus toujours aimé.

Les deux premières femmes qui lui succédè-

dèrent ne me fournissent rien d'intéressant à raconter ; la troisième mérite quelques détails. Elle était jeune, jolie ; elle avait une voix charmante et beaucoup de talents ; elle était femme de robe et très humiliée de l'être ; elle ne voulait voir que des gens de la cour, ne parlait que de Versailles, des princesses ; ce qui lui avait donné des ridicules parmi les femmes de son état. Elle avait aimé un homme fort aimable, lui avait fait des avances, le croyant colonel, et avait rompu avec lui en apprenant qu'il n'était que capitaine. Elle mourait d'envie de me rencontrer ; elle me courait à tous les spectacles ; enfin elle me vit à un bal que M. le Duc donnait au Petit-Luxembourg. Je me trouvai à portée d'elle ; il m'échappa quelques galanteries qu'elle saisit avidement. Je lui demandai la permission d'aller chez elle ; elle me dit que son mari était jaloux !

« Peste ! un mari jaloux, dis-je en moi-même, ceci est bon ! » Je la presse de venir dans ma petite maison, elle s'en défend, mais faiblement ; j'insiste ; on se rend, on promet d'y être le lendemain à six heures.

La présidente fut exacte. Mais j'avais fait attendre des duchesses : je me fis attendre de la présidente ; enfin j'arrivai.

« M. le duc, me dit-elle en me voyant entrer, la démarche que je fais doit vous paraître bien ridicule.

» — Point du tout, elle me paraît très sensée. Y a-t-il rien qui le soit tant que de chercher le plaisir, que de venir faire le bonheur de quelqu'un qui nous aime? Votre miroir vous dit en vain que vous êtes jolie; nos hommages seuls ont droit de vous convaincre de cette vérité dont vous devez douter sans cela, et les miens, plus qu'aucuns, doivent vous persuader. Je me pique d'être connaisseur, et on ne me le dispute pas.

» — Il est vrai, dit la présidente, que j'avais besoin de votre aveu pour flatter mon amour-propre. Ce n'est point l'amour qui m'amène ici : j'ai eu des fantaisies, pour suivre la mode; mais je n'ai point eu de passions; vous devez à ma vanité la démarche imprudente que je fais. On m'a flattée de ressembler à mademoiselle de Charolais; on croit aisément ce qui flatte, vos sen-

timens peuvent seuls me convaincre ou me tirer d'erreur; parlez, qu'en est-il?

» — Je vous trouve aussi belle, lui dis-je, mais la princesse a quelque chose qui l'embellit singulièrement à mes yeux; elle m'adore, et vous ne m'aimez pas.

» — Hélas! me dit la présidente, je le suppose peut-être en vain. Si je vous plais, vous êtes bien sûr de me plaire; mais si vous voulez que je vous aime, sacrifiez-moi votre princesse, dont je suis déjà jalouse avant que de vous aimer.

» — Quand je vous connaîtrai mieux, répondis-je sans détour, je vous dirai si vous méritez des sacrifices, le visage annonce la perfection et ne la tient pas toujours.

» — Qu'exigez-vous?

» — Est-ce à moi de vous le dire? Quoi! vous faites l'enfant! Est-ce pour me prouver votre vertu que vous êtes venue ici? Vous êtes la maîtresse, je n'ai point envie de vous prendre de force.

» — M. le duc, dit la présidente, écoutez-moi : mon dessein n'est pas de vous rien refuser; mais je veux du moins que ma défaite humilie une rivale que je déteste et dont je vois

bien que je vous demande le sacrifice en vain. Je sais que tous les mercredis vous allez passer la nuit chez elle à Saint-Maur, et que vous entrez par la maison du jardinier; ma femme de chambre est sa fille, c'est elle qui m'a instruite; si vous avez envie de me voir, je me trouverai mercredi chez le jardinier; venez-y deux heures avant celle où vous devez vous rendre chez la princesse, c'est là que je vous livrerai mon secret; je voudrais pouvoir vous faire convenir que je vaux une princesse. »

Tout ce qui était bizarre et nouveau m'échauffait la tête. Cette aventure me piqua par sa singularité. Quelques tentatives furent repoussées avec une vivacité qui m'ôta toute espérance et qui m'obligea à attendre le mercredi. Le jardinier de Saint-Maur avait une chambre assez propre, il nous la prêta. La présidente m'avoua encore qu'elle ne m'avait recherché que par vanité, mais qu'on ne pouvait se dispenser de m'aimer à la folie quand on me connaissait. « Cependant, dit-elle, par vanité encore je puis étouffer l'amour que vous m'inspirez, si vous ne me faites pas le sacrifice auquel je prétends : tous les

mercredis je consens à venir ici profiter du rendez-vous de la princesse. »

Je promis tout, mais je trompai la princesse et la présidente à la fois : après une heure de conversation avec celle-ci, elle me vit prendre le chemin du château : j'avais renoué avec mademoiselle de Charolais, et je lui avais promis fidélité pendant huit mercredis; je voulais tenir parole. La présidente eut des vapeurs horribles; j'appelai en sortant sa femme de chambre, qui vint, avec sa mère, offrir à sa maîtresse tous les secours dont elle pouvait avoir besoin. Enfin elle revint à la vie; elle remonta dans son carrosse, et elle arriva chez elle dans un état à faire pitié. Le lendemain j'envoyai savoir de ses nouvelles. L'espérance de me voir la fit sortir de son lit; elle alla à l'Opéra, où effectivement elle me vit, mais lorgnant mademoiselle de Charolais, qui joignait à sa beauté naturelle l'air du contentement. En sortant du spectacle, je me présentai pour donner la main à ma présidente; elle l'accepta en personne piquée, mais qui craint de le paraître. Elle reçut le lendemain un billet de ma part, par lequel je l'invitais à venir souper dans

ma petite maison; elle en mourait d'envie, mais sa vanité s'y opposait, elle refusa; on lui fit de nouvelles propositions : j'avais déjà gagné ses femmes de chambre, elles pressèrent leur maîtresse de se rendre à l'empressement qu'on lui témoignait; enfin la présidente y consentit à condition que ce fût un mercredi. Je fis dire à Mademoiselle que j'allais être saigné, et me rendis à ma petite maison. Mademoiselle de Charolais aimait surtout, je crois, à me trouver des torts : elle ne crut pas à la saignée et envoya dire à madame de Cezane de la venir prendre; elle monta dans son carrosse et se rendit à mon hôtel, où elle apprit que j'étais sorti; elle me préparait une scène, et la présidente fit en sorte que rien n'y manquât le mercredi d'après. Voulant absolument me brouiller avec la princesse, voici l'expédient qu'elle imagina. Elle m'écrivit une lettre fort tendre.

« Quel triomphe pour moi, me disait-elle, d'imaginer que vous avez quitté la princesse pour moi, et que je vous ai ravi un jour destiné à elle! rien n'égale mon bonheur que mon amour. »

Elle chargea sa femme de chambre d'aller voir son père et de glisser cette lettre dans le jardin de Saint-Maur ; la ruse réussit. La princesse alla dans le jardin pour y voir lever le soleil, elle n'avait pas à se plaindre de cet astre comme de l'autre ; elle aperçut la lettre, la ramassa, et la voyant ouverte et adressée à *M. de Richelieu*, elle la lut et y vit la certitude de ma perfidie, qu'elle n'avait fait qu'imaginer. Suis-je faite pour être trompée? disait-elle avec douleur. Quand elle me vit arriver, elle me dit froidement : « Mon ami, vous êtes peut-être en peine d'une lettre perdue », et elle me la donna en ajoutant qu'elle l'avait trouvée et lue.

La princesse se préparait à jouir de mon embarras et à m'accabler de sa colère, mais c'est un grand avantage que d'avoir son innocence pour soi ; je niai avoir reçu cette lettre, et d'ailleurs comment l'aurais-je perdue de si bon matin ou la veille avant d'être venu. Mademoiselle de Charolais me rendit justice. Je sentis d'où partait la méchanceté, et j'eus envie de me venger. Le président était jaloux ; j'imaginai de donner à la présidente une sérénade éclairée

par vingt flambeaux que portaient des gens de ma livrée. Le président fut furieux, fit un train horrible, menaça sa femme de la mener dans son château, et lui défendit de me voir, ce qui lui en donna plus d'envie. Elle vint me trouver à ma petite maison sans y être attendue. J'appris en entrant qu'il y avait une femme qui m'avait précédé, et je crus d'abord que c'était madame de Polignac, qui devait venir voir si son portrait avait toujours des moustaches, quand je reconnus la présidente. Je songeai à prévenir sa colère par l'explosion de mon propre ressentiment; la victoire est souvent à qui sait paraître le plus irrité.

« Ah madame! lui dis-je d'un air furieux, sachons gré au voile d'obscurité qui nous a unis; craignons de le lever l'un et l'autre : la vanité a eu plus de part que le sentiment à ce que vous avez fait pour moi, et vous devez à la nouveauté le goût que j'ai paru avoir pour vous. Votre figure m'a séduit, et j'ai été la dupe de votre caractère; je vous ai cru une belle âme, et vous en avez une affreuse; je vous croyais un cœur tendre, sensible, et je vois que vous n'êtes qu'une tracassière.

» — Ah, ingrat! me dit la présidente, si je n'avais pas un cœur tendre, t'aurais-je aimé? Tu as raison de me croire fausse; j'avais l'air de t'estimer, parce que je voulais t'aimer. Quand le discernement m'éclairait sur tes vices, l'amour y jetait un voile qui les faisait disparaître. Honteuse également et de les voir et de ne les voir pas, je louais quelquefois les vertus opposées à tes défauts : étonné de mon aveuglement, tu m'as crue fausse plutôt qu'aveugle. Tu doutes de la bonté de mon âme? mes yeux sont ouverts; je vois tous les jours que tu m'as jouée, et tu respires encore! Fuis, ingrat! fuis, malheureux! tu n'es qu'un monstre! mais je dois respecter le goût que j'eus pour toi. »

Cette scène commençait à m'amuser : je résolus de l'achever par l'ironie, me reprochant mon premier emportement.

« Il est très plaisant, dis-je en riant, que vous me chantiez pouille après m'avoir fait une méchanceté affreuse, car enfin votre intention a été de me brouiller avec une princesse que j'adore : quel tour puis-je vous avoir joué qui soit équivalent à celui-là?

» — Comment! dit la présidente, n'avez-vous pas éclairé mon mari sur ma conduite, par la belle sérénade que vous m'avez donnée?

» — Moi, éclairer votre mari! mais non; j'ai voulu apprendre à votre quartier que je vous aimais, et j'ai cru par là vous donner un air décent vous deviez être plus flattée que piquée; car enfin, ajoutai-je, voyez sur quelle liste vous êtes!

Je tirai de ma poche un papier, et montrai une douzaine de noms à la présidente, qui était enchantée de se trouver en si bonne compagnie. Elle cessa de redouter la colère de son mari.

« M. le président va me mener dans son vieux château, dit-elle, mais j'y emporterai le plaisir de vous avoir plu, et la satisfacton de vous aimer toujours. »

En même temps elle me regarda avec des yeux si tendres, que, quoique j'eusse juré de ne la revoir jamais, je me sentais ému, quand nous entendîmes le frôlement d'une robe qui me fit détourner la tête:

« C'est encore une méprise, dis-je à madame de Polignac, car c'était elle.

» — Madame, dis-je ensuite à la présidente, ous savez bien que le rendez-vous n'est pas our vous; ne vous formalisez pas si je vous uitte pour madame de Polignac. Elle est la di-inité du jour, et elle mérite bien mon encens. ais à propos, dis-je en m'adressant à madame e Polignac, Bistoquet ne serait-il pas dans votre arrosse?

» — Oui, dit madame de Polignac, mais je rains qu'il ne soit parti.

» — Non, il est encore là, dis-je en regardant ar la fenêtre, et je fis signe au cocher de ma-ame de Polignac. Vraiment cela sera charmant; ous souperons tous quatre.

» — Cela vous plaît à dire, répondit la prési-ente; mais j'ai un engagement.

» — Oh! vous n'en avez point, j'en suis ûr.

» — Mais quand cela serait, reprit-elle, croyez-ous que je puisse souper chez vous après la ène que m'a faite le président : qui sait si je 'ai pas un espion.

» — Mais, dès que vous êtes venue, le mal st fait.

» — Oui, dit-elle; mais c'était la colère qui m'y conduisait.

» — Eh bien! que le plaisir vous y arrête : Bistoquet est jeune et brillant.

» — Mais voilà une proposition inconvenante dit la présidente; il faut que vous me croyiez...

» — Quoi? qu'allez-vous dire? voyons. Mais mon dieu! ne voyez-vous pas que c'est pour votre intérêt que je vous parle. Vous refusez la compagnie de madame de Polignac! Si vous refusez de rester, demain vous serez l'histoire de Paris; j'aurais beau lui demander le secret, elle parlera. Viens, Bistoquet, ajoutai-je en le voyant arriver, je plaide pour toi; viens souper avec nous.

» — C'est bien de l'honneur pour moi, répondit Bistoquet.»

Il faut dire que ce jeune frère de madame de Polignac était tout ce qu'on peut se figurer de plus ennuyeux, un bouffon sans esprit qui n'avait en sa faveur qu'une grande complaisance. Il servait d'écuyer à sa sœur, et trouvait naturel tout ce qu'elle faisait.

La présidente voulut le faire parler sans y

ussir : le souper n'en fut pas moins gai ; mais
: lendemain le président emmena sa femme
ans ses terres ; c'était le dernier des mercredis
e mademoiselle de Charolais. La présidente
vait du malheur.

CHAPITRE XVIII.

Je prends séance au parlement pour mes duchés de Richelieu et de Fronsac. — Embarras du choix. — La polygamie. — Honneur fait aux dames de finances. — Madame La Martinière. — Souper chez le duc de Brancas. — Parure de la belle financière. — Rendez-vous chez elle. — Sa franchise. — Poésie. — Concurrence. — Madame de Flamarens. — La belle-mère prêcheuse. — Je vaux mieux que ma réputation. — La princesse de Conti. — La Fare. — Le procès. — Le juge. — Les plaideurs. — Les épices. — Retour de La Fare. — Le gage. — La lettre redemandée. — Désintéressement maladroit. — La poche pleine. — Mademoiselle de Charolais en veine de bonheur.

J'avais préféré une femme d'esprit à toutes les femmes pour terminer le jour de ma réception à l'académie française : j'aurais pu choisir parmi les princesses et les duchesses lorsque je fus reçu au parlement pour mon duché de Richelieu, le 6 mars 1721. Cette cérémonie ne fixe ordinairement l'attention de personne, mais la mienne fit exception, tant les dames s'y intéressèrent.

« On dirait, répétait Brancas, que Richelieu, qui est veuf pourtant, triple à lui seul le nombre des pairesses. »

Je lui demandai une explication de ce mot.

Il me répondit par le mot de Pourceaugnac : « La polygamie est un cas pendable. » Il n'y avait plus à feindre que je ne comprenais pas ; aussi, comme je ne cherchais qu'une transition, je lui dis :

« Mon cher Brancas, avant que je sois pendu, je puis te devoir une pairesse de plus.

» — A moi?

» — A toi, et il s'agit de faire cet honneur à la finance.

» — Tu veux déroger ?

» — Oui, mais pour la plus jolie financière du monde ; je sais que tu la connais, tu peux me rendre un service d'ami en me faisant souper avec madame La Martinière.

» — Ce ne sera pas difficile, elle arrive de la province. La Martinière s'est défié de la constance parisienne ; mais, le pauvre homme ! il s'est bien trompé en croyant qu'il ne sortait que des Agnès du couvent.

» — Tu crois donc qu'elle acceptera ?

» — Je t'invite chez moi pour demain.

» — Elle en sera ?

» — Je voudrais bien qu'elle refusât! »

Le lendemain je fus rendu de très bonne heure chez Brancas ; madame La Martinière m'y suivit de près. Sa beauté, vraiment remarquable, était, pourrais-je dire, défendue par une armure de diamants ; je fus ébloui et des diamans et de la beauté de la financière. Un sot n'aurait fait attention qu'aux attraits de la nature : mais la femme la plus belle regarde ses atours comme faisant partie d'elle-même ; je fis plaisir à madame La Martinière en m'extasiant sur sa magnificence de reine. Elle avait aussi cette coquetterie, cette envie de plaire en général qui donne tant de prix à la beauté ; ma présence l'augmenta encore. A souper elle parut charmante ; elle chanta, elle nous ravit ; le duc de Brancas, malgré son indifférence pour les femmes, était en extase ; je convins que je n'avais jamais rien connu de plus aimable, et je sus le dire. Madame La Martinière me répondit : « Les inconstants pensent toujours de même pour la dernière qu'ils

voient. » Je ne relevai même pas cette réflexion banale. Je continuai à être fort empressé, et elle m'en sut gré ; je lui demandai la permission de la voir chez elle, ce qui me fut accordé de bonne grâce. J'y allai dès le lendemain; je fis une déclaration en règle. « Les hommes ne jugent des choses, me dit madame La Martinière, que par le prix qu'elles leur ont coûté : je devrais donc vous faire acheter ma conquête; mais je ne connais pas la dissimulation : vous m'avez plu même avant que je vous eusse vu; j'avais jugé qu'un homme à qui rien ne résiste devait être supérieur aux autres, et vous me fites voir hier que je ne me trompais pas. Quelle grâce dans toute votre figure ! quel charme dans votre esprit ! quel talent pour persuader ce que vous ne pensez pas ! Une femme serait trop heureuse si elle pouvait être uniquement aimée de quelqu'un comme vous ; elle n'a l'air de s'en flatter que pour avoir un prétexte honnête de se rendre. Pour moi, je n'en cherche point; depuis que vous êtes dans mon cœur, vous en avez banni tous les préjugés qui pouvaient vous être contraire. Je suis engagée à une partie d'opéra

que je ne puis rompre; trouvez-vous chez moi à neuf heures : si je ne suis pas une de vos plus jolies conquêtes, je suis une des plus sensibles. »

Charmé du discours de madame La Martinière, sûr que mon bonheur n'était que différé, je n'insistai pas davantage, et la suivis à l'Opéra, où je la lorgnai quelque temps; mais plein d'impatience de me trouver chez elle, je sortis au troisième acte, croyant être au dernier, et j'allai attendre madame La Martinière dans son hôtel. Toutes les portes me furent ouvertes; j'entrai dans le cabinet, et après avoir été quelque temps à réfléchir au plaisir que j'attendais, ayant trouvé une écritoire, je m'amusai à écrire ces vers que j'avais fait faire par Rafé, pour ne pas toujours décourager le pauvre garçon par le dédain de sa poésie.

Que notre course est incertaine!
Moments qui partagez nos jours,
Si j'attends l'aimable Climène,
Vous ralentissez votre cours;
Si je goûte en ses bras le fruit de mes amours,
Vous courez à perte d'haleine.

Loin de régler sur nos désirs
Le temps dont vous êtes le maître,
Vous faites finir nos plaisirs
Lorsqu'à peine on les a vus naître.
Je touche au plus grand des bonheurs,
Instant soyez-moi favorable,
Et, s'il se peut, soyez aussi durable,
Que le seront mes fidèles ardeurs (1).

Madame de la Martinière ne se fit pas attendre. Elle fut ravie de me voir occupé d'elle en vers comme en prose; mais, hélas! notre liaison n'en dura pas davantage; je ne laissai à cette dame que des regrets sur mon inconstance.

Si une simple financière m'occupa presque exclusivement à cette époque, les grandes dames furent dédommagées plus tard, quand je fus reçu une seconde fois au parlement pour mon duché de Fronsac; mademoiselle de Charolais saisit cette occasion pour me demander encore quelques mercredis; madame de Duras offrit d'abandonner Charlus, qui était, il est vrai, à la chasse; madame de Villeroi se brouilla sérieusement avec son chevalier; enfin madame

(1) Nous croyons que ces vers ont été corrigés par Rulhière: on les retrouve dans les *anecdotes* déjà publiées. (*Ed.*)

de Flamarens choisit le jour de ma réception pour m'avouer sa défaite (1).

Ma liaison avec cette dernière durait depuis quelque temps, mais elle avait chez elle une

(1) Nous trouvons sur madame de Flamarens les vers suivants dans les *Œuvres de Voltaire*. (*Éd.*)

A MADAME DE FLAMARENS,

QUI AVAIT BRULÉ SON MANCHON PARCEQU'IL N'ÉTAIT PLUS A LA MODE.

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements
Qui paraît, fuit, revient et naît en tous les temps:
Protée était son père, et son nom est la Mode.
Il est un Dieu charmant, son modeste rival,
Toujours nouveau comme elle, et jamais inégal;
Vif sans emportement, sage sans artifice;
Ce Dieu, c'est le Mérite. On l'adore dans vous,
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice;
Et ce Dieu si prudent, que nous admirons tous,
A la Mode à son tour a fait un sacrifice.
Vous que pour Flamarens nous voyons soupirer,
Vous qui redoutez sa sagesse,
Amants, commencez d'espérer,
Flamarens vient enfin d'avoir une faiblesse.

INSCRIPTION POUR L'URNE QUI RENFERME LES CENDRES DU MANCHON:

Je fus manchon, je suis cendre légère,
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter;
Et l'on doit cesser d'exister
Quand on commence à lui déplaire.

belle-mère qu'il n'était pas facile de tromper, jusqu'à ce que madame de Flamarens eût consenti à être ma complice. Cette bonne mère était une dévote à qui je plaisais cependant : son plaisir était de me prêcher, tout en s'amusant de ce qu'elle appelait mon esprit, et de ma vivacité de jeune homme. « Toute cette fougue passera, me disait-elle avec son air de maman ; vous vous souviendrez alors de mes bons avis ; écoutez-les donc pour en faire usage quand il en sera temps. » Je protestais de ma docilité ; j'écoutais en effet avec une résignation qui la forçait d'avouer que je valais mieux que ma réputation.

« Savez-vous, lui dis-je un jour, que tout léger que je vous parais, madame, on m'a prédit que je serais un jour au moins prédicateur du roi ?

» — Qui a pu vous faire un pareil horoscope ?

» — Des dames qui s'y connaissent.

» — Écoutez donc ce petit étourdi, ma bru ; des dames qui s'y connaissent ! Quelles sont ces dames ?

» — Un couvent entier de religieuses. » Et je lui racontai mon sermon et la satisfaction de l'ab-

besse !... Cette histoire amusa beaucoup madame de Flamarens, et sa belle-mère encore plus, car c'était une dévote de bonne humeur à qui une plaisanterie ne paraissait pas un crime.

» Vous êtes un petit serpent ! remarqua-t-elle avec sa familiarité accoutumée : ma bru, défiez-vous de ce prédicateur-là !

» — Comment donc, dis-je à ces dames, je suis moins glorieux de mon sermon que de ma sagesse : pendant six heures que je suis resté au couvent, je n'ai pas eu une seule mauvaise pensée !

» — Mon cher Richelieu, je dis souvent que vous valez mieux que votre réputation. »

C'était là le refrain de la belle-mère de madame de Flamarens, et la belle-fille m'accorda, sur ce certificat souvent répété, la permission d'aller prendre le thé tête-à-tête avec elle, le soir de ma réception comme duc de Fronsac. Peut-être ne fus-je pas si sage qu'au couvent ce soir-là, et le thé m'avait bien creusé l'estomac. Je prenais donc congé de madame de Flamarens pour aller avaler quelque restaurant avant de me rendre chez mademoiselle de Charolais, qui

m'attendait, lorsqu'entra l'éternelle belle-mère. Elle ne voulut pas me laisser partir, et je fus obligé de me plaindre d'une grande faiblesse.

Ce fut une raison de plus pour me retenir.

« En effet vous êtes pâle.

» — C'est que j'ai fait diète depuis quelques jours.

» — Justement on met toujours de côté pour moi un bouillon que je prends chaque soir.

» — Voulez-vous donc vous en priver pour moi?

» — Je le veux, sans doute; cela vaudra mieux que le thé de madame de Flamarens. »

Le bouillon de la belle-mère arrivait fort à propos; mais qu'eût-elle dit si elle eût su que sa belle-fille avait contribué à le rendre si nécessaire au pauvre duc qui valait mieux que sa réputation? Grâces à ce bouillon, je pus aller prouver à mademoiselle de Charolais qu'un duc et pair est plus aimable quand il veut qu'un académicien. Mais à quelques jours de là elle eut contre moi de nouveaux griefs.

J'étais en grande amitié avec le marquis de La Fare, qui m'appelait quelquefois son cousin en

plaisantant ; le marquis me faisait trop souvenir par là de son intrigue avec la princesse de Conti ; je me mis dans la tête d'entrer plus directement que cela dans la famille. La Fare et la princesse eurent ensemble une scène de jalousie dont ils me firent juge. La princesse avait tort et le sentait sans vouloir en convenir ; je plaidai si bien sa cause, avec une apparence d'impartialité, que je prouvai à La Fare que c'était lui qui avait tort. J'étais bien sûr que si pareille dispute se renouvelait, je serais encore pris pour juge, et cela ne manqua pas. Cette seconde fois c'était encore La Fare qui avait raison; j'eus moins de peine à l'accabler que la première; il se révolta et voulut en appeler : « J'étais un esprit faux, incapable de juger. » Je riais au fond de cette récrimination; mais j'eus l'air d'en être furieux, et je me vis d'autant plus autorisé à défendre ma sentence, que j'étais devenu par elle solidaire des prétendus torts de madame de Conti. Les choses allèrent si loin que La Fare se brouilla tout de bon avec le juge et la partie adverse. Je ne demandais pas mieux. Depuis huit jours la princesse espérait en vain le voir revenir. Je fus prié de

me rendre auprès d'elle ; je la trouvai irritée contre La Fare.

« Hélas ! lui dis-je, La Fare prend les choses mieux que vous ! Je l'ai surpris hier aux genoux d'une maîtresse à moi.

» — Je me doutais bien qu'il était infidèle, et vous remercie de me l'apprendre, car je ne l'aime plus.

» — Si je le croyais, je ne lui en voudrais pas d'avoir cherché à se venger de mon jugement.

» — Je vous le jure. »

Le juge devint bientôt le consolateur. Il en était temps ; car le surlendemain La Fare, fatigué de bouder, se décida à avoir tort tout de bon. Il revint repentant, plus amoureux de huit jours de bouderie, et malheureusement pour moi plus aimable ; car à sa vue la princesse s'aperçut qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer, alors même qu'elle croyait me préférer à lui. Comme ce retour avait été imprévu, j'avais reçu le matin une lettre fort tendre de la princesse. Je survins au moment où ils pleuraient tous les deux, les rôles ayant changé, car La Fare soutenait que j'avais bien jugé, et la prin-

cesse que c'était elle que j'aurais dû condamner; mais plus ne voulant ni l'un ni l'autre me prendre pour juge de ce nouveau désaccord. J'eus même le désagrément de les voir se demander un pardon mutuel qui fut signé par un baiser dont La Fare exigea que je fusse témoin. Je fis semblant de n'être pas payé de mon jugement; et j'obtins aussi pour mes épices un baiser, du consentement de La Fare. Ce baiser fut donné assez près de l'oreille de madame de Conti, pour que je pusse lui rappeler en deux mots que j'étais venu sur son invitation et que je reviendrais plus tard.

Je revins, mais au lieu de s'en rapporter à sa lettre, la princesse, réconciliée avec La Fare, ne pensa qu'à retirer de mes mains cette preuve de sa faiblesse passagère pour son juge. Elle craignait mon indiscrétion, elle avait promis que tout le passé serait oublié : j'étais de ce passé-là. Puis, quelle humiliation d'avoir pardonné au coupable parcequ'elle était coupable elle-même ! Cela ne faisait pas mon compte, et je ne voulais pas rendre pour rien cette pièce importante du procès. Mais la princesse avait

la tête montée à l'apogée du romanesque : « être infidèle à La Fare ! à un homme qui consentait à avoir tort quand il avait raison ! à un homme que j'avais calomnié en lui attribuant très gratuitement une génuflexion qu'il n'avait point faite ! Non, jamais; elle l'aimait tant que, sans cette maudite lettre, elle croirait elle-même ne pas lui avoir été infidèle! » Je ne restai pas muet pour me faire valoir : je ne niai pas ma petite calomnie, mais je m'en fis audacieusement un mérite ; rien ne servit · j'eus beau me dire plus amoureux que La Fare, la princesse me répondit qu'une première impression s'effaçait difficilement, et que la vue et le repentir du fugitif avaient fait naître dans son cœur une nouvelle passion plus vive que la première. Elle m'offrit la seconde place, et alla même jusqu'à me faire entrevoir la *survivance* du marquis, mais son cœur était à lui, sa vie durant, et à lui seul.

Voyant une pareille obstination dans un cœur de princesse, je compris qu'il ne restait plus qu'à faire le généreux. Je le fis, et je m'aperçus que j'avais livré un gage bien précieux ; car la

princesse, allumant une bougie, n'eut pas plus tôt brûlé la lettre, qu'elle eut la naïveté de me dire : « En vérité, monsieur de Richelieu, j'étais sur le point de vous tout accorder, s'il l'avait fallu. »

Voilà de ces traits qui dégoûteraient du désintéressement et de la générosité pour toute la vie. « Madame, répondis-je dans mon dépit, croyez-vous que j'aurais accepté ? Je voulais vous éprouver et vous rendre votre lettre au dernier moment ; mais l'heure pressait, j'ai dans ma poche quatre autres billets de rendez-vous que je ne voudrais pas perdre. »

Il fallait parler preuves en mains pour ne pas être traité de fanfaron. Pour toute vengeance, je forçai l'ingrate princesse à prendre connaissance des quatre billets que j'avais réellement sur moi.

Il y en avait un des quatre qui était de mademoiselle de Charolais : ce fut à celui-là que je répondis le premier, parceque le chemin était le plus court, et que j'avais juré de sacrifier ce jour-là une des deux princesses à l'autre. Mademoiselle de Charolais était en veine de bonheur.

CHAPITRE XIX.

Le Palais-Royal et Saint-Cloud. — Les sultanes favorites. — Les fêtes d'Amathonte. — Les traditions de Sybaris. — Les dernières fêtes de la régence. — La Grèce et Rome mises à contribution. — Les flagellants. — Le cardinal pris au piége. — Sardanapale. — Le pamphlet de la régence. — L'ambassadeur supposé et les ministres.—Le garde des sceaux—Le ministre de la marine. — Le ministre de la guerre.— Le secrétaire de la régence.—Le contrôleur général.—Les chansons.— Condé, Dubois et le régent. —Le *visa*.—Quatrain.—Le *Nunc dimittis*. —Le jeune roi.—Les deux Fleury. — Les études de Sa Majesté.—Le sous-précepteur. — Le mariage avec l'infante. — *Or écoutez, peuple français*. — Le confesseur. — Le père Linières. — Son audience chez le cardinal de Noailles. — On écrit à Rome pour obtenir la permission de prendre un confesseur jésuite. — Joad, Joas et Mathan. — Dubois fait sa cour au jeune roi.

Toutes ces conquêtes n'absorbaient pas tellement mon temps que je négligeasse tout-à-fait les plaisirs qu'offrait la cour du régent. Depuis que Dubois avait écarté ceux des roués qui lui faisaient ombrage, il montrait bien que ce n'était pas leur licence qu'il avait voulu punir, en favorisant de plus en plus les penchants du prince à

la débauche. Quand le prince était blasé sur un plaisir, ou sur une maîtresse, le ministre se hâtait de lui en indiquer d'autres, de peur qu'il ne lui prît la fantaisie de s'adonner aux affaires. Dubois entretenait surtout la rivalité entre les maîtresses, parceque leurs intrigues occupaient Son Altesse Royale : c'était un sérail qu'il lui donnait à gouverner. Les favorites, se défiant d'elles-mêmes, appelèrent à leur secours des auxiliaires de leur sexe; elles tenaient à fixer le prince auprès d'elles, n'importe par quels moyens. Ainsi madame de Sabran s'embellissait des charmes de sa cousine, mademoiselle de Nicolaï, et madame de Parabère de ceux de sa petite Circassienne, comme nous appelions mademoiselle Aïssé. Le régent lui-même associait à ces dames le camp volant de ses maîtresses d'Opéra, et quelquefois même les demoiselles vagabondes qui ne montrent leurs charmes qu'à la clarté des falots. On les recrutait pour figurer dans les chœurs des fêtes d'Amathonte, représentées à Saint-Cloud, car c'était à Saint-Cloud que la cour d'amour de la régence se tenait. Dubois, dont l'imagination n'avait rien

de gracieux, aurait bientôt épuisé ses inventions, mais il avait, pour lui suggérer des idées, madame de Tencin, qui fit des recherches d'érudit à ce sujet. Le vieux satyre arrivait avec une note diplomatique d'une main, et de l'autre le plan d'une danse empruntée aux annales de Sybaris; quand on eut dansé successivement toute l'histoire grecque et romaine, Dubois proposa les traditions du moyen âge. Le régent le vit accourir un soir tout essoufflé, mais la joie dans les yeux :

« Monseigneur, monseigneur ! bonne nouvelle !

» —Qu'y a-t-il? voyons, reprends haleine, mon bon petit Poisson, et tu bégaieras moins. »

Car Dubois avait toujours conservé une habitude de bégaiement qui compliquait quelquefois d'une manière bizarre ses plus gros jurons.

« Monseigneur, avez-vous entendu parler des *flagellants ?*

» — Que veux-tu en faire?

» — Monseigneur, leur emprunter un exercice qui amusera Votre Altesse : Broglie et moi nous avons commandé des lanières dont messieurs les

roués s'armeront ce soir; et tout-à-coup, lorsque ces dames seront dans toute l'exaltation du ballet, la fête sera interrompue aux dépens de leurs épaules.

» — J'y consens, mon cher cardinal, car elles commencent à m'ennuyer avec leurs cabrioles; mais je prétends que tu sois de la fête.

» — Y tenez-vous beaucoup, monseigneur?

» — Beaucoup, et tu peux t'attendre à une fustigation complète.

» — Vous voulez donc que je donne des armes contre moi-même?

» — Oui, maladroit que tu es, quand tu seras assez malavisé pour proposer de pareilles fêtes sans avoir demandé au préalable si je suis seul! »

Au même instant un grand éclat de rire partit de derrière les rideaux du lit, où la Souris s'était cachée en véritable espiègle.

« A ce soir, monsieur le cardinal, s'écria-t-elle, vous la danserez avec nous! »

Dubois se retira bien penaud, et la fête des flagellants n'eut pas lieu, du moins ce soir-là.

Quelquefois tout l'esprit de ces soirées de Saint-Cloud consistait en critiques allégoriques : le ré-

gent, partout débonnaire, souffrait qu'on lui fît jouer à lui-même un rôle de parodie. Par opposition aux pastorales de Sceaux, on nous donnait, dans les saturnales de Saint-Cloud, des scènes tirées du *Festin de Trimalcion*, ou des dialogues dans lesquels tous les plus graves souverains des temps passés venaient fournir des arguments au système d'Épicure. Je me rappelle une espèce de comédie dont Sardanapale était le héros : on avait fait de ce roi un philosophe par excellence, un aimable libertin qui préférait le bonheur à la gloire : c'était à la fois la satire et l'éloge de Son Altesse Royale. Philippe se donna un jour le plaisir de nous lire un pamphlet qu'il avait composé, ou du moins commandé lui-même, et où il riait aux dépens de ses ministres. Il supposait un roi barbare, comme le czar par exemple, qui, ayant envie de civiliser son royaume, venait à Versailles consulter les sages du ministère sur la science du gouvernement, à commencer par Philippe lui-même, qui répondait (1) :

(1) Cette brochure n'est que citée dans le manuscrit de Rulhière ; nous avons eu recours aux Mémoires publiés de Richelieu pour en donner ici un extrait modifié. (*Éd.*)

« Sa Majesté votre maître, monsieur l'ambassadeur, me fait bien de l'honneur d'avoir si bonne opinion de ma capacité : je ne le mérite pas. Louis XIV, jaloux de moi, m'a éloigné de ses conseils : mes études se sont bornées aux belles-lettres, à la chimie, à la peinture, à la musique ; ma naissance, il est vrai, m'a appelé à la régence ; mais je ne me mêle du gouvernement que pour penser le soir, quand je suis ivre, avec mes compagnons de plaisir, à faire des édits qui annulent ceux de la vielle. Je suis fâché de ne pouvoir aider votre maître dans ses grands projets. Mais voyez le cardinal Dubois. »

LE CARDINAL DUBOIS *à l'ambassadeur de Russie.*

« Il a voulu rire sans doute, le duc d'Orléans, en vous envoyant à moi. Où veut-il donc que j'aie appris à bien gouverner ? Je suis le fils d'un apothicaire de village : j'ai commencé à Paris par être, en Sorbonne, laquais d'un docteur. Ma bonne fortune m'a fait sous-précepteur de M. le régent. Il m'a accablé de dignités sans me donner la capacité. Je suis d'ailleurs si malade, que quand j'en aurais l'habileté, je ne pourrais

me mêler des affaires de France. Allez donc voir M. le garde des sceaux et les secrétaires d'État. »

L'ambassadeur alla voir tous ces messieurs, qui lui répondirent comme il suit :

M. D'ARMENONVILLE, *garde des ceaux.*

« Est-ce comme garde des sceaux, monsieur l'ambassadeur, que vous venez me consulter, ou comme financier ? Je vous dirai que je n'ai guère connu que l'état de mes finances domestiques, et jamais celles du roi ; et, comme garde des sceaux, on m'envoie sceller tout ce qu'on veut, sans qu'il me soit même permis de lire : je ne suis qu'un homme de bonne volonté. »

M. DE MAUREPAS, *ministre de la marine.*

« Je serais charmé d'être utile à Sa Majesté votre maître ; mais qu'elle ait la bonté de me laisser instruire moi-même. J'ai de l'esprit, bonne envie d'apprendre, de l'amour pour le roi et l'État ; mais je sors du collége, et n'ai vu d'autre marine qu'un vaisseau qui remontait la Seine il y a deux

ans, et ceux qu'on fait faire, hauts de deux pieds, pour amuser les enfants de mon âge : je ne désespère pas cependant de me rendre utile un jour à Sa Majesté, mais je n'ai été jusqu'à ce jour qu'un aimable enfant, espiègle, et ne faisant que des niches aux femmes. »

M. DE BRETEUIL, *secrétaire de la guerre.*

« A qui vous adressez-vous, monsieur? Je suis secrétaire de la guerre, il est vrai, mais je n'ai vu d'autres troupes que le régiment qui passa par Limoges pendant que j'y étais intendant. »

M. DE LA VRILLIÈRE, *secrétaire de la régence.*

« Tenez, monsieur, voilà nos formules de lettres de cachet : c'est tout ce que je connais encore. En voilà une pour renfermer un pauvre hère à la Bastille. C'est tout ce qu'on me fait faire, et tout ce que je sais. Je vous la donne de tout mon cœur. »

M. DODUN.

« J'étais autrefois conseiller au parlement, et rapportais bien un procès; mais que M. le duc

d'Orléans m'ait fait contrôleur général, en vérité je n'y conçois rien. »

Voilà comment l'ambassadeur, courant de l'un à l'autre, s'en retourna comme il était venu.

Dubois composait aussi des libelles, mais contre ses ennemis, tels que le maréchal de Villeroi; ni lui ni le régent n'avaient besoin de commander ni de composer eux-mêmes des critiques de leur administration, les parodies et les couplets ne manquaient pas. Voici quelques vers qui peignent toute la licence du temps.

AIR *du Confiteor.*

Condé, Dubois et le régent,
Sont, ma foi, bien faits l'un pour l'autre :
L'un brutal et l'autre méchant,
Le tiers en crapule se vautre ;
Tous trois le fléau des humains.
Pauvres Français, que je vous plains.

Grand roi, veux-tu que tes édits
Soient reçus au palais sans fronde,
Reçois bien ce fidèle avis,
Et ne crains pas qu'aucun en gronde.
Fais-les écrire, et promptement,
Sur la peau du borgne régent.

Au Grand Condé qui, dans la guerre,
Était plus craint que le tonnerre,

Si tu veux toucher ma clémence,
Travaille à te sanctifier ;
On n'évite point ma vengeance
En se contentant de crier : *Domine.*

Pour voir ce qu'il faut que tu fasses,
Lis ma loi : voilà mon compas ;
Je rejette loin de ma face
Tout potentat qui ne vit pas *Secundum.*

Quoi ! tandis que tes mains sont pleines
Du sang des sujets de ton roi,
Tu veux que les cours souveraines
Suivent comme l'unique loi *Verbum tuum.*

Ce détestable politique
N'écoute ni droits ni raison ;
Tu pilles palais et boutiques,
Nul n'est dans sa propre maison *In pace.*

Ton nom fameux par des rapines
Vole au-delà de l'Océan,
Et les princes des cours voisines
Te détestent comme un tyran, *Quia viderunt.*

Suivant la chaleur de ta bile,
Tu maltraites tous les sénats.
Dans Paris et dans chaque ville
Les magistrats ne sont-ils pas, *Oculi mei?*

Tu ressentiras la misère
Avant qu'on ait vu le soleil
Parcourir trois fois l'hémisphère,
Si tu ne suis pas un conseil *Salutare.*

Par la splendeur de la couronne,
En vain tes yeux sont éblouis ;

Ne crois pas que je te la donne;
Je prétends conserver Louis, *Tuam.*

Quitte les rênes de l'empire,
Remets-lui son pouvoir en main;
Son cœur est droit, et je puis dire
Qu'il ne suivra pas le chemin *Quod parasti.*

Que j'aime à voir ce cœur docile
Goûter le solide aliment
Des vertus qu'un prélat habile
Lui représente incessamment *Ante faciem.*

Quoique, dans un âge encor tendre,
Il soit l'ornement de sa cour,
Par les bienfaits qu'il sait répandre,
Il s'est concilié l'amour *Omnium populorum.*

Pour toi, règle ta conscience,
Travaille à réparer le tort
Que tu fais à toute la France;
Pour cela je te laisse encore *Lumen.*

Profite du temps qui te reste;
Si je diffère à te punir,
Ton sort en sera plus funeste
Lorsque je te ferai venir *Ad revelationem.*

Les débauches, les adultères
Et les autres débordements
Qui font tes plaisirs ordinaires,
Excitent les gémissements *Gentium.*

Les ennemis de mon église
De là prennent occasion
De traiter ma loi de sottise
Et de blasphémer mon saint nom *Et gloriam.*

Si tu ne brises tôt les chaînes
Dont tes crimes chargent ton cœur,
Je t'infligerai mille peines
Qui satisferont la fureur *Plebis tuæ.*

Je suis le maître de ta vie.
Mon pouvoir n'est point limité;
Redoute donc le sort, impie,
Qui tenait en captivité *Israel.*

Pendant que la cour du régent continuait ses saturnales, le jeune roi était élevé à l'écart, loin de la corruption, mais loin aussi des affaires, quoique Dubois imaginât de lui faire faire un cours de politique par tous les premiers commis de chaque branche de l'administration. Le duc de Charost, qui avait succédé à Villeroi, n'eut pas le temps d'exercer une grande influence sur l'esprit de Louis XV; Fleury seul s'en empara, et, prévoyant de loin la possibilité de changer son précepteurat en ministère, il s'appliquait à prolonger l'enfance de son disciple et à lui apprendre à obéir plutôt qu'à commander. Sous prétexte que sa santé délicate exigeait de grands ménagements, toute étude un peu forte lui était interdite. Ne serait-il pas ambitieux pour son compte, tout pédagogue a naturellement des

vues étroites; il sent, par instinct, que son autorité lui échappe à mesure que l'intelligence de son élève se développe; il a donc en antipathie tout ce qui favoriserait l'indépendance de son esprit. Le jeune roi n'avait aucune notion du commerce, des finances, du droit public, etc.; on lui apprenait l'histoire comme une suite de noms propres auxquels on rattachait les généalogies de la cour. Un goût particulier lui fit faire quelques progrès de plus dans la géographie : personne ne connaissait peut-être aussi bien la source et l'embouchure des fleuves du royaume. Mais l'évêque de Fréjus l'applaudissait surtout quand il le voyait réciter, comme un petit abbé, les détails du cérémonial de la messe : s'il l'eût osé, il la lui eût fait servir en public.

Un habile instituteur en sous-ordre était l'autre abbé Fleury, nommé confesseur, homme simple et de mœurs douces, mais que son grand âge força trop tôt de se démettre de ses fonctions. Il resta à Louis XV un sous-précepteur très capable et très digne d'estime, l'abbé Vittement. Ce prêtre désintéressé refusa toute espèce de faveur, et se contenta des émoluments

de sa place. Jamais il ne voulut enchaîner sa franchise en acceptant soit une riche abbaye, soit un évêché. Il avait fait ses preuves sous ce rapport ; car ayant été attaché autrefois au duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne, il était allé lui rendre ses hommages à Madrid. Philippe V ne réussit pas à le faire évêque; et quand le régent lui offrit une pension de vingt mille livres, on lui fit vainement observer qu'il avait une famille qui avait besoin de ses secours : « Si mes parents sont capables, répondit-il, ils parviendront aisément à avoir du bien. »

L'abbé Vittement pressait Louis XV d'étudier, mais Fleury survenait, et se faisait valoir de sa petite majesté en abrégeant la leçon. Un jour l'abbé Vittement lui faisait lire le testament politique du cardinal de Richelieu, Fleury déclara que ce livre pouvait être réduit à quatre pages. Cette méthode d'abréger les choses sérieuses est la plus perfide de toutes : mais il n'est donné à aucune mémoire de tout retenir ; c'est l'élève lui-même qui doit faire mentalement l'extrait de tout ce qu'on lui apprend. Mon précepteur de la Bastille, l'abbé Saint-Remy, n'eût pas

été long-temps d'accord avec M. de Fréjus.

Après le sacre du roi les études cessèrent, et l'abbé Vittement comprit que l'évêque de Fréjus le verrait plus volontiers s'éloigner que demeurer. Il s'éloigna; mais, quoique loin de la cour, il ne cessa d'entretenir une correspondance avec le précepteur, et de lui glisser quelques vérités par-ci par-là dans l'intérêt du monarque.

Il est certain que Fleury avait inspiré au jeune Louis XV des frayeurs puériles sur le mariage, parcequ'il redoutait que ce nouvel état ne fit trop tôt apercevoir à son élève que les lois de la monarchie supposent une précocité de raison à nos rois. Cette union avec une enfant de trois ans avait bien aussi son côté impolitique aux yeux de la nation, et qui pis est, son côté ridicule, que nos chansonniers ne manquèrent pas de saisir, comme on le verra. La chanson suivante était une parodie de la lettre du roi à l'archevêque de Paris, pour commander un *Te Deum* à l'occasion de l'arrivée de l'infante.

Or écoutez, peuple François,
La belle épître de Dubois,
De Dubois ce grand politique,
Ordonnant prière publique.

Révérez son habileté,
Sa droiture et sa probité.

Admirez le noble jargon
Que parle à son roi ce fripon,
Cette scandaleuse Éminence,
Ce champignon de la régence,
Mais champignon empoisonné,
Le plus funeste qui soit né.

Ce faquin fait parler son roi,
Et vous allez voir comme quoi;
Car en ordonnant des prières,
Ce beau discours il lui fit faire :
« Par l'avis du duc d'Orléans,
» Je vais épouser une enfant.

» Cela me fait bien du plaisir,
» Du feu roi c'était le désir ;
» Quoiqu'il fût mort quand elle est née,
» Pour femme il me l'a destinée.
» Ce mariage remplira
» Les plus doux souhaits qu'il forma.

» Ce que je vois de plus charmant,
» Et me plaît très visiblement,
» C'est que cette union charmante
» Avec la mirmidone infante
» L'Espagne à la France unira,
» Et leur puissance affermira.

» De mon hymen tel est le fruit ;
» Il se fera sans aucun bruit,
» Sans ces alarmes politiques,
» Sans ces jalousies frénétiques,

» En mil sept cent trente prochain,
» Si mon oncle n'y met la main.

» Toute l'Europe m'applaudit ;
» L'empereur lui-même souscrit ;
» Peut-être il s'attend à la niche
» Que l'on fit à Margot d'Autriche (1),
» Mais l'a-t-on fait venir ici
» Pour la renvoyer sans mari ?

» Urgel et Rose (2) sont témoins
» Des grands, des pacifiques soins
» Que l'on a pris dans la régence
» Pour unir l'Espagne à la France :
» Mon oncle, le duc d'Orléans,
» Agit toujours avec grand sens.

» Il n'a fait la guerre et la paix
» Que par de sages intérêts ;
» Le beau-père a pu le connaître
» Depuis qu'à Madrid il est maître.
» Après Dieu, le régent, ma foi,
» Ne sert personne comme moi. »

Si on ne consulta guère le roi pour lui donner une femme, on ne le consulta pas davantage pour lui donner un confesseur jésuite, en remplacement de l'abbé Fleury. Ce qu'il y eut

(1) Marguerite, fille de Maximilien, renvoyée par Charles VIII à son père. Le chansonnier prédisait juste sans le savoir.

(2) Villes prises par l'armée française et restituées à la paix.

(*Notes du duc de Richelieu.*)

de curieux, c'est que le père Daubenton, confesseur du roi d'Espagne, mit pour condition au mariage de l'infante, qu'un membre de sa société serait chargé de la conscience du monarque. Dubois souscrivit de tout son cœur à cette clause : il trouva le moyen de flatter Madame, mère du régent, et d'éluder le danger du choix, s'il y en avait, en désignant le père Linière, dont la nullité ne pouvait faire peur.

On n'était pas fâché de mortifier un peu, par cette nomination, le parti janséniste, et principalement le cardinal de Noailles. Le père Linière fut toutefois forcé de s'humilier devant l'archevêque de Paris pour obtenir ses pouvoirs. Le cardinal-archevêque ne dissimula pas son oposition :

« A vous des pouvoirs ! lui dit-il. Je vous défends, au contraire, de confesser Sa Majesté.

» — Mais, monseigneur, dit le pauvre jésuite, Sa Majesté peut-elle se passer de confession ?

» — Cela apprendra au régent de vouloir faire confesser Sa Majesté par un jésuite.

» — Mais je suis déjà le confesseur de Madame.

» — C'est déjà trop.

» — Le père La Chaise avait daigné me recommander.

» — Raison de plus pour que vous ne confessiez point le roi.

» — Mais, monseigneur, daignez m'expliquer les causes de ce refus.

» — Je suis trop enrhumé pour cela, mon père, » dit le cardinal. Et il lui tourna le dos.

Le père Linière croyait en être quitte, mais il se trouva que la maréchale de Noailles était en visite chez son beau-frère : elle était janséniste jusqu'au bout des ongles, et elle voulait dévisager le père Linière, qui alla rendre compte au cardinal Dubois de son aventure. Il fallut écrire au pape : en attendant, comme il était important que le roi se confessât, le père Linière se rendit à Pontoise, comme Dubois avait fait pour se faire ordonner ; le roi se rendit à Saint-Cyr, et, autorisé par l'archevêque de Rouen, le jésuite s'y transporta pour recevoir la confession. Le pape trancha le nœud gordien en déclarant que Sa Majesté n'était d'aucun diocèse en particulier, et pouvait se choisir un confesseur approuvé de l'Ordinaire.

Ces intrigues ne pouvaient, comme on voit, inspirer au jeune Louis XV qu'une idée bien mesquine de son caractère de roi. L'évêque de Fréjus se croyait le Joad de ce nouveau Joas, seul rejeton de la tige royale, élevé comme l'autre à l'ombre du temple, nourri de pain bénit, et offrant au grand-prêtre *et l'encens et le sel.* La comparaison ne s'arrêtait pas au régent, dont on faisait une Athalie en haut de chausses, ni à Dubois, le Mathan de l'église gallicane. Mais Fleury était trop fin politique pour dire comme Joad :

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Mathan resta premier ministre, même quand le roi fut devenu majeur.

Voici une lettre dont je tiens la copie de Destouches, qui était notre chargé d'affaires à Londres ; on verra que le cardinal sentait le besoin de maintenir son crédit auprès de Louis XV enfant :

« Je vous prie, Monsieur, de faire rechercher » par quelque ami curieux les curiosités des In-

» des de toutes les espèces, de grand prix ou de
» peu de valeur, soit choses naturelles, soit ou-
» vrages, et d'en faire faire une liste que vous
» m'enverrez de huit jours en huit jours, à me-
» sure qu'on vous les fournira, sans attendre
» d'avoir tout embrassé. Vous aurez la bonté de
» charger quelqu'un de prendre le même soin
» à l'égard de tous les bijoux, montres singuliè-
» res et autres curiosités qui se font à Londres,
» et d'en marquer à côté le prix. Vous ferez la
» même chose à l'égard des estampes; je vou-
» drais bien ramasser toutes celles qui regardent
» les habits de dignité, comme ceux des rois,
» reines, chevaliers d'ordre, pairs, magistrats et
» habitants des provinces, et s'il y a des gens à
» Londres qui enluminent bien, les faire enlu-
» miner. Mais il suffira de m'envoyer les listes
» avant de les acheter, et, comme je viens de
» vous dire ci-dessus, toutes les semaines; à me-
» sure que vous ferez quelque connaissance sur
» ce sujet, vous augmenterez les listes que vous
» m'aurez envoyées.

» L'objet que j'ai en cela est, en premier lieu,
» d'avoir mille choses pour ma commodité; mais

» le principal est de trouver et faire venir de » temps en temps des choses agréables et di- » gnes de la curiosité du roi, selon le goût de » son âge, dont je lui puisse faire des présents » journaliers pour lui faire ma cour. »

Louis XV ignorait encore que c'était avec son argent que le ministre lui faisait des cadeaux. Mais Dubois n'oubliait rien pour surmonter la répugnance que sa figure inspirait au jeune monarque ; il lui donnait un jouet comme il lui eût donné une maîtresse quelques années plus tard.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME TROISIÈME.

CHAP. I. — Visite à la duchesse ***. — Je suis corrigé des conspirations politiques. — Plan de paix universelle. — Exception. — Les géants de la civilisation moderne. — Vingt lettres. — Deux réponses. — Rafé élevé au grade de secrétaire. — Visite au régent. — Explication. — Dubois. — Un œil de moins. — Le coup de raquette et autres. — Dubois archevêque. — Négociations à Rome. — Destouches et le roi Georges. — Lettre de recommandation. — Le rêve de Dubois. — Le nombre dix. — Tressan, évêque de Nantes. — Le cardinal de Noailles a des scrupules. — Complaisance de l'archevêque de Rouen. — La partie de chasse à Pontoise. — Prompt retour. — Saint-Simon. — Le sacre au Val-de-Grâce. — Madame de Parabère au lit. — Le cardinal de Rohan. — Les compliments de la cour. — Visite à la Fillon. — Nouveaux détails. — Félicitations de la Fillon. — Bouffées d'orgueil. — Le pauvre Buvat. — Reproche de la Fillon. — Reconnaissance du nouvel archevêque. — Usage qu'il veut faire de sa crosse..... 1

CHAP. II. — Souvenir du rendez-vous de l'avant-veille. — L'oubli de Rafé. — Je me fais attendre. — Excès d'exactitude des deux dames. — Position délicate. — Madame de Polignac et madame de Nesle. — Le boudoir. — Cabinet de Barbe-Bleue. — Je suis un monstre. — Franchise. — Les têtes de femmes. — Le prix d'entrée. — Chacune à son tour. — La plus belle lettre. — Le B. — L'A. — Citation nouvelle du conte de Perrault. — Les portraits. — Bouleversement du musée de mes

amours. — Vers de Voltaire sur le cordon de Saint-François. —Disparition.—Les suites du rendez-vous. — Le cartel. — Les provocations et le combat.— Quel sang fut répandu. — La scène de la Victoire. — Danger du ridicule pour les amours. — Changement dans le cabinet de Barbe-Bleue. — Vers inédits de Voltaire. — Autres vers inédits de Voltaire sur une moustache. — Mon absence.— Lettre de madame de Modène. — Excursion à la frontière. — L'écuyer Pantalon..... 29

CHAP. III. — Retour à Paris. — Arrestation esquivée. — Fimarcon revenu d'Espagne. —Danger de l'absence. — Le mort vivant. — La danseuse incomparable. — La *Folie espagnole*. — Le revenant.— Soif de vengeance. — La Souris. — Projet d'enlèvement. — Le phaéton, voiture du temps. — La fête d'Auteuil. — Accueil que me fait la Souris. — La place prise. — La fatale nouvelle. — Le régent n'est pas mort. — Il se remet au régime du *petit corbeau noir*. — Émilie à Charenton. — Les boulettes et le nez de l'archevêque. — Désintéressement d'Émilie. — Les coups de bâton. — Le geôlier complaisant. — Le cardinal de Noailles et le système. — L'enchantement et l'exorcisme. — Le prince de Conti. — Définition de la femme, par Law. — Enthousiasme des Parisiens. — Le financier généreux 46

CHAP. IV. — Law bourgeois-gentilhomme. — Lycurgue. — Impartialité de madame de Tencin. — Le fils de Law grand seigneur. — Commencements du système. — Les dépouilles opimes de l'Italie. — La banque déclarée royale. — Les merveilles du Mississipi. — Seconde époque du système. — Réalisation des billets.— Law mystifié. — Le régiment de la calotte.— Le primat de la Louisiane. — La conversion de Law. — Fortunes miraculeuses. — Law rit et chante comme les autres. — La réduction des billets..... 67

CHAP. VI. — Suite de la lutte entre le parlement et le régent. — Regrets de la duchesse du Maine. — Décadence du système. —La foule ameutée.— Leblanc. — Nouveaux édits. — Exil du parlement à Pontoise. — La comédie du parlement jouée par les mousquetaires. — Les finesses de Gamache. — L'ambition de Dubois compose. — Dubois ultramontain.—Enregistrement de la

bulle. — Services réciproques. — Intrigues. — Condescendance du cardinal de Noailles. — Law, le duc de La Force et M. le Duc. — Retour du parlement à Paris. — Évasion de Law. — Son arrestation. — Mot de Louis XV enfant. — Tout finit par des chansons. — Les couplets sur le contrôleur général..... 82

CHAP. VI. — La badauderie parisienne. — Concurrence dramatique. — L'âne qui vole. — Le cheval consul. — Mort du pape. — L'abbé de Tencin simoniaque. — Contrat passé entre le nouveau pape et Dubois. — Celui-ci ne désespère pas d'occuper un jour la chaire de Saint-Pierre. — Nouvelles impertinences. — La Souris. — Les deux croquignoles. — Les quatre coups de pied. — Présentation du nouveau cardinal au roi. — Remise de la barrette. — La croix pastorale. — Le cardinal Cartouche. — Un généalogiste plus exclusif que le pape. — Entrée au conseil. — Fleuriau d'Armenonville. — La famille Pelletier..... 103

CHAP. VII. — Échange de princesses. — Villeroi et Fleury. — Peur du mariage. — Machinations de Dubois contre le gouverneur et le précepteur. — Exil de Broglie et de Nocé. — Mollesse du régent. — Amour-propre du cardinal. — Importunités. — Sixte-Quint. — Laffiteau. — Les intrigues de ce jésuite. — Dubois utilise son état de souffrance. — Son succès. — Manége de Saint-Simon. — Hypocrisie de Dubois. — Orgueil de Villeroi. — Le renard et le corbeau. — Audience de Dubois. — Villeroi s'emporte. — Villeroi comparé à un cheval et à Don Quichote. — Dubois maltraité. — Dépit du régent. — Villeroi tombe dans le piége. — Son arrestation. — Larmes et désespoir du jeune roi. — Disparition de Fleury. — Je vais à Versailles. — Diogène sans lanterne. — L'homme trouvé. — Tristesse et beauté du roi. — Il casse les vitres. — Son mariage pour rire. — Sa curiosité sur la paternité. — Sa majorité entrevue d'avance. — La question embarrassante. — Fleury retrouvé. — Dubois se mord les lèvres. — Retour de l'évêque de Fréjus. — Sa modestie. — Influence du talisman de Dubois. — L'abbaye de Saint-Étienne de Caen. — On voit sortir le bout de l'oreille. — Villeroi en exil. — Son retour..... 119

CHAP. VIII. — Citation de Virgile. — Retour aux amours. — Réminiscences d'un vieillard. — Apologie au lecteur. — Indulgence

des dames. — Madame la princesse de Soubise.—Une demi-vertu. — Exigeances. — Lettres sacrifiées.—Modestie.—Orgueil blessé. — Soupçons et jalousie. — Détermination insurmontable. — Galatée redevenue statue. — Vaines prières de Pigmalion. — madame de Gœbriant paie pour madame de Soubise. — Apothéose de Madame de Gœbriant par Crèvecœur. — La chose est faite. — Singulière promesse. — Plus belle que sage. — Huit jours après.—Je n'ai pas le courage de tenir ma parole.— Lettres en gage.—Quatre lettres d'amour.—Saint-Jean.—Conversation fidèlement rapportée. — Illusions de Crèvecœur. — Encore huit jours. — Nouveaux retards. — Nouvelles lettres. — Mouvement d'humeur. — Jalousie. — Le duc d'Orléans au spectacle. — Le prince et son ministre ivres..... 152

Chap. IX. — Madame de Gœbriant et madame de Sabran. — La mémoire du régent. — Infidélité de Son Altesse Royale. — La boue des princes et des laquais.—Les femmes ont-elles une âme? — Mahomet. — Ses blasphèmes. — Son paradis.—Ma voiture.— L'ambassadeur de la Sublime Porte, Méhémet-Effendi. — Son audience. — Son diamant. — La paix avec les Turcs. — Le rendez-vous. — Le quiproquo. — La place prise. — Madame de Gœbriant. — L'explication. — C'est affreux, c'est abominable. — Madame de Sabran. — Sa finesse. — Ses allusions malicieuses. — Coquetterie et sagesse. — Double privilége. — Conversation interrompue.—La voilà. — Le laquais Saint-Jean. — Indulgence recommandée. — Assaut de générosité. — Dépit. — La pluie.—La séparation. — La réconciliation.— Le message. — Conseils contre moi. — Demi-révélation. —Le chevaleresque ami. — Quatre nouvelles épitres. — Mademoiselle de Charolais. — Nouveaux bruits de mariage. — Madame d'Albret..... 175

Chap. X. — Entrevue de Crèvecœur et de madame de Gœbriant. — Leur explication. — Je ne suis pas ménagé. — Mon nom. — Les lettres. — Le dépositaire du secret. — Ma victoire. — Les chances tournent. — Amant toujours respectueux.— Il ne faut jamais désespérer — Danger de trop maltraiter un amant. — Je reviens. — Mes tablettes. —Mon amitié pour Crèvecœur. — Nouvelles lettres de madame de Gœbriant. — Madame de

Nesles a la colique. — Impossibilité de me fixer. — Brouillon en vers de Rafé. — Un papillon, un zéphyr, l'étoile dans le puits. — Critique des vers. — Réponse en prose. — Rafé-Sganarelle. — Théorie de l'inconstance. — Prose admirable. — Alexandre et les mondes. — Modèle de lettre. — Réponse définitive. — La cour des cuisines et les marmitons..... 195

CHAP. XI. — Le duc de Duras. — Mari négligent. — Femme charmante et heureuse. — Comparaison répétée. — La duchesse de Duras. — Femme à plaindre. — La pitié n'est pas de l'amour. — Argument sans réplique. — Point de défiance. — Amitié dangereuse. — Curiosité. — La marquise inconnue. — Madame d'Aigues-Vives. — Indiscrétion. — Caquetage. — Attente. — L'avenue du château. — Exclamation remarquée. — Une pointe de jalousie. — C'est madame la marquise de Villeroi. — J'écoute. — Confidence. — Possibilité d'étouffer une passion naissante. — Il n'est plus temps. — Explication. — Amour toléré. — La femme de chambre incommode. — La somnambule. — Instinct des somnambules. — Henriette. — Je découvre la somnambule. — Je suis pris au piége. — Je suis condamné à bailler aux étoiles. — Retour à Paris. — Mort du marquis de Dangeau. — Son héritage littéraire. — Scudéri. — Littérature et billets doux. — Billet perdu. — Écriture reconnue. — Nouvelle indiscrétion de madame d'Aigues-Vives..... 215

CHAP. XII. — Les deux lièvres. — Le chasseur maladroit. — Reproches du chien. — Insouciance du chasseur. — Allusion au coup manqué. — M. de Charlus. — Argument bien rétorqué. — Modestie. — Les lièvres somnambules. — Droit de chasse. — Partie arrangée d'avance. — Retour à Paris. — Madame de Villeroi. — M. le marquis de Villeroi. — Mari roué. — Mon ascendant sur M. le marquis. — Le *nous* de Villeroi. — Ma petite maison dénoncée. — Deux jaloux pour un. — Le beau-père argus. — Mon opinion du titre d'académicien. — Piron cité. — Mon nom à l'Académie. — Mademoiselle de Charolais. — Le bal. — Le clair de lune. — L'almanach à consulter. — Inspection du mur et du jardin des Hespérides. — Les deux Jasons. — M. de Melun. — Amant ou voleur. — Le poignard

sur la gorge. — Pour qui viens-tu ? — L'un à droite, l'autre à gauche.—Mon cher Armand. — La nuit de l'esprit. — Ma sœur Clermont soupçonnée. — Peur des revenants. — Le prince de Conti.— Le coup de baguette. —Les coups de chambrière.— Le manége de Dugast. — Aventure de l'Ile-Adam. — Les dix têtes de mort. — L'apparition. — La nuit lugubre. — Melun vengé. —Le chien Sultan. — Le mari mordu. — La grâce de Sultan.— Sa perte.— Vertu en danger. — La Farc..... 238

CHAP. XIII. — Le mur franchi de nouveau. — Je me réveille membre de l'Académie française. — Défiance de la discrétion des hommes de lettres. — Fontenelle. — Destouches. — Campistron. — Les trois discours.— Mon valet de chambre m'aide. — Mon discours est fait. —La séance de réception.—Les dames. — Mon succès. — Citations de mon discours. — Félicitations. — Rafé. — Les lettres à M. le duc de Richelieu académicien. — Réponse à mademoiselle de Charolais. — La diette de l'esprit. — Soirée littéraire. — Madame de Tencin. — Dubois. — Conversation par le trou de la serrure. — Ouvrez donc. — C'est le diable. — Justification de madame de Tencin. — Dubois reçu à l'Académie française. — Réponse de Fontenelle au cardinal. — Madame Du Deffant. — Ovation manquée. — Titres de Dubois et de Richelieu pour être reçus à l'Académie. — Dubois veut forcer la porte de la marquise. — Inconvénient d'être à la discrétion de ses gens. — Apostrophe. — Compliment. — Discours de Dubois. — Il avoue qu'il n'est pas de lui. — Quel en est l'auteur. — J'offre de lui céder la place. — Madame Du Deffant l'embrasse. — M. Dacier. — La médisante..... 265

CHAP. XIV. — Douceur de madame de Villeroi. — Expression de sa figure. — Son esprit négatif.—Quelques unes de ses lettres. —La lettre de Mantes.—Encore le clair de lune.—La grossesse. — L'ennui. — Le calme. — Quelque chose de mieux que le tête à tête. — Courte et bonne. — Partie carrée. —Quelle était la somnambule du château. — Les aveux de Charlus. — Son proverbe à tout propos. — Je suis surpassé. — Je prends mon parti. — Je donne de l'esprit. — Je n'en tire pas vanité. — Ma discrétion. — Droit d'entrée pour les hommes dans ma galerie

de tableaux. — Petit souper délicat. — Les mystères d'Éleusis. —Soirée terminée trop vite. — Sagesse de ces dames..... 286

CHAP. XV. — Suite de ma liaison avec la marquise de Villeroi.— Le maréchal Géronte. — *Malbrough s'en va-t-en guerre.* — L'épée pucelle. — Le couvent. — Les deux cousines. — Les deux neveux du curé. — Conversation édifiante des deux abbés. — L'évêque de Beauvais. — La tentation de Saint-Aignan. — La réclamation des chanoines. — La pénitente mise aux Madelonnettes. — Le sermon improvisé. — Je prêche aussi bien que Massillon. — L'abbesse indulgente et charitable. — La collation. — Le charme d'une conversation décente. — Regrets que laissent les deux abbés. — Le curé renie ses neveux. — Lettres de madame de Villeroi. — Le mari absent. — Les récriminations. —La brouille et le raccommodement.— La grossesse. 306

CHAP. XVI.— Mon assiduité diminue auprès de madame de Villeroi. —Ma place est prise. La belle-sœur. — Le chevalier d'Aydie. — La réminiscence. — Madame la marquise d'Alincour. — La coquetterie des hommes. — Le souper. — Thèse soutenue par madame d'Alincour contre moi. — Mes arguments. — Le mari accusé. — Les preuves. — La duchesse de Brancas. — Les preuves sont admises. — La vengeance est le plaisir des dieux et des femmes. — Le remords..... 337

CHAP. XVII. — La dame admirée et aimée. — Insociabilité de madame la comtesse de Clagny. — Morale de madame d'Albret. — Amour méfiant. — Continuation du plaidoyer en ma faveur. — Invitation à souper. — L'hôtel de Bouillon. — Discours de madame de Clagny. — Sa raison et ses espérances. — La présidente vaniteuse. — Sa ressemblance avec une princesse. — La présidente fait l'enfant. — Ses aveux. — Les mercredis de mademoiselle de Charolais. —La saignée supposée. — La dénonciation par lettre. — L'utilité de l'innocence. — Retour de la dame aux moustaches. — La colère. — La sérénade. — La rencontre. — La partie à quatre. — Bistoquet. — Le président jaloux..... 350

CHAP. XVIII. — Je prends séance au parlement pour mes duchés de Richelieu et de Fronsac. — Embarras du choix. — La polygamie. — Honneur fait aux dames de finances. — Madame La